

E 31.564
2



Soukhyan-Saba Orbeliani

LA SAGESSE DU MENSONGE

Soukhan-Saba Orbéliani

COLLÈGE PRINCIPAL DE RÉDACTION POUR LES
TRADUCTIONS ARTISTIQUES ET RELATIONS
LITTÉRAIRES PRÈS L'UNION DES ÉCRIVAINS DE
LA R.S.S. DE GÉORGIE

საქართველოს მწერალთა კავშირთან არსე-
ბული მხატვრული თარგმანისა და ლიტერა-
ტურულ ურთიერთობათა მთავარი სარედაქ-
ციო კოლეგია

სულხან-საბა ორბელიანი

სიბრძნე სიცრუისა

ფრანგული თარგმანი და შესავალი

გასტონ ბუაჩიძისა

ილუსტრაციები

ლადო გუდიაშვილისა

გამომცემლობა „განათლება“
თბილისი — 1978

SULKHAN-SABA ORBELIANI

LA SAGESSE DU MENSONGE

Traduit du géorgien et présenté

par GASTON BOUATCHIDZÉ

Illustrations de

LADO GOUDIACHVILI

ÉDITIONS „GANATLÉBA“
TBILISSI—1978

801-7

საბჭოთავი
0002-8091

Le roi Phinez confie à Léon l'éducation de son fils Djoumber. L'héritier du trône est élevé dans la rigueur, on lui apprend à connaître la vie et les hommes, à discerner le bien du mal. Il doit devenir un souverain juste et raisonnable.

Le roi Phinez, son vizir Sédrak, l'eunuque Rouka, Léon et Djoumber se racontent des histoires, fables et paraboles dont ils tirent des conclusions édifiantes.

Ainsi se présente la Sagesse du Mensonge de Soukhhan-Saba Orbéliani (1658—1725) dont nous proposons au lecteur la première traduction intégrale en langue française. Cette œuvre qu'affectionne le peuple géorgien se distingue par son style châtié, son laconisme et son sens de l'humour.

Outre le présent livre, S.-S. Orbéliani est l'auteur d'un Dictionnaire raisonné de la langue géorgienne (une Gerbe de mots), d'écrits religieux et d'un Voyage en Europe.

Texte revu par BERNARD DEMANDRE

Sur la jaquette: Djizi Gourguen

0 70303—058 ბრძ. №22—78
M—602 (08)—78

© გამომცემლობა „განათლება“, 1978
© Editions „Ganatléba“, 1978

FB1-564

3340 18.000 17 cm 10 99

SABA LE SAGE

... des paroles d'action et
des actes mis en paroles.

S.-S. Orbéliani

La vie de Soulkhan-Saba Orbéliani (1658—1725), surnommé „le Père de la Géorgie“, fut partagée entre les lettres, la politique et la religion. Personnalité de tout premier plan dans l'histoire spirituelle et sociale du pays, il connut les vicissitudes de l'engagement, les intrigues des clans, les secrets de la diplomatie, la bassesse des hommes, l'amertume des désillusions, le recueillement et le labeur à la lumière de la raison et de la foi. Les destinées de sa patrie, la recherche des voies menant à une Géorgie unie et indépendante ont sans doute été la préoccupation majeure et le fil conducteur de son existence.

Issu de la famille noble des Baratachvili-Orbéliani, Soulkhan-Saba comptait parmi ses ancêtres des écrivains, des calligraphes et des capitaines. La famille Orbéliani ou Orbéliçvili possédait d'importants domaines en Géorgie méridionale. Le grand-père de l'écrivain, Kaplan Orbéliçvili, servait à la cour du roi Rostom. Le successeur de ce dernier, Vakhtang V, avait épousé la fille de Kaplan, tante de Soulkhan-Saba. Ils eurent trois fils: Georges, Artchil et Léon. Le fils de ce dernier, Vakhtang VI (1675—1737), était, par conséquent, neveu de Soulkhan Orbéliani. „Mon cher oncle“, „mon cher neveu“, c'est d'ailleurs ainsi qu'ils s'adressaient l'un à l'autre dans leur correspondance.

Le père de S.-S. Orbéliani, Vakhtang, dit „le grnad Orbéli“, était mdivanbeg ou haut magistrat de la cour. Il se désignait volontiers par le titre de „juge de la Géorgie, frère de la mère des souverains du Kartli et de la Kakhétie“.

Vakhtang Orbéliani épousa Tamar, fille du gouverneur de l'Aragvi et petite-fille du „grand éristav Nougzar“. Ils eurent onze enfants dont l'ainé, prénommé Soulkhan, naquit le 24 octobre 1658, dans le village de Tandzia en Géorgie méridionale. Ce fut un dimanche vers minuit.

Les frères cadets de Soulkhan, Dimitri Orbéliani et Nikoloz Tbiléli, devinrent poètes et Zaal-Zossimé — calligraphe.

Patronné par ses cousins, les rois Georges XI et Artchil, dont le premier fut mécène et le second poète, Soulkhan Orbéliani a dû recevoir une éducation digne de son milieu. Mais les rares précisions à ce sujet ne peuvent être déduites que de ses propres écrits ultérieurs.

Dès son jeune âge, Soulkhan Orbéliani participe à la vie de la cour et aux divers événements qui marquent l'actualité. Dans la seconde moitié du XVII^e et pendant le premier quart du XVIII^e siècle, la Géorgie est morcelée: son territoire est divisé en royaumes de Kartli et de Kakhétie et en diverses principautés. Deux conceptions de l'Etat, deux puissances s'affrontent: le pouvoir royal et les intérêts des féodaux. Animant les luttes intestines et profitant de leurs conséquences, l'Iran tâche d'appliquer l'ancien précepte: *divide et impera*.

Soulkhan Orbéliani opte pour un puissant pouvoir central qui maîtriserait les intérêts centrifuges des féodaux, qui réunirait les terres géorgiennes et préserverait les forces vives de la nation. A peine formé lui-même, il devient précepteur du futur roi Vakhtang VI, dont il demeurera, sa vie durant, un des conseillers écoutés. Soulkhan Orbéliani a ainsi l'occasion de définir et de mettre en pratique son système pédagogique visant à former un monarque éclairé. D'un caractère intègre et fidèle, il partagera plus tard

les hauts et les bas de la carrière politique de son disciple.

En 1713, Vakhtang VI, exilé au Kirman par le chah d'Iran pour avoir refusé d'embrasser la foi musulmane, confie à Orbéliani une importante mission diplomatique: accompagné du missionnaire français Jean Richard, celui-ci quittera incognito la Géorgie et, par Constantinople, gagnera la France, porteur d'une réponse du roi de Géorgie à un message de Louis XIV.

Entre temps, Soulkhan Orbéliani avait épousé Daredjane Bagrationi qu'il perdit en 1683, devenant veuf à 25 ans. Puis il épousa en secondes noces Tamar, la fille de l'atabag Khali-pacha. Elle mourut vers 1712. Du vivant de sa femme, le 18 mars 1698, approchant de ses quarante ans, Soulkhan Orbéliani entre comme moine au monastère de Jean Baptiste dans le désert de David Garedji en Géorgie orientale et prend pour nom Saba.

La région où se trouve le monastère souffrait de fréquentes incursions armées de féodaux daghestanais. La nature était rude, les serpents abondaient, les étés étaient torrides et les hivers rigoureux. Depuis son monastère, le moine Saba adressait de temps à autre des prêches à ses compatriotes: „Voici une journée de passée et la nuit qui la suivit! Voici une semaine, un mois, une année de passés et voici arriver la mort. La maladie du foie, du cerveau ou des reins te harcèle, le vent meurtrier souffle, les vêtements somptueux que tu t'es achetés et ton trésor sont réduits en poussière!

Le Christ qui trépassa et te racheta par sa mort voudrait t'offrir au Père éternel, tandis que, pour des vêtements et de l'argent, tu as vendu à l'impur ton âme rachetée par le Christ“.

A 55 ans, c'est donc en habit de moine catholique de l'ordre de saint Basile que Soulkhan-Saba Orbéliani prend le chemin de l'Occident. Il a pour but d'intéresser le roi de France et le pape Clément XI aux affaires géorgien-

nes, de demander au premier de verser au chah d'Iran 300.000 écus, rançon de la libération de Vakhtang, et d'obtenir du second de nouveaux missionnaires pour la Géorgie, en vue d'amener l'ensemble de sa population au catholicisme. Il s'agit également d'intéresser la France à la fois aux possibilités de commerce avec la Géorgie et à la voie commerciale à travers ce pays vers l'Orient. Des clauses préliminaires sont élaborées. Face à la pression musulmane, la Géorgie tente sa carte européenne.

A Versailles Louis XIV donne deux audiences à l'ambassade géorgienne. Saba lui dit notamment: „Grand roi, votre règne vient en aide aux rois et protège la religion jusque dans des régions aussi éloignées que notre pays“.

Des politesses sont échangées. Louis XIV, à peine remis d'une maladie, se plaint d'un autre mal qui l'assiège, la vieillesse:

— Ce n'est pas chose facile que de passer la soixantaine, dit le monarque déjà septuagénaire.

Saba répond:

— Sire, Votre Majesté porte cet âge avec tant de grâce que chacun voudrait l'avoir.

Dans les galeries de Versailles on se redit le mot.

Le pape ne réserve pas un accueil moins chaleureux à „son fils Saba“. Des promesses sont faites à Versailles et à Rome.

Mais cette mission diplomatique donna peu de résultats: à peine Saba fut-il arrivé à Constantinople qu'il apprit le décès de Louis XIV. Le nouveau roi ne se soucia guère de donner suite aux pourparlers avec l'ambassade géorgienne. La France avait ses intérêts, plus substantiels et plus pressants, en Iran.

Des intrigues et des menées hostiles attendaient Orbéliani dans sa patrie. Le clergé orthodoxe exigea de Saba un blâme publique du pape, ce à quoi il se refusa et fut soutenu en cela par Vakhtang VI quand celui-ci apprit la nouvelle.

Rentré d'Iran, Vakhtang ne régna au Kurtli que jusqu'en 1719. Pour une tentative manquée de rapprochement avec Pierre le Grand, le chah Hussein le destitua et Vakhtang dut finalement émigrer en Russie accompagné d'une suite nombreuse. Saba était du nombre. En route pour Moscou il tomba malade et mourut dans le palais d'Artchil à Vsesviatskoïé, village octroyé à Vakhtang par Pierre. C'est là qu'il fut inhumé aux frais et par les soins de la reine Daredjane.

Malgré son existence agitée, l'œuvre littéraire et scientifique de Soulkhan-Saba Orbéliani demeure d'une richesse exceptionnelle.

Une des grandes tâches de sa vie a été le Dictionnaire raisonné de la langue géorgienne ou Gerbe de mots, ouvrage entrepris sur le conseil de Georges XI qui ne manquait pas d'encourager le jeune lexicographe au cours de son travail et lui écrivait à la réception du manuscrit: „... je t'ai plusieurs fois béni et je te bénis encore à présent. C'est un livre excellent qui me passionne. Je n'ai pu déchiffrer certains mots et te serais reconnaissant si tu voulais bien me les recopier d'une manière nette et appliquée...“

A 27 ans Soulkhan Orbéliani termine la première version du Dictionnaire, mais il travaillera encore pendant trente ans à le compléter et à le parfaire. Une préface de l'auteur nous fait entrevoir comment s'élaborait ce vaste et précieux répertoire du lexique géorgien: „J'ai essayé de donner l'explication des mots en vérifiant leur signification d'après les écrits grecs, latins, italiens, arméniens, russes et arabes, mais j'ai dû abandonner les recherches dans la plupart des cas, vu que je ne connaissais aucune autre langue à part le géorgien et ainsi j'ai été réduit à n'emprunter à ces langues que ce que l'on m'avait bien expliqué et ce dont on m'avait persuadé... Au commencement je n'ai pu trouver de dictionnaires latin et grec, sinon j'aurais fait mieux“.

Une part de modestie semble s'être glissée dans ce jugement désabusé, car il est difficile d'imaginer chez S.-S. Orbéliani une ignorance totale du grec, de l'arménien et surtout du persan, autant de langues dont la connaissance était courante dans les milieux géorgiens cultivés de l'époque.

Les écrits religieux de Saba sont nombreux et, en partie, inédits. I. Lolachvili, qui les a étudiés, en donne l'énumération dans sa préface au tome III des œuvres de S.-S. Orbéliani paru en 1963 et comprenant les Enseignements et la Doctrine chrétienne (ou la Porte du Paradis). L'importance des Enseignements, recueil d'oraisons prononcées au cours des années au monastère de David Garedji, est particulièrement grande pour l'histoire de l'art oratoire géorgien. Par ses idées de justice et de progrès, par les qualités de sa prose, à la fois incisive et poétique, par la force de persuasion cette partie de l'héritage littéraire de Saba n'est pas dépourvue d'enseignements pour un lecteur moderne. Sur le plan de la maîtrise du genre et de la qualité du style la place de Saba, dans l'histoire des lettres géorgiennes, serait comparable à celle qui revient à Bossuet dans l'évolution de l'éloquence française.

Pendant sa mission diplomatique Soulkhan-Saba Orbéliani a tenu un journal où il a noté son emploi du temps, a brossé des portraits et des paysages, a fixé ses impressions éprouvées au contact d'œuvres d'art et de monuments architecturaux... Tout cela d'une plume alerte et sûre. Malheureusement, le début du manuscrit (qui devait contenir la description du voyage de Constantinople à Marseille et du séjour en France) a été perdu. Dans son Voyage en Europe nous accompagnons Saba, depuis Gênes, en Italie et sur le chemin du retour. Même incomplet, le Voyage en Europe inaugure brillamment le genre des Voyages dans la littérature géorgienne.

— Sur la demande du roi Vakhtang, S.-S. Orbéliani a revu et corrigé sa traduction du recueil persan de Kalila et Dim-

na et a traduit les vers qui y figurent. Grâce à cette collaboration, Orbéliani révèle, pour la première fois, ses qualités de poète et montre, à nouveau, sa maîtrise du style.

Mais c'est la Sagesse du Mensonge qui couronne sans conteste l'œuvre littéraire de S.-S. Orbéliani et constitue un des sommets de la prose géorgienne.

L'histoire de celle-ci commence au Ve siècle avec le Martyre de sainte Chouchanik de Jacob Tsourtavéli] et retient, comme principaux titres de gloire antérieurs à la Sagesse du Mensonge, la Vie de Grégoire Khandztéli (951) de Georges Mertchoulé, Amiran-Daredjaniani, roman du XII^e siècle attribué à Mossé Khonéli, la version géorgienne de Visramiani (XII^e siècle).

C'est également au XII^e siècle que remonte l'œuvre la plus prestigieuse, marquée du génie poétique de Chota Roustavéli, le Chevalier à la peau de panthère, à l'influence féconde de laquelle aucune création ultérieure de langue géorgienne — poésie ou prose — n'a pu échapper.

Après une longue période de ravages et de décadence, la culture géorgienne reprend son souffle dès le XVI^e siècle pour voir s'épanouir aux siècles suivants, dans le domaine littéraire, la prose de Soutkhan-Saba Orbéliani, puis la poésie de David Gouramichvili (1705—1792) qui traduit la douleur et les aspirations de la génération suivante.

Le titre de la Sagesse du Mensonge a prêté à des débats dans le détail desquels nous n'entrerons pas. Il semble s'être inspiré de la Sagesse de Balavar, œuvre provenant des Indes et connue en Occident sous le titre de Barlaam et Josaphat. Pour mieux faire ressortir en français l'antithèse, nous avons été tentés par la Vérité du Mensonge, mais aussi bien la provenance éventuelle du titre original que son enracinement dans la tradition littéraire géorgienne nous y ont fait renoncer.

Le livre est un recueil d'histoires, contes, paraboles, fables, sentences et devinettes, encadré d'un récit. Ce genre

de recueils, répandu en Orient, ne fut pas étranger aux littératures européennes du Moyen Age et de la Renaissance.

L'argument est élémentaire et traditionnel. Le roi Phinez a un vizir sage en la personne de Sédrak et un eunuque fidèle en celle de Rouka. Mais il n'a pas d'enfants. Grâce aux prières ardentes et aux riches offrandes, un fils, Djoumber, lui est né. A l'encontre des souhaits de Rouka, le roi confie l'éducation de son fils au jeune et sage Léon, partisan de la rigueur „spartiate“. L'éducation terminée, le roi fait subir un examen de maturité à son fils et reste content de ses réponses et de ses réactions. Pendant que se passe l'action „réelle“ de l'éducation de l'héritier du trône, le roi Phinez, Rouka, Sédrak, Léon et Djoumber se racontent diverses histoires appelées à illustrer leurs idées ou prises de position. A travers la controverse une conception cohérente du monde se dégage. Le roi Phinez met fin au débat quand il le juge à propos. Nous verrons tout à l'heure le parti que l'auteur a su tirer de ce canevas de pure convention.

Le texte nous est parvenu sous forme de plusieurs copies manuscrites. La première édition partielle de l'original parut à Saint-Pétersbourg en 1859. Elle fut suivie d'une seconde, plus complète, en 1871. Le livre étant très en vogue, on sort également des brochures de morceaux choisis. Une des dernières éditions géorgiennes (dont nous nous servons) est celle qui fait partie des œuvres de S.-S. Orbéliani en quatre volumes (tome I, Tbilissi, 1959). Son texte a été établi par S. Koubaneïchvili et R. Baramidzé. La première traduction russe d'Alexandre Tsagaréli (Saint-Pétersbourg, 1878) reproduit l'ensemble du texte et le commente. Depuis, Hélène Gogobéridzé a donné une seconde traduction russe, plusieurs fois rééditée (dernièrement à Moscou en 1975). La traduction de A. Tsagaréli sert de point de départ à la version française (1885) de quelques histoires de la Sagesse du Mensonge par J. Mourier dont il sera question plus bas. Mais la première traduction

française de l'œuvre, demeurée manus crite, est sans doute celle de l'éminent historien Marie-Félicité Brosset (1802—1880) à qui nous devons également une étude sur le dictionnaire de Saba, ainsi que la présentation au lecteur français d'extraits du Voyage en Europe. Sous le titre de The Book of Wisdom and lies (Londres, 1895) Oliver Wardrop donne une traduction anglaise intégrale, munie d'une Introduction qui contient certaines observations concernant le caractère du texte et une comparaison de l'auteur géorgien avec Swift. En allemand on possède les traductions de Michel Tséréféli (Berlin, 1933) et de Heinz Fähnrich (Berlin, 1973) adoptant toutes deux le titre de Die Weisheit der Lüge. Il existe des traductions tchèque (Prague, 1962), polonaise et hongroise de l'œuvre.

Rédacteur en chef du Caucase illustré, revue de langue française qui paraissait à Tiflis de 1889 à 1902, et auteur, entre autres, de L'Art au Caucase, La Mingrèlie, De Vladikavkaz à Tiflis, Batoum et le bassin du Tchhorok, ouvrages parus à Paris ou à Tiflis, J. Mourier a contribué à mieux faire connaître en Europe l'histoire, les mœurs, les conditions de vie, l'art et les littératures des peuples du Caucase et, plus particulièrement, des Géorgiens et des Arméniens.*

Parmi ses traductions d'œuvres géorgiennes on trouve quelques paraboles de la Sagesse du Mensonge. En 1885 J. Mourier fait paraître à Tiflis les Contes géorgiens du XVII^e et XVIII^e siècles qui contiennent dix „contes“ du „Prince Saba Soulkhan Orbéliani“ : „Le roi du Khorassan et le juif de Tchinet“, „Le vieux vizir et le bûcher“, „Les deux Mollahs“, „Le Calife de Bagdad et le pauvre Arabe“, „Le renard se rendant à Jérusalem“, „Le roi de Laodicée

*N'ayant rencontré dans toutes les publications accessibles de cet auteur que l'initiale du prénom, nous sommes dans l'impossibilité de le signaler en entier.

et le peintre“, „Les sourds“, „Le seigneur de Betcha et le duc“, „L'âne, le chien et la fourmi“ et „Le roi à la recherche de l'homme sans chagrin“. La brochure est dédiée au prince Georges Orbéliani. J. Mourier se sert, nous venons de le dire, de la traduction russe de A. Tsagaréli.

Avec quelques légères retouches, trois ans plus tard, en 1888, J. Mourier inclut sa traduction, à l'exception des „Deux Mollahs“, dans un petit volume de Contes et légendes du Caucase publié à Paris aux éditions Maisonneuve et Ch. Leclerc.

Le volume comprend trois parties: „Contes Géorgiens“, „Contes Mingréliens“ et „Contes Arméniens“. Le texte de S.-S. Orbéliani constitue à lui seul la matière entière de la première partie. Le nom de l'auteur n'est mentionné que dans un renvoi et les titres des contes sont supprimés (comme dans le texte russe de A. Tsagaréli).

Dans la brochure de 1885 un bref avant-propos nous renseigne sur l'attitude de J. Mourier à l'égard de S.-S. Orbéliani qu'il définit comme „moine érudit, tout à la fois bon écrivain, poète délicat et homme d'Etat d'un certain mérite“. Puis il précise les principes qui ont déterminé son choix: „J'ai cru devoir supprimer tout ce qui n'était pas conte, fable ou apologue. L'histoire d'un roi confiant son fils à un gouverneur, l'opposition d'un eunuque et le succès final couronnant la méthode énergique employée par le pédagogue pour faire de son élève un homme accompli ne me semblaient pas offrir pour le lecteur français un intérêt suffisant, sans compter que certains passages, d'une crudité de langage qui brave souvent l'honnêteté, ne valent pas la peine d'être reproduits.

Les métaphores et les hyperboles, familières à toute la littérature de l'Orient, émaillent plus d'une page; mais dans ces dix contes Géorgiens, non-seulement il y a une certaine originalité et un cachet de bonne humeur qui ne se retrouve guère dans les autres productions de la Muse Orientale, mais on y rencontre certaines réminiscences de contes et fables qui ont cours en Occident“.

Négligeant la sobriété du style de l'original et sa vitalité profonde, J. Mourier donne une certaine périphrase orientalisée du texte. Mainte fois il se montre plus oriental que l'auteur. Non seulement des phrases sont élaguées et expliquées, des épithètes rajoutées, le discours direct rendu par l'indirect et vice versa, mais encore des passages entiers, étrangers à l'original, sont incorporés à la traduction. Tout ceci contribuait sans doute à rehausser la couleur orientale et à offrir au lecteur occidental l'image traditionnelle et passablement mièvre d'un certain Orient.

Voici, pour le premier conte, un extrait où les mots que nous avons mis en italique sont absents chez Saba:

„— Eh bien, dit le vizir, après avoir vu le roi lever la main jusqu'à sa tête, je connais en Chine un juif qui a pour vassal un seigneur dont la magnificence et la générosité surpassent tout ce qu'on a vu et tout ce qu'on pourra jamais voir de plus glorieux!“ — A ces paroles, le roi irrité allait frapper et mettre à mort l'audacieux vizir; mais, se rappelant son serment, il maîtrisa son ressentiment, et se contenta de faire jeter l'imprudent dans les fers. Puis, dépouillant ses ornements royaux, le roi se couvre d'un ravestissement, et se met tout seul en campagne à la recherche de cette merveille humaine. Il la trouve enfin. — Or il faut dire que ce seigneur, que le roi venait visiter de si loin, avait l'habitude, chaque fois qu'il rencontrait un étranger sur son chemin, de l'emmener dans sa demeure, qui était d'ailleurs un palais, et là, de ses propres mains, il le baignait, l'habillait, lui préparait des mets succulents et veillait ensuite à ce que son repos ne fût pas troublé, et enfin le congédiait après l'avoir comblé d'attentions et des plus riches présents.

Un jour donc que ce seigneur, vivante providence de son peuple, faisait sa ronde de bienfaisance, il voit venir à lui un pauvre homme mal vêtu, accablé de fatigue, couvert de poussière, mourant de soif et brûlé par le soleil d'une longue et pénible route. Le cœur inondé de joie, il le

conduit dans sa demeure, et le traite comme il traitait tous les malheureux. En procédant aux soins pieux de l'hospitalité la plus délicate et la plus ingénieuse, le seigneur ne tarda pas à être frappé des manières nobles, de l'air vénérable, des paroles pleines d'onction et de sagesse de l'homme qu'il avait devant lui. Et tout à coup, plongeant son regard perçant dans les yeux du mendiant: „Cesse de foindre, dit-il, car je le jure, si tu n'es qu'un mortel, tu es un roi!“

Suit une tirade du roi du Khorassan entièrement due à la fantaisie du traducteur:

„Je l'avoue, je suis roi, roi du Khorassan, pays béni de tous les dons du ciel, pays des roses, des vierges élancées comme des cyprès; les coupoles de mes palais étincellent de mosaïques, et leurs parvis sont jonchés de pierres précieuses, dont plusieurs, talismans incomparables, ont des vertus merveilleuses; mais je le reconnais, mes splendeurs sont bien pâles, si je compare leur ombre au brillant soleil des tiennes et mon talisman se couvre la face devant le tien, qui a la divine vertu de couvrir d'or, de joie et de bonheur tous les mortels infortunés qui s'approchent! Le vrai talisman d'un roi, c'est la générosité envers l'humanité“.

Là où l'on trouve effectivement dans le texte quelques métaphores orientales, elles sont doublées ou triplées en français:

„J'étais un riche marchand persan. Ma femme était un astre. Ses cheveux étaient un aimant et un nœud coulant. Quand des yeux avaient plongé dans la splendeur des tresses, ils y restaient prisonniers, et leurs efforts pour s'arracher redoublaient l'étreinte. Sa taille avait la finesse et l'élancé du roseau. L'oiseau avait un nid digne de son plumage, un petit palais mignon, un palais de fée“.

Même si l'on fait abstraction de la couleur orientale, la traduction prend souvent un tour emphatique là où la démarche de l'original est pleine de retenue. C'est ainsi

que l'auteur se contente de noter qu'en reconnaissant les boucles d'oreilles de sa femme entre les mains d'un étranger et répondant à la question de ce dernier, le marchand persan lui dit simplement: „Tu les as eues à bon prix“. Dans la traduction, il pense et s'exclame: „... Je les reconnus tout aussitôt pour celles de ma femme, mais ma stupeur et mon émotion étaient trop grandes pour l'avouer et je me contentai de répondre: „Bien belles! bonne affaire!“

Quelques erreurs d'interprétation se sont glissées dans la traduction, certaines dues à tel mot russe à double sens. C'est ainsi que chez J. Mourier le roi du Khorassan découvre des cryptes pleines d'or, tandis qu'il ne fait qu'ouvrir ses coffres-forts pour en distribuer le contenu aux pauvres. Dans „Les deux Mollahs“ les mots russes désignant „la femme d'un autre“ sont traduits par la „femme étrangère“. Abrégeant l'histoire du „Renard se rendant à Jérusalem“, le traducteur termine son récit par la mort de l'animal que les chiens „mirent en pièces“, tandis que dans le texte il n'est que malmené, se sauve et a même un bout de dialogue avec la huppe, ce qui lui permet de se repentir à son tour de sa gourmandise.

Dans d'autres cas, comme à la fin de l'histoire „Le seigneur de Betcha et le duc“, le traducteur explique les actes des personnages. Ainsi, nous dit-il, le duc „comprit qu'un souverain qui aime son esclave ne doit pas à la légère ajouter foi aux calomnies“.

Et, bien entendu, les „crudités de langage“ de tel texte, en l'occurrence — „L'âne, le chien et la fourmi“ — disparaissent sous la plume de J. Mourier.

L'auteur en jugeait différemment: dans la préface de son Dictionnaire il écrivait ces quelques lignes qui ne sont pas sans évoquer la défense hugolienne des mots „plébéiens“:

„Ce livre contient des mots bons et mauvais, vils, bas et pervers: si je les ai retenus, ce ne fut pas pour prêter le flanc au blâme et à la raillerie, mais pour la plénitude du langage. Si l'on supprime le mot vil, si l'on prive le sublime

du misérable, Dieu seul demeure, le meilleur de tous, et plus rien d'autre. La langue géorgienne se verrait appauvrie.

Je sais que nombreux seront les détracteurs de mon ouvrage: s'ils aiment la lecture, ils auront à leur disposition beaucoup de livres religieux ou mondains. Ils n'auront qu'à lire ce qui leur plaît sans toucher à ce livre-ci, fait pour des ignorants comme moi⁴.

La plupart des histoires que se racontent les interlocuteurs de la Sagesse du Mensonge tirent leur argument de sujets dits ambulants. Ceux-ci constituent le bien commun de l'humanité à cette différence près que chaque peuple en use selon son caractère propre.

Ainsi la question de la genèse de la Sagesse du Mensonge se voit liée à celle des parallèles dont l'inventaire, croissant de jour en jour, risque de ne jamais être complet. Les quelques rapprochements que nous signalons sont dus à l'observation de nombreux chercheurs, à partir des premiers exégètes du texte, A. Khakhanachvili, A. Tsagaréli, jusqu'à nos contemporains K. Kékélidzé, S. Iordanichvili, G. Léonidzé, A. Baramidzé et tant d'autres.

Avec l'Hitopadesa et le Pantchatantra l'Inde paraît être une des sources principales des sujets ambulants. Soit par l'intermédiaire de la littérature persane, soit à travers le folklore géorgien ou par d'autres voies, nombreux sont les arguments empruntés à ces textes par la Sagesse du Mensonge. L'inspiration d'autres pages du livre géorgien est à chercher dans les contes orientaux et, notamment, dans Kalila et Dimna, recueil indien connu en Géorgie par l'intermédiaire de sa version persane; viennent ensuite les Mille et une nuits, les paraboles arméniennes de Vardan, le Sottisier de Nasr-eddin-hodja.

Du côté de l'Occident on trouve des parallèles dans les Fables d'Esopé, le Décaméron de Boccace, Gargantua et Pantagruel de Rabelais, l'Heptaméron de Marguerite de Navarre, les Fables de La Fontaine que nous examinerons de

plus près, les Voyages de Gulliver de Swift, la ballade de Schiller Fridolin ...

Nous aurons l'occasion de signaler un motif de la Bible.

Mais, bien entendu, la source première de la Sagesse du Mensonge est dans le folklore géorgien avec son répertoire foisonnant de contes populaires, ainsi que dans la littérature géorgienne et, avant tout, chez Roustavéli dont le nom reviendra encore dans ces lignes.

Une rencontre qui n'a jamais eu lieu et qui est, néanmoins, une réalité, celle de Soulkhan-Saba Orbéliani et de La Fontaine, nous donnera l'occasion de voir ce que signifie „parallèles“ a travers deux sensibilités et deux traditions littéraires différentes.

„L'ambassadeur géorgien a eu deux audiences auprès de Louis XIV à Versailles en mai 1714, prononça devant le monarque un discours fleuri et fit la connaissance du fabuliste La Fontaine“, lisons-nous dans les essais de A. Khakhanov qui ajoute: „Il est hors de doute que des fables ambulantes (sous l'influence de La Fontaine), des truismes orientaux, des histoires rabâchées ont pénétré dans le recueil d'Orbéliani“. L'inverse, soit la dette de La Fontaine à l'égard du fabuliste géorgien est suggéré par Oliver Wardrop dans son Kingdom of Georgia: „Orbeliani had lived at the court of Louis XIV, and was very friendly with La Fontaine who is indebted to the Georgian prince for some of his fables“. Et Joseph Karst de l'attester dans sa Littérature géorgienne chrétienne: „Livre de la Sagesse et du mensonge, répertoire fameux de fables, légendes, apologues, paraboles, dont La Fontaine, entre autres, a puisé partiellement la matière de ses fables...“

Malheureusement La Fontaine, décédé en 1695, n'a pu être au rendez-vous de Versailles dix-neuf ans plus tard. Quant à la connaissance des œuvres du fabuliste français par Soulkhan-Saba et surtout à une influence exercée

par celles-ci, les deux hypothèses paraissent quasi invraisemblables.

Imposture involontaire? Sans doute. Mais la fantaisie a ses raisons que la raison ne connaît pas. C'est là une fable posthume pour La Fontaine et, pour Soulkhan-Saba, une manifestation de plus de la sagesse du mensonge.

Replacé dans le temps de l'histoire et dans l'espace littéraire, ce rapprochement n'a plus rien d'absurde. Et ce qui est, avant tout, évident c'est qu'il y a un côté fabuliste national chez S.-S. Orbéliani aussi bien que chez La Fontaine.

Nous laissons de côté la question d'éventuelles sources communes (Esopé par exemple) et, sans vouloir épuiser l'inventaire des points communs, même limité au cas d'Orbéliani et de La Fontaine, nous esquisserons quelques traits saillants de cette rencontre littéraire.

Le renard et la grue d'Orbéliani et le Renard et la Cigogne de La Fontaine sont deux relations des mêmes faits et gestes.

Le texte géorgien est à peu près deux fois plus court que la fable de La Fontaine. Il y a aussi la différence fondamentale entre vers et prose, valable pour l'ensemble de la comparaison.

La composition de la fable géorgienne est linéaire. L'auteur fait valoir la construction interne de la situation qui l'intéresse, se débarrassant d'emblée de tout ornement ou détail inutile à la compréhension de l'idée maîtresse. Les phrases d'Orbéliani sont brèves, lapidaires, à l'image de celle qui inaugure le récit et qui ne contient que trois termes: „Le renard invita la grue“.

Le temps de l'action est dense, rétréci à volonté. C'est une action à deux temps, la réception chez le renard précédant immédiatement le repas rendu par la grue. Aucune épithète ne définit les plats servis: brouet et lentilles.

Point d'observations d'ordre social ou psychologique. La situation abstraite est valable pour tout temps ou lieu.

La langue géorgienne ignorant les genres grammaticaux, aucune symbolique des sexes n'est possible. Le genre prosaïque et les buts mêmes que l'auteur se propose autorisent la présence d'éléments vils ou vulgaires dans la notation du comportement des deux convives. La morale de la fable apporte une lumière rétrospective à l'intelligence de la construction du récit et de sa destination: le blâme de la mesquinerie. Une série de questions rhétoriques nous conduisent naturellement là où l'auteur nous attend. D'un trait de plume final il règle leur compte à la fois au renard et à la grue, indignes de tout intérêt et ne méritant que le mépris.

Le tableau est tout différent chez La Fontaine. Conteur de vocation, La Fontaine jouit du sujet et en fait jouir le lecteur. C'est une scène de mœurs et une étude de psychologie qu'il anime. OEuvre localisée dont l'action se passe dans la France du XVII^e siècle. Dans la mesure où le début de la fable géorgienne est dépouillé et abstrait, le texte français recèle des accents particuliers dès les premiers vers:

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cigogne.

La nature humaine envisagée en général par Orbéliani cède le pas à une scène galante, le Renard étant en quelque sorte le chevalier servant de la Cigogne sa dame. C'est l'indigne conduite du Renard qui est la source du mécontentement et du comique. La Fontaine n'est nullement pressé de mener à bout son récit. En véritable peintre, il fait valoir le pittoresque, les couleurs, les tons, les nuances. Egoïste manquant de délicatesse et de savoir-vivre, le Renard se conduit en grossier personnage. La vengeance de la cigogne n'est que logique et nécessaire. L'art de La Fontaine consiste en un heureux mariage de la pénétration psychologique, de la peinture de genre et de la logique cartésienne dont se réclamait son siècle. En épicurien qu'il est, La Fontaine s'attarde sur la description des manières des

personnages, du couvert et des plats, dont il relève la couleur (un brouet clair), l'odeur (il se rejouissait à l'odeur de la viande), la présentation (mise en menus morceaux). La fine ironie va jusqu'au seuil du comique sans le dépasser (il lui fallut à jeun retourner au logis).

La conclusion et la morale ne sont pas sans répugner à La Fontaine. Il s'en débarrasse à la hâte, avec désinvolture et politesse, comme d'une obligation nécessaire, mais qui lui pèse.

A propos de l'Avare qui a perdu son or La Fontaine précise qu'il s'agit bien de „l'homme au trésor caché qu'Esopé nous propose“. La fable d'Orbéliani a pour titre l'Avare et l'or.

L'auteur géorgien fait toujours ressortir l'essentiel de la situation, allant par le biais de propositions laconiques et énergiques droit au but. Le nombre des personnages est réduit au strict nécessaire, confrontant le voleur et le volé. Astucieusement, c'est le voleur qui fait la morale à la victime. La régularité même de l'action a quelque chose de mécanique et de conventionnel: l'avare visite chaque jour le lieu où est enfoui son trésor. Orbéliani n'a que faire des nuances quand il s'agit de mettre en place le dispositif signifiant: emportant le trésor, le voleur dépose une pierre à sa place, tandis que le texte français ne fait que suggérer cette solution. Dans les deux cas, toutefois, il y a juxtaposition de la vie et de la mort, au détriment de celle-ci. C'est la manière dont ces notions ramifient et s'imposent qui compte.

Orbéliani notifie dès le début: „...il enterra quantité d'or“. Puis il évoque l'action de creuser la terre et compare l'inutile pesanteur du trésor enfoui à celle de la pierre immobile. La conclusion nous propose le choix entre la vie (le haut) et la mort (le bas), l'action et l'immobilité.

La Fontaine, de son côté, reste fidèle à sa verve de conteur. Nous livrant la morale tout au début, il prend son temps de spectateur, même si le spectacle n'est pas drôle.

La Fontaine commence par où Saba finit, faisant dire au voleur: „Puisque tu n'en fais aucun usage, que tu aies enterré or ou pierre est tout un“. Et La Fontaine d'en faire une maxime lapidaire: „L'usage seulement fait la possession“. Tout est dit et le texte de la fable, par ses touches successives, ne nous fera que mieux sentir la portée de cette vérité. „Entasser“, „mettre somme sur somme“, „trésor caché“, autant de notions qui font le tour de l'immobilité. „La possession“, „la jouissance“ illustrent l'action. L'alternance des images de l'avare et du fossoyeur, la malicieuse présence du verbe „gésir“ sont les messagers de la mort. Et ce n'est que lorsque le cœur s'en mêle que la vie l'emporte. Dramatisant les événements, La Fontaine n'hésite pas à nous apprendre que l'avare enfouit avec le trésor son propre cœur.

Trait significatif: pour le plaisir de conter La Fontaine introduit dans son récit le personnage épisodique d'un passant, tandis qu'Orbéliani se garde bien d'une telle prodigalité. Nous verrons que l'écrivain géorgien est tout entier dans cette différence. Quant au fabuliste français, c'est précisément par les propos désabusés et quotidiens du passant qu'il nous ramène sur terre et confère à la fable un contenu joyeux, plaisant et apaisant.

Sur la grand'route Orbéliani nous montre Le pauvre et le pot de beurre, La Fontaine — sa Laitière et le pot au lait. Le pas du paysan est lourd à côté de celui de Perrette, le beurre est une charge plus consistante et moins précaire que le lait. Ces détails insignifiants donnent une allure virile au texte géorgien (et nous verrons dans quelle mesure cela tient de la vision orbélianienne des choses), tandis que sur l'autre volet le personnage de Perrette réserve au Français le léger voltigement de la féminité. La Fontaine brosse le portrait physique (vêtements, allure légère discordant avec la tâche quotidienne) et moral de sa laitière: coquetterie féminine, instinct maternel, attachement à la maison, au foyer, esprit d'infériorité, subordination au mari, man-

que de sens pratique ... D'une manière „cinématographique“, le poète diffère et éloigne à la fois la projection des images successives d'un rêve, images en voie de disparition: „le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée“.

La conséquence du passage du rêve à la réalité est la même: le pot cassé. Mais c'est le geste final qui en dit long: le paysan brandit son bâton au-dessus d'un bœuf imaginaire, Perrette saute à la légère.

D'une manière assez inattendue, légèreté et frivolité trouvent la même traduction dans le subconscient populaire et, à travers ce dernier, dans des textes littéraires sans autres points communs que l'emploi similaire de ces deux notions: le chant et la danse.

Vous chantiez? J'en suis fort aise!

Eh bien, dansez maintenant!

L'âne entêté de la Sagesse du Mensonge „chanta très fort“, mettant en danger sa propre liberté et celle de son compagnon le chameau. Pour se venger, le chameau danse au bord du précipice et y jette l'âne disant: „Ton chant de tout à l'heure est digne d'une danse dans ces lieux!“

Les approches possibles du texte de la Sagesse du Mensonge nous réservent parfois quelques surprises en plus de celles qui se trouvent dans le livre, à fleur de peau.

L'argument-prétexte a sa logique interne. Le livre se voulant didactique par excellence, il est naturel de commencer par trouver un disciple. Ce sera le fils tant désiré du roi.

Avec l'apparition de Djoumber les conversations des quatre interlocuteurs prennent leur véritable ampleur.

Le prologue est compact et les dialogues partent en flèche faisant feu de toute pièce. Dès les premières lignes, l'écriture de l'auteur est manifeste: écriture dépouillée, curative, rapide et qui cherche à aller droit au but. Soulkhan-Saba Orbéliani ne s'attarde pas aux beautés mêmes de la description, jouit modérément des saveurs de la contem-

plation et si ses images ont, néanmoins, du relief et de l'impact, c'est pour mieux véhiculer les idées morales et l'observation de la nature humaine. Il suffit de gratter un peu pour trouver le sobre moraliste sous l'écorce joviale, désinvolte et „libertine“ du narrateur ou, plutôt, des narrateurs aux masques mobiles.

Argument-prétexte, cadre conventionnel. Le modèle de ce genre de recueils en Europe, le *Décameron* nous présente ainsi une brillante société de jeunes aristocrates — hommes et femmes — cherchant un abri contre la peste, à la fois à l'écart des humains et — dans la parole. Aucune tension entre les narrateurs: uniquement échange de politesses et de signes d'amitié ou de bienveillance.

Le point de départ de la Sagesse du Mensonge est plus désabusé: tempéraments opposés et conceptions incompatibles y sont confrontés. Point d'oasis idyllique, mais bien projection et amplification de contradictions initiales.

Vision dramatique du monde que traduit le dialogue animé. Dialogues savamment agencés et incorporés au déroulement des histoires. Comme dans une pièce de théâtre, les répliques des personnages font souvent le point de la situation.

La parole est une arme. Pour l'écrivain comme pour ses personnages. D'où l'attention privilégiée que suscitent aussi bien ses vertus que ses propriétés nocives. C'est aussi une réflexion à mots couverts sur le métier d'écrivain. Dans le langage de l'époque.

Ceci dit, la médisance est systématiquement combattue en tant que fléau social, presque au même titre que l'injustice. Incarnation de la médisance, Rouka en fait sentir les effets et périls à travers tout le livre. Les personnages de diverses histoires suivent son exemple et aggravent le cas. Certes, le thème traditionnel de la mégère est exploité avec succès („Blessure de langue“), mais l'autre moitié de l'humanité n'est pas épargnée pour autant („Le roi et le médisant“). Cette deuxième histoire, traitant pour ainsi

dire de la médisance gratuite, semble illustrer l'aphorisme de Roustavéli:

Le méchant soumet cœur et âme à la parole vénéneuse.

Il importe donc, pour une juste orientation de la perception du texte, de camper au départ les silhouettes morales des narrateurs dans leur évolution à travers l'enchevêtrement des récits. Car leurs attitudes respectives s'éclaircissent en cours de route, dans les méandres innombrables de leur conception du monde. Le raisonnement est la vedette du livre. OEuvre rationnelle, en ce sens, et qui s'apparente de loin à la démarche d'un Montesquieu ou d'un Voltaire.

Il ne sied pas moins de distinguer deux sortes de narrateurs: d'un côté, le roi Phinez et l'eunuque Rouka n'agissent point, de l'autre, Léon et Djoumber, tout en se livrant de préférence, eux aussi, à la réflexion spéculative, ne négligent pas la démonstration vivante des préceptes pour le précepteur et des acquisitions pour le disciple. Car c'est là que réside l'action suprême de l'œuvre vers laquelle convergent les multiples actes et gestes qu'illustrent les paraboles ou que canonisent les adages moraux.

A l'opposé, Rouka symbolise à la fois l'impuissance physique et morale: les divers exemples de comportement qu'il propose à travers ses paraboles sont le plus souvent âprement réfutés par ses antagonistes. Le roi se réserve l'attitude (assez commode, mais non à l'abri des mouvements d'humeur) d'arbitre suprême. Le vizir Sédrak incarne, à son tour, l'action sage et pragmatique, mélange de bon sens et de compromis. On trouve ainsi un éventail à peu près complet des principales attitudes humaines et sociales.

Composition ouverte qu'aucune digue artificielle ne vient entraver à l'exception du cadre conventionnel délibérément adopté. Chaque personnage possède une image du monde préétablie que le débat permet de préciser. Pour Léon, source principale des idées motrices et, en quelque

sorte, l'alter ego de l'auteur, les critères moraux et éthiques sont définis dès le départ, mais ils subissent l'épreuve de la réalité, s'assouplissent et s'enrichissent à son contact.

Des thèmes majeurs orchestrent le livre: hostilité et amitié, amour et infidélité, richesse et pauvreté, bêtise et intelligence... Les thèmes se développent en contrepoint, dans le but de présenter constamment les deux volets, Les mêmes thèmes sont abandonnés, puis repris, forment une composition tressée et souple.

La vivacité du récit est ponctuée par une morale figée et rigide, fantaisie et imagination alternent avec l'énumération codifiée des qualités et défauts attribués aux différentes couches sociales.

La forme épouse et transpose sur un autre plan les oppositions et contrastes du fond. La prose du livre n'est pas toute d'une seule étoffe. Deux éléments s'imposent et s'opposent par-dessus tout: style fleuri à l'orientale et prose sobre, parfois elliptique. Celle-ci constitue la masse du livre. Les quelques îlots sertis de métaphores sont comme des vêtements d'apparat somptueusement brodés d'or. Comme par hasard, cette matière sert à faire des portraits d'apparat. Tels ceux du roi Phinez et de Léon ou celui, très remarqué par la critique, de Djoumber: „Le soleil enviait son éclat, la lune de quinze jours sollicitait sa lumière, son scintillement étonnait les étoiles. Les ailes noires d'une hirondelle traçaient des sourcils sur son visage de cristal, les roseaux de jais de ses cils entouraient les lacs d'encre de ses yeux, la rose et le lis fleuris s'entremêlaient sur ses joues“.

Soleil, lune, étoiles, cristal, roseaux, jais et lacs d'encre—autant d'éléments empruntés à la palette de Roustavéli. Mais au-delà de ce scintillement cosmique qui éblouit la vue, on ne voit pas vraiment de visage humain. Là n'est pas le propos de S.-S. Orbéliani et on se rend à cette évidence devant de tels portraits: l'auteur évoque

des attitudes humaines et non le trajet vital de quelques individus. Les personnages de la Sagesse du Mensonge ont le visage de leurs idées.

Les effets du trompe-l'oeil sont envisagés dans l'histoire des „Peintres italiens“. Les portraits orbélianiens sont un trompe-l'œil de plus. De même que les autres apparitions de la rhétorique orientale. Ne servirait-elle pas à mieux nous renvoyer aux réalités tangibles? Et ne participerait-elle pas à ce jeu des glaces auquel les artistes italiens ne sont pas les seuls à se livrer?

L'éloquence orientale a aussi d'autres fins. Malgré le tour acerbe que prend souvent la polémique menée par l'entremise des histoires, c'est quand même là une forme de politesse, destinée à retenir le cours impétueux des sentiments humains et des mouvements incontrôlables. La preuve, c'est que ce voile transparent tombe au moment où les contradictions et oppositions atteignent leur paroxysme. Alors Rouka „ne conte plus d'histoire“ et passe à l'invective directe contre Léon, invective qui met hors de son équilibre et de sa réserve habituels le roi lui-même. Un affrontement violent du roi et de Léon s'en suit au cours duquel Léon se sert, comme d'une dernière arme, de l'éloquence orientale fleurie pour apaiser le courroux du roi et le préparer à entendre la logique des faits: „... dissipe d'abord avec le vent de la clémence les braises du courroux et éteins la flamme avec l'eau de la douceur avant de me juger“.

Même „détour“ oriental pour définir l'éloquence de Léon: „Léon demeure un temps silencieux avant de faire entendre son propos, plus doux que le chant du rossignol. On crut entendre un canari nichant dans son gosier ou le gazouillement d'une hirondelle. En quel autre jour aurait-il davantage besoin de tout son savoir?“

Au-delà de sa signification locale dans l'ensemble de la composition du livre, toute cette digression montre nettement quelles sont les propriétés des armes allégoriques

dont se sert la littérature et qui lui permettent d'opérer sur le tissu délicat des passions, ambitions et aveuglement humains, matières quasi intraitables par le seul discours dépouillé de la logique. Ce dernier n'est nullement étrange à Orbéliani: au contraire, c'est une forte et cohérente argumentation logique qui lui permet de bâtir l'édifice subtil de ses diverses démonstrations. La tentation du discours direct devait sans doute exercer sur lui une grande emprise et il lui a cédé aussi bien dans ses écrits religieux que dans la relation au jour le jour de son expédition en Europe et ce fut aussi une manifestation de son tempérament scientifique que les trente années de son existence consacrées à la mise au point du Dictionnaire. L'activité d'Orbéliani n'est pas sans présenter une certaine analogie avec celle d'Erasme: de part et d'autre nous trouvons, comme un „écart“, une œuvre de fiction, débordante de vie et de rire, sur un fond d'occupations scientifiques — l'Eloge de la Folie, écrite comme divertissement pendant une croisière et la Sagesse du Mensonge, œuvre de jeunesse, nous dit-on. (L'activité religieuse et politique dont se double la vie du Géorgien ne change pas la portée de cette analogie). La prose de Soulkhan-Saba se situe donc aux confins de la logique et de la fiction, de la démonstration pratique et de l'imaginaire. L'évolution ultérieure de l'auteur dans la voie d'une action directe et d'une pensée logique s'annonce déjà dans le tissu de cette œuvre de fiction. La portée de cette annonce ne semble pas être unilinéaire: d'un côté elle pèse de tout son poids sur la structure analytique et didactique des préceptes, dispersés ça et là et dans l'énumération desquels l'auteur ne nous fait grâce ni de l'ordre de succession (premièrement, deuxièmement, troisièmement...), ni de certaines répétitions qui risqueraient de devenir fastidieuses si cela durait. Mais, d'un autre côté, nous l'avons vu, ce fondement logique fait la force et la particularité de la prose orbélianienne: sa sobriété, sa vigueur, sa faculté de sélectionner les images, son action percutante.

On pourrait reprendre au compte de la prose de S.-S. Orbéliani l'appréciation du système d'éducation de Léon, car ce sont là également des „paroles d'action et des actes mis en paroles“.

Peut-être que les contemporains de Soulkhan-Saba étaient tentés de voir dans tel passage fleuri des joyaux familiers de la poésie que l'on admire sans se demander pourquoi. Le temps qui change la perspective nous suggère plutôt de considérer comme de petits poèmes en prose des pièces dans le genre de „La mélégrine et l'écrevisse“ qui semble, à première vue, offrir dans ses cinq lignes une description précise du domaine de la zoologie. Mais, même extraite du recueil, elle luit toujours.

Les voies secrètes de la poésie n'étaient pas plus étrangères à Orbéliani que les lois évidentes de la nature auxquelles se plie le montagnard naïf pris du sommeil sous un noyer et qui dictent ses décisions les plus sages à Léon. Entendons bien: nature des choses, nature humaine, nature naturante. Car on ne trouve dans la Sagesse du Mensonge pas plus de paysages concrets que de portraits.

Aucune indication du pays où se passe l'action. Les noms de Phinez, Sédrak et Rouka ne sont pas géorgiens, ce qui situe le livre à l'extérieur. Effet voulu d'exotisme, comme l'affirmation (sans doute fictive) de Roustavéli d'avoir mis en vers une „histoire persane“. Par contre, les prénoms de Léon et surtout de Djoumber rattachent le récit au sol natal, et cela va de soi: sous tous les cieux et sous un ciel indéfini c'est toujours de la Géorgie qu'il s'agit. Mais à la lettre, c'est quelque part en Orient que l'on se trouve.

Les actions annexes, intermédiaires nous conduisent dans des pays concrets, sur l'immense étendue de notre globe, depuis la France et l'Italie jusqu'en Inde et en Chine. Mais aussi — dans l'au-delà ou au pays des géants. La présence de l'élément persan est notoire et normale, étant donné les siècles de commerce culturel entretenu par la

Géorgie avec ce pays. Les sujets européens sont inhérents à la démarche propre de S.-S. Orbéliani: orientation occidentale et, dans ce cas, l'œuvre serait antérieure au voyage en Europe; réminiscences de ce voyage et alors l'œuvre lui serait postérieure.

De toute façon, le plus souvent, le répertoire des lieux étrangers est plutôt une déclaration d'intention qu'une présence en chair et en os: tout au plus un peu de couleur locale, mais la peinture des mœurs est bien la dernière des préoccupations de S.-S. Orbéliani. Il promène à travers le monde ses schèmes et situations préférés.

N'empêche que les contours géographiques sont assez nettement perceptibles, tandis que la situation de l'œuvre dans le temps est, pour ainsi dire, absente. Aucun indice ne précise l'époque et on est enclin à parler d'un temps du conte dans le récit. Celui-ci s'achemine volontiers vers le rêve.

Le rêve mérite d'autant plus d'être pris au sérieux que Léon en sort comme Djoumber sort des vœux pieux de son père. Si la vie n'est pas toujours un rêve pour les personnages de la Sagesse du Mensonge, le rêve, lui, a toutes les chances de prendre corps. On a remarqué, par ailleurs, que les conditions dans lesquelles le roi Phinez rencontre Léon rappellent celles qui président à l'apparition de Taniel, le Chevalier à la peau de panthère: c'est au bord de l'eau qu'on les voit l'un et l'autre, pendant une partie de chasse.

Le rêve est un moyen de généralisation. Il permet un rapprochement rapide des éléments du récit. L'auteur entièrement maître de la matière, sait l'utiliser à ses propres fins. Nous l'avons vu pour ce qui était de l'élimination de détails superflus. Il en va de même pour l'accentuation de l'idée maîtresse: l'éducation. La situation du livre étant décidée, au premier chef, par sa position hors du temps et par son caractère universel, le même procédé d'accentuation joue pour l'idée d'éducation et ce n'est pas un hasard si l'éducateur apparaît dans cette supra-réalité qu'est le rêve. Il est ainsi situé au-dessus du vulgaire hu-

main, sa méthode sollicite à l'avance notre adhésion secrète, acquiert quelque chose de divin ou d'idéal.

Autre aspect à retenir: l'éducateur est jeune et beau, à la différence de l'image traditionnelle du sage vieillard ou, tout du moins, de l'homme mûr. Un symbole de plus: c'est l'incarnation du système d'éducation.

À partir de l'apparition de Léon qui rend le rêve crédible, on pourrait tracer tout un „cercle du rêve“ à l'intérieur duquel évolue à des moments ^{dicisifs} l'existence de plusieurs personnages.

Enfin, face à l'éclairage diurne, le rêve crée une fascinante atmosphère onirique, des mises en scène renouvelées qui raniment l'attention.

Rêve et sorcellerie se touchent. L'ingérence dans les affaires des mortels de sorciers et devins permet de brûler les étapes et rend la démonstration voulue plus éclatante.

Comme les morceaux d'éloquence nous renvoient à la prose quotidienne, les chimères des contes ne nous font pas oublier la réalité sociale, représentée dans la Sagesse du Mensonge à peu près par toutes les couches de la population: paysans, artisans, marchands, juges, vizirs et rois...

Ici rien n'est laissé au hasard: ordre et succession sont observés dans l'agencement du tableau d'une société. Seuls deux personnages nous sont présentés au début, tous deux situés au sommet de la hiérarchie sociale et par ordre d'importance: le roi et son vizir. Images idéales d'un monarque exemplaire et d'un vizir plein de sagesse. Noyau harmonieux du livre et, au-delà, de l'image qu'il nous donne de l'univers. Ce premier accord laisse présager la note optimiste et constructive de l'œuvre, du moins l'intention déclarée de l'auteur: nous pouvons entrevoir dès lors le triomphe final de la raison et de la justice.

Non moins symptomatique, d'autre part, le fait que la présentation de l'eunuque Rouka soit différée. Non seulement c'est un personnage situé, socialement parlant, plus bas que les deux premiers, mais encore est-il l'esprit de

doute, de négation, en quelque sorte — l'esprit malin. Presque toutes les objections de Rouka s'avèrent être fausses, mais, enveloppées la plupart du temps dans une argumentation brillante, elles servent de cibles qui permettent l'entier développement des conceptions de ses contradicteurs (et de l'auteur dont la pensée secrète les seconde). Rouka est une sorte de bouc émissaire du livre: on a besoin de le charger de tous les vices de la pensée pour justifier le monde.

Donc, point de grâce ni de ménagement pour l'eunuque: son raisonnement est erronné, son caractère plein de fiel et de jalousie ... Suprême malheur et point ultime de la logique, réponse finale à tout cela: c'est son état physique anormal qui le met hors du raisonnement sain.

Et c'est là le dernier (et le plus fort) atout du compositeur du recueil: ce n'est pas une sagesse provisoire ni locale qu'il veut nous enseigner, mais bien l'éternelle et universelle leçon du bon sens et de la nature. Si dans les scènes de l'éducation de Djoumber (comme dans le programme pédagogique de Rabelais) les exercices du corps alternent avec ceux de l'esprit, c'est que le *In corpus sano spiritu sano* est une idée sous-jacente qui traverse de son courant tout le texte... aux dépens de Rouka l'infortuné.

L'eunuque n'apparaît sur scène qu'après le premier acte du roi Phinez, la distribution de richesses aux pauvres en vue d'implorer le ciel de lui donner un fils. Acte raisonnable dans l'optique du conte et de la foi chrétienne. Rouka s'y oppose, criant à la prodigalité. Il s'agit donc de remettre les choses en place et de démontrer la différence entre foi et générosité d'une part et prodigalité de l'autre. Mais, au-delà du comportement de son souverain, c'est l'être et le non-être du livre futur que Rouka met en question: sans l'offrande du roi, il n'y aurait pas eu la naissance de Djoumber, sans Djoumber il n'y aurait pas eu de système d'éducation, ni de Sagesse du Mensonge. Avec la première histoire du vizir Sédrak racontée en réponse à Rouka, le

livre prend corps. La voie est ouverte: on pourra l'abandonner au moment voulu.

Le propre des paraboles constituant la trame du livre est de poser une nouvelle question ou d'ouvrir une perspective de plus à la réflexion tout en répondant à la question précédente. Ainsi s'affirme une composition en enfilade. Réfutant l'insinuation de Rouka, le vizir Sédrak pose par son histoire un des problèmes qui suscitera le plus de controverses chez les interlocuteurs: un bienfait est-il généralement rendu par un bienfait? Autrement dit, le bienfait vaut-il la peine d'être fait? Et c'est là, évidemment, une des approches fondamentales de la raison d'être d'une société humaine.

La composition en enfilade se manifeste également en ceci que des histoires sont incluses les unes dans les autres. Ainsi un des personnages du conte „Un marchand avare“, le charpentier, raconte à sa femme l'histoire suivante, „L'homme au tamis“. Comme lien d'une histoire à une autre un simple prétexte suffit: les histoires poussent, sur le tronc du recueil, comme autant de branches.

Ce procédé de composition contribue à renforcer et à entretenir l'impression d'abondance et de verve intarissable du conteur: le final du livre nous confirmera dans cette impression — il semblera alors qu'à l'image de la belle Shéhérazade, l'auteur peut nous conter ses histoires à l'infini, mais qu'il arrête d'un geste volontaire le cours de son récit. Ce stratagème est important pour la perception de l'œuvre dans son ensemble et pour la définition de notre attitude envers elle: elle semble un morceau vivant, provisoirement extrait du courant ininterrompu de la vie et rapproché de nous pour que nous l'examinions mieux.

Dans la plupart des cas, il s'agit d'une fiction qui nourrit les diverses histoires, mais parfois aussi nous voyons apparaître le mensonge à son état brut. Il en va ainsi dans „L'injuste chah du Chirvan“, où un étranger saisi et menacé de mort dit connaître le langage des oiseaux. Or, ce

mensonge s'avère doublement bénéfique, conservant la vie au pauvre innocent et permettant au vizir astucieux de redresser les graves torts de son souverain. C'est dans de tels cas que l'on peut véritablement parler de la sagesse d'un mensonge.

Certaines histoires font valoir des situations absurdes. Les défauts physiques (surdité, cécité) peuvent contribuer à les créer („Trois sourds et le cadi“). Mais, dans cette histoire, la surdité physique n'est qu'une parabole de la surdité spirituelle, elle seule visée, comme l'atteste la morale tirée par Rouka. La généralisation est également valable pour les autres cas.

C'est Rouka, infirme par accident, qui inaugure le pénible défilé des infirmes: les sourds, les aveugles, les culs-de-jatte, les imberbes. Ces derniers nous renseignent sur la présence des autres. Le personnage de l'„imberbe imposteur“ est familier aux contes populaires géorgiens. Les infirmes de la Sagesse du Mensonge ne sont donc, le plus souvent, que des prête-noms de l'imposture.

Mais encore, déshérités par la nature, certains d'entre eux réclament la justice sociale.

C'est à travers les histoires des cadis bêtes, satisfaits et gloutons que s'exerce la verve satirique de l'auteur. Ingéniosité, persiflage et roueries aident à faire respecter les prérogatives du peuple que représentent, à l'image de leur frère espagnol Sancho Pança, les personnages agissants de la Sagesse du Mensonge.

Comme alternative à la contingence, à la misère et aux privations, c'est l'état d'insouciance qui fascine certains personnages de la Sagesse du Mensonge. Mais le roi qui part à la quête des gens insoucieux fait fausse route. Ce n'est pas dans le refus de l'humaine condition ni des obligations sociales que l'insouciance est à rechercher. Bien au contraire, c'est en assumant pleinement l'une et les autres que l'on accède à une quiétude d'âme, précieuse entre toutes.

Voilà pourquoi, fort du sentiment du devoir accompli, „insouciant, Léon chassait et festoyait“.

Nous avons vu ce que donne chez Saba l'opposition de la pauvreté et de la richesse, la seule richesse véritable étant celle qui est bien employée, tandis qu'un riche avare est le plus pauvre de tous.

Dans ce contexte, il est instructif de constater que la plus grande richesse de l'homme est symbolisée dans plusieurs paraboles de la Sagesse du Mensonge par le pain quotidien. G. Imédachvili fait à ce propos un rapprochement intéressant avec la Bible. On lit dans l'Ecclésiaste (XI, 1): „Jette ton pain sur la face des eaux, et après plusieurs jours tu le trouveras“. Or, c'est par le même geste que commence l'histoire „Le mari d'une harpie“: „Pour prendre ses repas cet homme s'asseyait au bord de la rivière, mangeait quelques denrées et jetait le reste à l'eau“. Et la rivière le récompense de sa générosité. Mais l'histoire a aussi son aspect local. Dans l'imagerie de la langue géorgienne „le bord de l'eau“ est „la bouche de l'eau“. Le culte de l'eau étant répandu dans la Géorgie ancienne, on croyait vraiment nourrir les rivières. Enraciné dans la conscience du peuple, ce symbole de la générosité n'est étranger ni à Soulkhan-Saba, ni à Roustavéli qui écrit:

Ce que tu donnes t'appartient, ce que tu détiens est perdu!

Les histoires de la Sagesse du Mensonge sont racontées par quatre hommes et un eunuque. Il suffit de comparer cet état de choses à celui du Décaméron, où récits de dames alternent avec ceux de jeunes seigneurs, pour que l'exclusivité masculine du recueil géorgien saute aux yeux. La tonalité des récits s'en ressent. Ne serait-ce qu'un détail superficiel sans autre conséquence? Il n'y a qu'à avancer un peu plus dans cette voie pour se convaincre du contraire. Non seulement les principales histoires dues aux cinq

interlocuteurs, mais encore toutes les autres histoires incluses dans les premières sont contées par des hommes. Autre détail non moins significatif. Dans son souci d'abstraction, l'auteur réserve l'anonymat à la plupart des personnages que nous rencontrons dans ses histoires. Les quelques rares personnages désignés par leur nom sont tous des hommes: Abdul-Azim, Abdul-Djaffar, Djizi-Gourguen, Kirman, Mélasse, Métour, Marassan, Malchus, Nazar, Salime... D'autres traits encore pourraient illustrer cette tendance. Mais son essence est déjà évidente: la Sagesse du Mensonge est avant tout un propos d'hommes tenu devant des hommes. Et l'héritier du trône est bien placé pour en profiter.

L'adage qui revient avec la même insistance que la célèbre phrase du Candide de Voltaire — „Tout est pour e mieux dans ce meilleur des mondes“ — pose la question de savoir si un bienfait est généralement rendu par un bienfait. Aux nombreuses réponses positives que contient la Sagesse du Mensonge vient s'ajouter une parabole vécue qu'Orbéliani nous relate d'une manière amusante dans la préface de sa Gerbe de mots: „De notre temps vivait à Tiflis un certain Job, homme savant, excellent causeur, connaisseur et lecteur du Livre des Heures et du Psautier, possédant une diction nette, chanteur connu, écrivain de renom, dévot persévérant, qui observait sept jours de carême et était d'un abord affable. Lorsque j'entrepris la composition de cette Gerbe de mots, il me blâmait et me dénigrait. Quand j'eus terminé mon ouvrage, il le vit et l'apprécia. Je le lui prêtai et il en prit copie. Mais partout où mon nom était écrit, il le biffa et inscrivit dans sa copie son propre nom comme celui de l'auteur. J'en fus très étonné: comment est-ce qu'une personne aussi notoire a pu condescendre à cela! Il est dit: ne rends pas le mal par le

mal. Et puisqu'il n'a pas voulu me mentionner dans son ouvrage, remplaçant mon nom par le sien, j'ai décidé de lui rendre cet éloge dans mon écrit".

Episode qui pourrait attester, au besoin, que pour Soukhhan-Saba Orbéliani raconter des histoires était une vocation naturelle.

LA SAGESSE DU MENSONGE

Il y avait un roi dont les actes échappaient à l'imagination humaine et dont le cœur recelait, sous l'impulsion de la bonté et de la miséricorde, tant de grâces que lui-même en perdait le compte. En un souffle de vent, la crainte de Dieu chassa de son cœur irascible rudesse et intolérance. Sa générosité rafraîchissait mieux qu'un nuage humide et les dons prodigués à tout un chacun surpassaient la pluie en abondance. La crainte et la frayeur que sa personne répandait à la face du monde intimidaient plus qu'un coup de foudre. On s'attachait davantage à sa douceur et à ses caresses que les poupons ne goûtent au lait et aux tétins.

Et ce roi grand et sublime avait pour nom Phinez. Et il avait un vizir qui atteignait au ciel par sa sagesse, mesurait par son intelligence la terre ferme de long en large, touchait par sa science le fond des mers, portait gravés dans son cœur les phénomènes des airs et des étoiles. Au son de sa parole douce se rendaient bêtes et hommes, les rocs fondaient comme de la cire, les oiseaux tenaient un langage humain. Et ce vizir avait pour nom Sédrak. Le roi aimait bien son

vizir. Et il n'y avait de souci dans le cœur du roi, sinon le chagrin d'être stérile et sans fils.

Un jour il ouvrit ses trésors et distribua des richesses inouïes aux pauvres, afin qu'ils priassent Dieu de lui donner un fils. Et le roi avait un eunuque, homme emporté et coléreux. Il était chambellan fidèle du roi et s'appelait Rouka. Il dit :

— Quel autre roi a-t-il dissipé autant de richesses ?

Voici l'histoire contée par le vizir
Sédrak en réponse à Rouka

LE ROI DU KHORASSAN

Il y avait au Khorassan un roi grand, bon, intelligent, généreux et charitable. Un jour il ouvrit trois coffres et appela tous ses sujets, afin que grand ou petit, noble ou vilain se servent à volonté en l'espace de douze heures. Et chacun se servit et ils ne purent épuiser les coffres.

Le jour même le monarque offrit un festin et demanda à ses vizirs s'ils connaissaient un roi aussi riche ou plus généreux. Six vizirs jurèrent de ne point avoir ouï parler d'un souverain semblable. Et le plus jeune vizir rit. Le roi lui demanda :

— Pourquoi ris-tu ?

L'autre lui demanda de jurer de ne pas le tuer et le roi jura sur sa tête. Le vizir, rassuré, lui fit observer :

— Il y a un juif au pays de Chine, appelé Malchus, et il a un noble seigneur qui le sert. Personne n'a jamais été et ne saurait être aussi généreux que lui.

Le roi en fut vexé, mais ayant promis au vizir de ne point le tuer, il ne put manquer à sa parole et le mit en prison. Puis, troquant son habit contre un autre, le roi partit pour voir cet homme. Il arriva dans les lieux que l'autre habitait. Il s'avéra que le noble seigneur avait pour règle d'amener chez lui tout étranger qu'il rencontrait, de lui faire prendre un bain, de le vêtir, de lui offrir le repos et de le laisser partir comblé de présents.

Traversant un jour la banlieue de sa ville, le seigneur vit le roi métamorphosé en mendiant. Il le conduisit chez lui en lui réservant son accueil coutumier. Lorsqu'il le revêtit, le seigneur vit qu'il avait affaire à une personne très honorable et demanda à l'inconnu d'où il venait, qui il était. Lorsque le seigneur apprit qu'il parlait à un roi, il se prosterna humblement à terre, inclina sa tête et demanda grâce pour ne point l'avoir reconnu. Il fit à l'hôte les honneurs d'une maison dont le roi n'avait pas la pareille dans son royaume. A maison remarquable, ornement remarquable : tapis et rideaux, tout y était en

brocart. Un festin fut offert. La vaisselle était parsemée de pierreries. On fit présent de tout cela au roi. Il eut neuf jours de quiétude. Chaque jour on l'introduisait dans des appartements de plus en plus somptueux, on mettait des couverts les uns plus splendides que les autres, on donnait des banquets joyeux et tout cela lui était offert. Le roi n'en revenait pas de la grandeur et de la générosité de cet homme. Le neuvième jour on l'introduisit dans un appartement d'une beauté indicible. Tapis et rideaux assortis, vaisselle, tout reluisait de pierres précieuses. Des fleurs et des arbres, taillés dans des pierres aux couleurs pareilles, étaient d'une beauté exquise. On lui fit présent de tout. On lui fit don de trois chanteuses: l'œil ne saurait voir rien de plus beau et l'oreille — entendre rien de plus délicieux. Le roi fit ses adieux. Il n'emporta de ces richesses qu'une coupe de diamant, un gobelet de saphir, une fleur de pierres précieuses et il garda les trois chanteuses. Il remercia l'hôte:

—Dieu fasse que je te rende la pareille.

Il partit et arriva dans sa ville. Il rendit les honneurs au vizir prisonnier et s'en réjouit. Le juif, patron de cet homme noble, était un magicien. Il apprit tout ce qui s'était passé, se fâcha contre son homme, s'empara de lui, le ruina et le remit pour être exécuté entre les mains du bourreau. On l'emmena pour le tuer. Il pria les bourreaux de lui laisser la vie sauve. Sous l'épau-

lette il avait dissimulé une pierre précieuse: il en racheta son sang. Les bourreaux lui parlèrent ainsi:

—Notre patron, tu le sais bien, est un astrologue et si tu marches sur terre, il l'apprendra par sorcellerie et nous tuera à ta place. Alors voici ce qu'on fera de toi: on te mettra dans un bahut et on te descendra dans un caveau avec les morts.

Ainsi fut fait. Le juif interrogea la magie: il **ne vit son** homme nulle part sur terre. Il le crut tué. En ce temps des voleurs pénétrèrent chez lui, pillèrent les maisons et creusèrent les tombes. Ils arrivèrent devant le caveau, creusèrent et en sortirent le bahut. Ils virent qu'un homme y était assis et ils le laissèrent aller. L'homme partit, traversa de nombreux pays et arriva par hasard dans la ville du roi du Khorassan. Le roi donnait un banquet sur un balcon élevé et ses chanteuses chantaient. L'une d'elles reconnut son patron qui passait en bas. Elle se mit à pleurer et fit tomber sa harpe. On lui demanda:

— Qu'est-ce qui t'arrive?

Alors elle dit qui elle venait de voir. On chercha l'étranger et on le trouva. On lui fit prendre un bain, on le revêtit et on le laissa se reposer. La semaine suivante le roi monta à cheval, se rendit chez le juif, le tua et donna ses possessions au noble seigneur. C'est ainsi qu'il lui rendit la pareille.

— Si je t'ai conté cette histoire, c'est pour dire: on ne saurait donner quelque chose qu'un autre n'ait point, mais un bienfait n'est jamais perdu devant Dieu. Un tel propos m'étonne de ta part, Rouka!

Des journées s'écoulèrent et quelque temps passa. Dieu eut pitié du roi et lui donna un fils. Le soleil enviait son éclat, la lune de quinze jours sollicitait sa lumière, son scintillement étonnait les étoiles. Les ailes noires d'une hirondelle traçaient des sourcils sur son visage de cristal, les roseaux de jais de ses cils entouraient les lacs d'encre de ses yeux, la rose et le lis fleuris s'entremêlaient sur ses joues. On le prénomma Djoumber.

Quand il grandit, le roi le fit paraître et le montra à son vizir Sédrak et à ses sujets. Le vizir le prit dans ses bras et le bénit en disant:

— Sire, que Dieu lui octroie longue vie! Heureux est ton fils et bénit soit-il désormais éternellement. Que lui soient donnés l'entendement d'un âne, la fidélité d'un chien et la force d'une fourmi.

L'eunuque Rouka eut-il entendu ce propos qu'il s'indigna et dit au vizir:

— Pourquoi as-tu maudit le fils du roi? Un vizir doit être intelligent, serein et éloquent, car un courtisan doit avoir cinq vertus:

premièrement — la parole douce;

deuxièmement — l'art de calmer un homme contrarié au lieu de contrarier un homme gai;

troisièmement — ne point proférer une parole méchante;

quatrièmement — placer chaque mot en son temps;

cinquièmement — que son propos plaise à tout le monde.

Sédrak le regarda et dit:

— Tout cela est vrai, mais lorsqu'on châtre un homme, il acquiert une nature de femme. On peut le reconnaître à la disparition de la moustache et de la barbe. Trois vertus siéent à un eunuque:

premièrement — la timidité d'une esclave;

deuxièmement — la maîtrise de sa langue méchante;

troisièmement — la conservation des secrets de son maître.

Par ailleurs, je n'ai point maudit le fils du roi. Tu l'apprendras tantôt, si tel est ton désir.

Fais passer un âne par une fondrière où il s'enfoncera. Assèche ensuite le chemin. Si tu réussis à y faire repasser ton âne, c'est qu'il est niais.

Conduis le chien d'un pauvre, maigre et décharné, chez un riche pour qu'il l'engraisse. Que l'on convoque ensuite les deux hommes. Si le chien abandonne le premier et sa chair maigre pour suivre l'engraisseur, c'est un traître.

Affame une fourmi pendant douze jours sous un verre. Puis laisse-la sortir. Si elle ne peut porter quatre fois son poids, c'est qu'elle est faible et alors je fais erreur. Sinon pourquoi me blâmer ?

Ainsi fut fait et âne, chien et fourmi se conduisirent comme prévu. La parole véridique du vizir et la dignité de son fils réjouirent fort le roi.

Une nuit le roi vit en rêve un beau jeune homme au teint fleuri, au corps élancé, pareil au lion par sa bravoure et sa prestance. Un duvet de jacinthes venait de percer et ombrageait agréablement son visage. Il dit au roi :

— Que Dieu octroie longue vie à ton fils, mais si tu ne le confie pas à mes soins, ne t'en déplaise, personne d'autre ne saura l'éduquer. Qui me cherche, me trouve. Si tu n'en fais rien, à toi le regret.

Lui remettant son image sur parchemin :

— Cherche-moi, lui dit-il, je t'en conjure !

Et il s'éloigna. Le roi se réveilla et vit entre ses mains un parchemin. Plus personne n'était auprès de lui. Ne voyant plus le jeune homme, il s'attrista comme si son fils venait de mourir et se morfondit.

Le vizir, entrant et voyant le roi prosterné sur son lit, lui dit :

— Sire, depuis plusieurs lustres que j'ai l'hon-



Le tailleur larron

neur de demeurer à l'ombre de Votre Grandeur, je ne vous ai jamais vu en proie à un tel tourment. Que Dieu vous préserve des maladies!

Le roi répondit:

— Je ne suis pas malade. J'ai vu un rêve, c'est ce qui me tourmente.

Avant même de lui demander quel était ce rêve, le vizir lui conta l'histoire que voici:

LE RÊVE D'UN PAUVRE

Il y avait un pauvre homme démuné de toute chose. Il vit en rêve qu'il possédait soixante moutons et voulait les vendre. Un homme advint qui lui offrit cinq kirmanéoulis par tête de mouton. Le propriétaire des moutons lui en demanda six. Pendant qu'il marchandait, le pauvre se réveilla et se repentit. Il referma les yeux et tendit la main au marchand:

— Prends-les pour deux kirmanéoulis par tête!

Mais qui donc lui donnerait désormais de l'argent, où trouverait-il acquéreur? Il en est de même de toute vision, o roi. Pourquoi t'affliger de l'entreprise du malin?

Le roi répliqua:

— Mon rêve est tout autre.

Il lui reconta tout et lui passa le parchemin.

Le vizir s'étonna de la beauté du visage inconnu et dit ainsi :

— Même si cet homme ne vient pas de son gré, il faudra le trouver, quoique nous ignorions et son pays, et son nom. Comment le trouver ? On ne saisit le vent entre les doigts, un paresseux ne peut suivre son propre regard. A chacun advient ce que Dieu lui a réservé.

Le vizir conta l'histoire suivante :

UN MARCHAND AVARE

Il y avait un grand vizir. Il accumula une telle richesse qu'il ignorait le nombre de ses coffres-forts. Jusqu'à sa vieillesse il ne but ni ne mangea, ni ne se vêtit. Puis il dit :

— J'ai amassé une telle fortune. A présent je vais festoyer, m'égayer, dépenser à mon gré !

Il alla vers l'un de ses coffres. Il ne sut l'ouvrir avec sa clef. Il s'approcha du second et du troisième, sans plus de succès. Il se fâcha et se mit à jurer. Une voix monta du coffre :

— Qui es-tu à venir m'ouvrir ? Que me veux-tu ?

Le riche se nomma :

— Ceci m'appartient et je désire le dépenser. Il entendit pour réponse :

— Quoique cet argent t'ait appartenu, tu n'en

as usé jusqu'à ce jour ni pour toi, ni pour ta femme, ni pour ton fils. A présent tout ceci est au charpentier Nazar.

Le marchand se fâcha et dit:

— Je ferai de sorte que l'argent soit perdu pour moi, comme pour lui.

Il fit des dettes, ordonna que l'on apporte des poutres et que l'on y creuse des trous. Le marchand remplit les trous de bijoux, les recouvrit et poussa les poutres dans le fleuve de Chaadi. Il se trouva que le charpentier en question habitait Bagdad, où passe le Chaadi. A l'aube le charpentier alla au bord du fleuve:

— Quelqu'un arrivera peut-être sur un radeau, se disait-il.

Soudain, il vit que le fleuve charriait plusieurs poutres abandonnées au fil de l'eau. Il paya des nageurs qui repêchèrent les poutres et les sortirent sur le rivage. Puis ils les entassèrent dans la cour du charpentier.

De son côté l'ancien riche suivit la trace des poutres:

— Voyons, se disait-il, à qui la chance sourira. Il arriva chez le charpentier et lui demanda:

— Qui es-tu?

L'autre lui répondit:

— Je suis Nazar le charpentier.

Le marchand dit au charpentier:

— Prends une poutre et emporte-la à la maison.

Une fois rentré, il dit au charpentier :

— Frappe ce bois avec une hachette pour voir un peu ce qu'il y a dedans!

A peine eût-il fendu la poutre que des pierres précieuses et des diamants en roulèrent. Le charpentier en fut stupéfait. L'autre lui parla ainsi :

— Tu vois tout ça? Eh bien, dans chacune des poutres il y en a autant. Dieu m'a enlevé ce trésor pour te le donner.

Le charpentier dit :

— Que Dieu te le rende. Emporte ton bien.

L'ancien riche ne voulut ni de la moitié, ni du quart. Malgré les supplications, il ne prit pas un sou. Alors le charpentier lui proposa :

— Prends au moins deux ou trois pains pour la route!

L'autre consentit. Le charpentier rentra chez lui et dit à sa femme :

— Fais cuire trois pains et mets-y des perles et des pierres précieuses. Cet homme les emportera peut-être. Ainsi sa femme et ses enfants ne mourront pas de faim.

La femme obéit et enveloppa les pains dans de la toile. L'homme les prit et partit. Chemin faisant il aperçut une tente en peaux de mouton au milieu du désert. Il s'approcha et vit sous la tente un pauvre Arabe. Sa femme était en couches. Leurs voisins avaient gagné les pâturages d'été sans que les époux aient pu les suivre. Ils n'avaient rien : ni drap, ni langes pour enve-

lopper l'enfant. L'homme eut pitié de leur misère, leur donna ses pains et dit :

— Va à Bagdad chez le charpentier Nazar, offre-lui ces pains. C'est un homme pieux, il vous donnera un berceau et des langes.

L'ancien riche partit et l'Arabe porta les pains au charpentier. Ce dernier lui donna tout ce qu'il voulait. Puis le charpentier se rendit auprès de sa femme, lui présenta les pains et

conta à sa femme l'histoire que voici :

L'HOMME AU TAMIS

Un homme était assis au bord d'une rivière, tenant dans sa main un tamis. Il plongeait le tamis dans l'eau et disait aussitôt qu'il se remplissait :

— Ce que Dieu donne à l'homme, il le donne ainsi.

Retirant le tamis et attendant que l'eau s'en écoule :

— S'il retire quelque chose, il s'y prend comme ça.

— Dieu nous envoya le bonheur sur notre palier.

— Sire, si Dieu te destine cet homme, il te l'amènera jusqu'à ton seuil, sinon il serait dif-

ficile de le trouver.

Rouka dit:

— Ce n'est ni la pluie ni la neige pour venir jusqu'à notre seuil. Et si nous ignorons où il est, comment peut-il connaître notre pays? Envoyons quelqu'un à sa recherche, essayons de le trouver. Quel est le mortel qui prend la nourriture sans s'aider de la main, qui a pu se vêtir sans effort?

Rouka conta cette histoire:

UN NAGEUR BENET

Le courant d'eau emporte un nageur. Il implore:

— Mon Dieu, aidez-moi!

Son camarade lui dit:

— Remue un peu ton bras, tu t'en sortiras et tu seras aidé.

Cherchons donc et trouvons l'inconnu du rêve.

Le vizir dit à l'eunuque:

— Tu as, certes, de l'esprit, mais s'il est possible d'entreprendre quoi que ce soit sans l'aide de Dieu, pourquoi n'essayerais-tu pas de récupérer ton membre châtré et de goûter aux plaisirs et aux joies auprès de ta femme et de tes enfants?

Le vizir conta ce qui suit :

UN NEGOCIANT MALHEUREUX

Il y avait un négociant qui ne croyait pas en Dieu. Il vendit tout son bien et acheta du blé avec la recette.

— Si la récolte est mauvaise l'année prochaine, je le revendrai trois fois ou quatre fois plus cher.

L'année suivante la récolte fut encore plus abondante. A nouveau il en acheta à bas prix, se disant qu'il aurait gain l'année d'après. Mais d'année en année la récolte alla grandissant. Le blé accumulé moisit et il perdit le gain espéré. Il ne lui resta plus rien. Il prit tous les bijoux de sa femme et partit pour la France. Il y négocia, vendit sa marchandise et se fit une fortune considérable. L'avarice l'empêcha de rentrer chez lui. Il prit le bateau dans l'espoir de s'enrichir encore plus. Il y eut une tempête sur mer, le bateau coula, emportant sa fortune. Lui-même s'accrocha à une planche et la vague le jeta sur le bord. Profondément attristé, il arriva dans une ville. Il se présenta devant le seigneur du pays et lui exposa ses mésaventures. Le seigneur lui parla ainsi :

— Puisque, jadis riche, tu te retrouves ainsi ruiné, reste ici pendant une année. Je te nomme-

rai intendant de mon fief et tu pourras amasser plus de richesses que tu n'as possédé.

Il devint intendant. Pour commencer, il vola du blé et du riz, craignant de ne pas en avoir assez. Au terme de l'année il se trouva à la tête de biens nombreux. Il se dit:

— J'ai mal agi.

Il se mit à transférer le blé volé de sa grange dans celle du patron. Des serviteurs le surprirent et crurent assister à un vol. On le rapporta au seigneur. Celui-ci se fâcha, il lui enleva tout ce qu'il avait gagné et le chassa. Il partit en pleurant et arriva au bord de la mer. Il y vit un bateau avec dix marchands à bord. Il leur confia également ses mésaventures et chacun d'eux lui donna une pierre précieuse avant de le quitter. Il enveloppa cinq pierres précieuses dans un haillon qu'il garda contre sa hanche et mit les cinq autres dans sa bouche. Chemin faisant il rencontra trois brigands qui l'interpellèrent. Il fit la sourde oreille et pour cause: il avait le mors aux dents. Les brigands le prirent pour un muet. L'un d'eux dit:

— Pillons-le.

L'autre rétorqua:

— Qu'est-ce qu'on pourrait bien lui prendre?

Le troisième dit:

— Vous connaissez bien le proverbe: douze hommes voulaient enlever la culotte d'un nu, mais ils n'y purent rien.

A ces paroles le négociant rit et deux pierres

précieuses tombèrent de sa bouche. On l'empoigna au gosier et on lui enleva les trois autres pierres précieuses, sans trouver, toutefois, les cinq autres, enveloppées dans des haillons. Les brigands se rendirent dans la ville, voulant vendre les pierres précieuses. Ils y rencontrèrent des négociants du roi qui reconnurent leur vol. On leur enleva les pierres précieuses au profit du royaume et on condamna à mort les voleurs. De son côté, le négociant se rendit dans cette même ville pour y vendre ses pierres précieuses. Les gardes du roi l'interceptèrent, lui enlevèrent les pierres précieuses et le conduisirent au supplice. Mais ils rencontrèrent sur leur chemin les marchands qui avaient offert ces pierres. Il s'adressa à eux :

— Des dix pierres précieuses que vous m'aviez données cinq me furent ravies par des brigands et les gardes que voici viennent de m'enlever les autres. Et ils ont l'intention de me tuer.

Alors les marchands jurèrent qu'ils lui avaient donné ces pierres, empêchèrent de tuer le négociant et rapportèrent le tout au roi.

Le roi ordonna :

— Puisqu'il a connu tant de misères, je le nomme trésorier. Il gagnera ainsi plus qu'il n'a jamais possédé.

On lui confia le Trésor. Un jour la clef d'un coffre se tordit. Le nouveau trésorier refusa deux deniers au serrurier, prit une pierre, mit la clef

contre le mur et frappa dessus. Mais il se trouva que le mur n'avait qu'une seule rangée de briques. Il s'effondra, découvrant les appartements des femmes du roi. Les eunuques en rendirent compte au roi. On saisit l'homme et on lui creva les yeux.

— Ceci pour dire que sans l'aide de Dieu, l'homme ne saurait rien obtenir de ses propres forces et il ne lui resterait que sa malchance. C'est pourquoi l'homme doit implorer Dieu en toute chose.

Le roi s'adressa au vizir:

— Tout ce que tu dis est sage à l'image de ton intelligence. Ta conversation avec Rouka ne tarira jamais. Ordonne à présent aux guerriers de monter à cheval et j'enfourcherai aussi mon coursier. Allons dans un endroit agréable et joli, chassons et passons-y une semaine!

Lorsque les jeunes gens apprirent que le roi se rendait à la chasse, une armée si nombreuse s'assembla que la terre avait de la peine à la supporter. Et les vieillards sautillaient comme des jeunes:

— Quel honneur pour nous si nous déambulons aux côtés du roi!

Et les jeunes se conduisirent comme les vieillards:

— Pourvu que le roi ordonne que nous l'accompagnions.

Une grande allégresse se répandit. Huit jours se passèrent ainsi. On abattit un gibier innombrable. On fit demi-tour et on arriva dans un endroit. Un cyprès magnifique s'y dressait, une source jaillissait à son pied, entourée de prés parsemés de fleurs. Ce spectacle dissipait toute tristesse. Un jeune homme dormait à l'ombre de l'arbre, un cheval harnaché y était attaché. On interpella ce jeune homme. Il s'approcha et le roi le vit. Il jura :

— Son visage est pareil à celui qui est représenté sur le parchemin!

Sa beauté étonnait tout le monde. Le jeune homme se leva, bénit le roi, lui adressa de grandes louanges, lui baisa la main. Le roi le fit monter à cheval et l'emmena avec lui. Il lui demanda d'où il venait, qui il était et où il se rendait. L'autre répondit :

— J'ignore d'où je suis. Que puis-je oser affirmer devant Votre Majesté? Je sais seulement que je m'appelle Léon! Mon père mourut lorsque ma mère était enceinte de moi et ma mère mourut en me donnant le jour. J'ai grandi en errant ça et là.

Rouka dit à Léon :

— De par le roi, il paraît que tu es bien malheureux et infortuné!

Léon le regarda, reconnut en lui un eunuque et lui dit :

— Tu dis vrai. Si j'avais eu un sort heureux,

je ne t'aurais pas rencontré aujourd'hui. Ne voilà-t-il pas ton bonheur! Mais si tu es un homme, qu'as-tu fait de ta barbe et de ta moustache? Si tu es une femme, où sont tes nattes? Si tu es un jeune homme, où est la force de ton poignet? Et si tu es une jeune fille, serre-moi contre tes beaux seins magnifiques. Si tu es un homme, tu n'as point de force virile. Si tu es une femme, tu ne peux enfanter. Malchanceux! Tu es incapable d'accomplir ta vocation naturelle. Même si tu séduis une femme, tu te vois contraint à la passer à un autre. Ton destin est noir! Tu ne peux assumer la condition d'homme et que Dieu me garde de te comparer même à une putain! Là où la morale d'un eunuque l'emportera, femme ne pourra se dire l'épouse de son mari.

Léon conta cette histoire:

L'EUNUQUE D'HALAB

Il y avait un seigneur dans la ville d'Halab et un eunuque qui le servait. Il était très cordial. Le seigneur avait encore à son service un autre esclave qui par son visage et par sa taille ressemblait à l'eunuque. Tous deux s'aimaient bien. Ils pactisèrent. L'eunuque alla voir la femme de son patron et lui dit:

— Je sais que mon maître a l'intention de te

quitter et d'en épouser une autre. Songe à toi!

Il induisit en erreur la femme à l'intelligence faible et dans son cœur il changea l'amour en haine. La femme lui dit:

— Puisque tu me veux du bien et que mon mari m'abandonne, dis-moi ce que je dois faire?

L'eunuque répondit:

— Je te donnerai un onguent. Tu n'auras qu'à lui en froter les pieds pour qu'il meure aussitôt. Alors tu épouseras mon ami que voici, un homme bon et beau et qu'il en soit selon ta volonté!

La femme en fut séduite, elle tua son mari, épousa à sa place l'esclave et lui remit tout son bien.

— Si je t'ai raconté cette histoire, c'est pour dire que tes semblables agiraient même pis, parce qu'ils ne craignent Dieu et n'ont pas honte des hommes.

Le vizir dit à Léon:

— Tes paroles douces me réjouissent beaucoup, ta conduite et ta courtoisie me plaisent. Je viens à présent te proposer de rentrer au service du roi, d'être le premier vizir et mon supérieur! Le roi te réservera un hommage fraternel.

Léon dit au vizir Sédrak:

— Tu me prodigues ton enseignement comme un père le ferait pour son fils bien-aimé. Ainsi j'agirai. Entends à ton tour ma parole!

Léon conta l'histoire que voici :

LE ROI DES INDES ET SES VIZIRS

J'ai ouï dire que le père de mon père était le doyen d'âge parmi les cinq vizirs du roi des Indes. Le roi aimait bien son vieux vizir, le chérissait plus que sa propre personne. Les quatre autres vizirs le prirent en haine et se dirent entre eux :

— Que pourrions-nous faire, car le roi croit sa parole et suit docilement ses conseils, sans nous demander quoi que ce soit ?

Ils conspirèrent. A l'aube l'un d'eux se rendit chez le roi et lui dit :

— Cette nuit j'ai vu en rêve le grand roi, souverain des Indes, votre père ; il m'ordonne de vous dire qu'il convoque le grand vizir : „J'ai quelques affaires à traiter avec lui, me dit-il, après quoi je le laisserai repartir aussitôt“. Vint le deuxième vizir qui fit part au roi du même rêve : l'apparition de son père dans un lieu étranger et splendide, la prière de lui envoyer le grand vizir pour quelque temps. Le troisième et le quatrième vizirs en dirent autant, comme ils avaient convenu. Le roi s'étonna, mais ne perçut point leur ruse. Il pensa : „Si un seul l'avait dit, il aurait menti. Mais puisque tous ont vu la même chose, c'est sans doute vrai“.

Il convoqua le vieux vizir et lui dit tout. Le vizir comprit les menées de ses confrères, mais que pouvait-il dire? Toute parole aurait empiré son sort. C'est ainsi qu'il parla:

— Sire, j'implore Votre Majesté de n'employer pour me brûler aucun bœuf appartenant à qui que ce soit et aucun ouvrier, afin que je ne me présente point chargé de péchés devant le roi bienheureux. Accorde-moi quarante jours pour préparer le bois, régler mes affaires et déboursier la somme nécessaire. Puis c'est avec joie que je me rendrai auprès du grand roi!

On le laissa faire pendant quarante jours. Le vizir confia son projet à quatre fidèles esclaves. Ils amenèrent deux terrassiers qui creusèrent un passage souterrain de la demeure du vizir jusqu'à une place hors de la ville. La place une fois percée, ils recouvrirent le trou d'une quantité de bois, formant une sorte de colline. Ils y pratiquèrent un trou pour la descente. Lorsque quarante jours s'écoulèrent, le vizir se rendit auprès du roi et lui dit:

— Je prie Votre Majesté de venir voir comment on brûlera son fidèle esclave qui se rend auprès de votre père!

Le roi et le peuple tout entier se rendirent au spectacle. Le vizir monta sur l'amas de bois. On jeta des chiffons sur les bûches, on les arrosa de pétrole et on y mit le feu. Lorsque la fumée monta au ciel, le vizir glissa dans le trou et, emprun-

tant le passage souterrain, traversa la ville et rentra chez lui. Le bois se consuma. On dispersa au vent les cendres, sans même retrouver les os. La cendre emplit le trou. Le vizir passa chez lui vingt jours en cachette, puis se vêtit de blanc, prit un bourdon et se présenta à la cour royale. On annonça au roi la visite de son vizir. Le roi se leva et alla au-devant de lui. Il l'embrassa et l'attira sur sa poitrine, le croyant revenu de l'au-delà. Il lui demanda des nouvelles de son père, de son aller et retour. Le vizir lui dit les nouvelles du paradis, en glissant plus d'un mensonge dans son récit et peignant le paradis encore plus beau qu'il n'est. Puis il conclut :

— Je terminai toutes les affaires dont me chargea votre père. Il convoque à présent ses quatre vizirs, disant qu'il n'a que quelques petites affaires à traiter avec eux et qu'il les laissera repartir encore plus vite.

Puisqu'on avait cru un rêve, pouvait-on refuser de croire quelqu'un qui revenait de là-bas ? On convoqua les vizirs. Le roi ordonna leur départ. Ils ignoraient l'astuce du grand vizir. On les jeta dans le feu et on les brûla. Ils récoltèrent ce qu'ils avaient semé.

— Ceci pour dire, père Sédrak, que les hommes sont avares. J'ai donc lieu de craindre qu'à mon tour on ne me prenne en haine et qu'on ne complotte contre moi.



Le renard confesseur

Cette éloquence plut au roi qui s'en réjouit.
Le roi dit au jeune homme:

— Si seulement tu m'obéis et me suis, je t'accorderai tout ce que tu me demanderas, hormis mon sceptre!

Rouka conta l'histoire suivante:

L'IMPLAÇABLE EN ENFER

Il y avait un malfaiteur très pieux. Après chaque méfait, il élevait des prières et fondait en larmes. L'ange se présenta à lui et dit:

— A cause de tes méfaits notre Seigneur te refuse le paradis, mais puisque tu es si pieux, Il t'accordera tout ce que tu lui demanderas, hormis le paradis.

L'homme lui dit ainsi:

— Si l'on me refuse le paradis et si on exauce toute autre demande de moi, que l'on veuille bien m'accorder que personne d'autre que moi ne puisse avoir place en enfer!

Dieu n'a pu répondre à cette demande et finit par accorder à cet homme le paradis.

— Ce jeune homme est un magicien, il exigera aussi de nous une chose impossible et finira par obtenir ton sceptre.

Léon rit et conta l'histoire suivante:

LE VIEILLARD ET L'ADOLESCENT

Un vieillard et un adolescent mangeaient à la même table. Tous deux se mirent à pleurer. On demanda au vieillard:

— Qu'as-tu à pleurer?

Le vieillard dit:

— Je n'ai pas de dents et ne puis mâcher la nourriture. Cet adolescent a tout mangé et je suis resté sur ma faim.

On demanda à l'adolescent:

— Et toi, qu'as-tu donc à pleurer?

Il dit ainsi:

— Pendant que je mâchais, il a tout avalé et je suis resté sur ma faim.

Chacun savait qui des deux disait vrai, mais ils s'inculpaient réciproquement.

— C'est ainsi, également, que chacun voit qui de nous est mauvais et qui est bon et le roi le devine aussi avec l'aide de Dieu.

Le roi demanda à Léon:

— Pourquoi vois-tu du mal à mon service?

Léon lui dit:

— Etre au service du roi ou auprès d'un feu en hiver, c'est tout un. Qui s'assoie trop près, la chaleur le brûle, qui se tient loin, il gèle. Un courtisan doit savoir faire cinq choses difficiles:

premièrement, il doit avoir un œil si lucide qu'il puisse voir mieux que ne voient cent yeux et son autre œil doit être plus aveugle que celui d'un aveugle;

deuxièmement, il doit entendre d'une oreille et faire de l'autre la sourde oreille;

troisièmement, il doit avoir le cœur plus spacieux qu'un caravansérail, pour y accumuler tout ce qui entre par l'oreille;

quatrièmement, il ne doit pas répéter ce qu'il a entendu d'indigne et ne dire que ce qu'il a entendu de sensé;

cinquièmement, sa langue doit répandre aussi bien le miel que le poison.

Léon conta l'histoire suivante:

CE QU'IL Y A DE PLUS DOUX ET DE PLUS AMER

Un roi ordonna à son vizir:

— Va me quérir un plat dont il n'y aurait rien de plus doux ni sur terre, ni dans les mers.

Le vizir s'en fut lui acheter une langue. Il la lui apporta, la fit frire et la lui servit. Le plat plut au roi. Il ordonna une seconde fois:

— Va me quérir quelque chose dont il n'y ait rien de plus amer au monde!

Le vizir partit, une fois de plus, acheta et lui apporta de la langue. Le roi lui dit:

— Que je te demande quelque chose d'amer ou quelque chose de doux, tu m'apportes toujours une langue.

Le vizir s'exclama:

— Je jure sur ta tête qu'il n'y a rien au monde de plus doux ni de plus amer qu'une langue!

— Quant au courtisan, ô roi, il est comme un cierge: il éclaire les autres en se consumant. Les gens haïssent celui que le roi aime et le lui font aussi haïr par ruse.

Léon conta l'histoire suivante:

LE DUC ET LE NOBLE GENTILHOMME

Il y avait un gentilhomme au pays de Betchi. Il avait un fils paré de toutes les vertus et d'une grande beauté. Le fils dit à son père:

— Je voudrais entrer au service du duc. Conduis-moi chez lui et demande son accord!

Le père lui dit:

— Je porterai à ta connaissance deux commandements. Jure-moi d'en garder le secret et j'accomplirai ton souhait!

Le fils jura:

— Je suivrai chacun de tes commandements.

L'autre lui dit:

— Premièrement, abstiens-toi de l'adultère

dans la maison de ton patron, deuxièmement, aussitôt que tu entendras le son des cloches, rends-toi au temple et ne le quitte pas avant la fin de l'office quelle que soit l'importance de l'affaire qui t'attend!

Le fils ayant enfoui ces paroles au fond de son cœur, le père le conduisit devant le duc, seigneur de Betchi. Il le servit si bien et sut se rendre si aimable que le duc le préféra à ses propres fils et lui confia toutes ses affaires.

Une fois le duc l'envoya pour quelque affaire dans les chambres du fond. La duchesse aperçut le serviteur et le pria de partager sa couche. Celui-ci ne trompa point son patron et se garda d'enfreindre le commandement paternel.

Un tiers, lui aussi fils d'un noble, fut témoin de la scène. Tous deux servaient en amis. La duchesse séduisit ce dernier et menaça le premier. Le jeune serviteur dut se rendre une autre fois dans les appartements intérieurs où il les trouva tous deux ensemble. Il se retira sans mot dire.

Le duc se rendit auprès de sa femme et la trouva fort en colère. Elle lui dit:

— Si tu étais un homme, ton esclave n'aurait jamais osé toucher à moi.

Elle calomnia le jeune homme qui s'était dérobé à sa volonté. Le duc se retira furieux. Le matin il ordonna au bourreau:

— A mon premier messenger qui viendra aujourd'hui te demander „Qu'as-tu fait de ce qui te fut

ordonné?« tu trancheras la tête que tu me feras porter par mon second messenger.

Le duc dit au jeune innocent:

— Va demander au bourreau qu'a-t-il fait de ce qui lui fut ordonné.

Le jeune homme alla et en chemin entendit sonner les cloches. Il se souvint du commandement de son père, gagna le temple et y demeura jusqu'à la fin de l'office. Entre temps, le duc envoya cet autre jeune homme qui avait péché. Il arriva le premier chez le bourreau et lui dit:

— Qu'as-tu fait de ce qui te fut ordonné?

Le bourreau l'empoigna, le décapita et posa sa tête de côté. La prière terminée, l'autre reprit son chemin. Il arriva chez le bourreau. Celui-ci lui remit la tête qu'il porta au duc.

En le voyant, le duc fut très étonné et lui demanda:

— Où étais-tu jusqu'à présent?

Le jeune homme lui parla du commandement paternel, du sermon prêté et de l'office à l'église.

Alors le duc lui fit prêter serment et conter tout ce qu'il avait vu. Persuadé de son innocence, il l'éleva jusqu'à sa personne.

— Sire, si le maître aime son esclave, il ne doit pas prêter facilement l'oreille à ceux qui le diffament. Les courtisans recourent aux affabulations, ruses et calomnies pour discréditer le serviteur aux yeux du souverain.

Le roi objecta :

— Quoi que tu en dises, Dieu t'a destiné à moi. Voici le signe que tu m'as toi-même remis en rêve. Voyant son portrait, le jeune homme rendit hommage au roi et le suivit docilement. Ils gagnèrent la capitale du royaume, se réjouirent au banquet, puis se reposèrent.

Lorsque l'aube se leva et que le soleil, de sa clarté flamboyante, perça la nappe noire des précipices, dépêchant ses messagers lumineux aux quatre coins du monde, Léon se rendit auprès du roi. Le roi fit venir Djoumber, son fils bien-aimé, le remit entre les mains de Léon lui disant :

— Je vous le confie avec ferveur, à Dieu et à toi!

Léon répliqua :

— Je perçois aujourd'hui le signe de ma perte. Je suis ton esclave et je m'incline, mais je ne saurais éduquer ton fils. Moi qui m'attendais à être mis en péril et calomnié par mes ennemis auprès de Votre Majesté, me voici devenu par là même le plus grand pécheur.

Léon conta une histoire :

LE ROI ET LE PEINTRE

Le roi de Laodicée était borgne. Il avait à son service un peintre artiste à qui il cherchait chicane.

— Je désire, dit le roi, que tu fasses en toute

ressemblance mon portrait.

Le peintre pensa à part soi :

— Voici venir mon dernier jour ! Si je le représente borgne, il me fera exécuter en disant : „Comment as-tu osé !“ Si je le représente avec deux yeux, il ne m'exécutera pas moins, disant : „Mais où est la ressemblance ?“

Voilà quel expédient il trouva : il dessina un cerf et remit un fusil entre les mains du roi qui ferma son œil aveugle. Puis il offrit le tableau au roi. On ne put rien lui reprocher et l'artiste eut la vie sauve.

De même je vois que vous cherchez à me perdre. Si tu m'exécutais sur-le-champ, qui se porterait à mon secours ou qui te blâmerait ?

Le roi lui dit :

— Ce n'est point par ma volonté qu'il en est ainsi, mais c'est le destin qui te m'envoie.

Léon dit :

— Remets-moi un serment signé attestant que tu ne m'exécuteras pas sur une dénonciation d'autrui avant de m'avoir entendu et je te promets obéissance.

Le roi lui remit le serment signé. Léon emporta ce serment, le cacheta d'or et le glissa sous son couvre-chef. Il fit construire un château et s'y installa. Nuit et jour il se mit à exercer et à éduquer Djoumber, ne le conduisant que rarement devant le roi.

Une fois, Léon se divertit à un banquet trois

jours et trois nuits de suite. Il amena Djoumber, l'obligeant à lui verser à boire, sans l'autoriser ni à s'asseoir, ni à manger. Las de rester debout et épuisé de faim, celui-ci défaillit et tomba. Alors Léon lui ordonna de s'asseoir et de manger.

Rouka, l'ennemi juré de Léon, en eut connaissance.

Alors Rouka conta l'histoire suivante:

LE TAILLEUR LARRON

Il y avait un larron de tailleur. En taillant du tissu il en volait un bon morceau. Une nuit il vit un rêve: un arbre lui avait poussé de sa bouche et tous les morceaux qu'il avait volés pendaient à ses branches. Au réveil, il en fut effrayé. Il dit à son fils:

— Dès que tu remarqueras que mes ciseaux s'apprêtent à voler en taillant, rappelle-moi l'arbre!

Un noble lui donna à tailler de l'étoffe brochée d'or. Dès qu'il s'apprêta à en dérober un pan, son fils lui rappela l'arbre. Le tailleur se fâcha, lui enfonça les ciseaux dans la bouche, disant:

— Y avait-il de tel brocart sur l'arbre?

— A-t-on jamais ouï ou vu élever ainsi le fils d'un roi? Il se pâma de faim et ses talons se fendirent à force de rester debout.

Rouka voulait en faire part au roi. Sédrak le vizir lui dit :

— Rouka, je t'aime bien et te préfère à ma propre personne, mais ta façon d'agir m'étonne.

Le vizir conta l'histoire suivante :

LES DEUX MOLLAHS

Il y avait dans une ville deux mollahs. Ils se haïssaient au point de ne pouvoir ni vivre, ni boire, ni manger ensemble. Chacun avait pour unique souci de nuire à l'autre. Un jour on trouva l'un des deux mollahs dans le lit d'une femme mariée. Les hommes s'emparèrent du mollah et de la femme et les jetèrent dans une fosse. Le lendemain on amènerait le juge et des témoins, puis on tuerait les amants. Le deuxième mollah, ennemi de celui-ci, apprit la nouvelle. Il courut chez son rival, fit venir sa femme, la mit de nuit dans la fosse aux côtés de son époux auquel il dit :

— Revêts ta femme des vêtements de l'autre, garde-la auprès de toi et laisse partir ton amante dans la robe de ta femme!

Le mollah en détresse suivit en tout le conseil de son détracteur.

A l'aube on vit venir le juge et les témoins. Le mollah détracteur vint aussi. On fit sortir le

mollah et la femme du fossé et on les examina. Le mollah détracteur dit :

— Vous me connaissez tous, vous savez que je suis son ennemi, mais que voulez-vous de ce malheureux, il paraît que c'était sa propre femme?!

On les laissa partir. Quand ils furent seuls, le libérateur dit :

— Tu sais comme je te hais, si j'ai agi de la sorte, c'est afin d'éviter que quelqu'un ne me prenne aussi pour un malfaiteur, vu que nous avons le même sacerdoce. Je t'ai sauvé parce que tu es mollah comme moi!

— Frère Rouka, si tu ne ressembles pas à cet homme, pourquoi tiens-tu un tel propos, pourquoi ne distingues-tu pas ce qui est utile à ton maître de ce qui lui porte préjudice?

Rouka lui dit :

— Certes, vizir, je veux du bien pour mon maître, mais cet homme ressemble à...

Et Rouka conta l'histoire suivante :

LE RENARD CONFESSEUR

Un renard errait à l'ancien emplacement d'un village. Une cruche découverte remplie de bleu se trouva sur son passage. Tout en furetant de-ci, de-là, il tomba dedans, grimpa et sortit avec

peine, teint en bleu opaque. Il poursuivit son chemin et rencontra un coq. Le coq demanda au renard :

— Qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

Le renard lui dit :

— J'ai passé mes jours dans le péché, à présent je me suis assagi, j'ai renoncé au monde ici bas, j'ai pris le froc et veux me rendre en pèlerinage à Jérusalem.

Le coq lui dit :

— Puisque tu expies tes péchés et que tu fais œuvre de piété, prends-moi, de grâce, avec toi !

Le renard consentit et l'emmena avec lui.

Ils rencontrèrent un milan. Le milan dit au coq :

— Par quoi t'es-tu laissé séduire, qui suis-tu ?

Le coq répondit :

— Le renard a pris le froc, il se rend à Jérusalem et je l'accompagne.

Ceci plut au milan et il se joignit à eux. Chemin faisant, ils rencontrèrent une huppe qui les suivit à son tour.

Cela fit quatre compagnons. Le renard conduisit les trois autres vers son terrier, fit marcher sa langue malicieuse, et leur dit d'une voix douce :

— Mes enfants, personne ne va à Jérusalem sans avoir vu un confesseur. Confessez vos péchés, je vous absoudrai et ainsi nous reprendrons notre chemin.

Les autres consentirent. Le renard les fit entrer dans le terrier, disant — „C'est le confessionnal“— et prenant place à la sortie. Le renard dit:

— Je ne puis absoudre que deux de vos péchés, mais pas un troisième.

Ils lui en surent gré:

— Si tu nous remets deux péchés, qui te demandera l'absolution du troisième?

Ils se croyaient innocents, tandis que le renard ne cherchait que prétexte.

Il s'adressa donc au coq, premier pénitent:

— Dieu commanda au coq de chanter à l'aube, pourquoi le fais-tu parfois après vêpres?

Le coq demanda de lui remettre ce péché et promit de ne plus le commettre. Le renard l'absout et lui dit:

— Chacun n'a qu'une femme et toi tu ne te contentes pas d'une dizaine; s'il se trouve un camarade plus faible, tu n'hésites pas à détourner sa compagne.

Le coq promit de se laver également de ce péché et le renard l'absout. Puis il lui dit:

— Tu n'es ni cavalier, ni archer, pourquoi portes-tu des éperons, toi qui n'es jamais monté à cheval?

Que pouvait dire le coq de ce troisième péché? Le renard lui arracha la tête et la posa devant lui. Il dit au milan:

— Toi qui es un si piètre chanteur, ne sa-

chant ni siffler, ni gazouiller, pourquoi t'achar-
nes-tu à piailler?

Le milan demanda le pardon et fut absout.
Le renard poursuivit:

— Dieu t'a donné pour nourriture la couleuvre et la souris. Telle veuve n'a qu'une poule pour tout bien, pourquoi lui enlèves-tu ses poussins?

Ce péché fut aussi absout. Le renard renchérit:

— Six mois tu es coq et six autres mois tu es poule, qu'est-ce?

Il lui arracha la tête et la posa devant lui. Pendant que le renard s'occupait de ces deux, la huppe trouva moyen de le surmonter en habileté. Le renard demanda à la huppe:

— Qui t'a donné cette couronne royale?

La huppe répondit:

— C'est Salomon le sage qui me couronna de sa propre main.

Le renard lui demanda:

— Qui as-tu comme témoin?

La huppe lui dit:

— Une certaine oie grasse et un canard bien en point.

Avarice et convoitise obscurcissent la raison et l'esprit du renard; il pensa à part soi:

— Cette huppe ne me fera qu'une bouchée, tandis que je me régalerai une semaine de l'oie et du canard.

De vouloir trop embrasser perd l'homme.

Le renard abandonna sur place le coq et le milan et suivit la huppe. Celle-ci fit coucher le renard dans un ravin et, ayant rencontré non loin chasseur et chiens de chasse, s'assit devant eux. Le chasseur voulut lui décocher une flèche, mais la huppe s'éleva en l'air et s'assit près du renard. Les chasseurs la suivirent. La huppe fit tant et si bien qu'elle conduisit la meute jusqu'au fossé. Les limiers dépistèrent le renard et les lévriers le traitèrent si bien qu'on ne pouvait plus distinguer chair et os. Ereinté, c'est à peine si l'animal sauva sa peau. La huppe l'interpella :

— Ohé, renard, ne t'ai-je pas trouvé des témoins ?

Le renard rétorqua :

— Tel confesseur qui exige des témoins à l'appui mérite bien pis !

Ainsi la huppe se vengea du renard, mais c'en était fait du milan et du coq.

— Cet homme-là est un renard fureteur. Il fera de telles choses que tu prendras la tête dans tes mains, mais en vain.

Insouciant, Léon chassait et festoyait. Un jour il se rendit à la chasse. Lui-même enfourcha un amblier, déposa sur la main de Djoumber un épervier et dit au disciple de le précéder à pied. Ainsi le jeune homme battit la campagne jusqu'au soir, poursuivit l'épervier et la volaille alertée.

Le lendemain il lui remit les lévriers et le fit courir par monts et vallées. Les chaussures usées, les pieds meurtris et ensanglantés, le troisième jour Djoumber dut faire le messenger. Epuisé, Djoumber trébucha et tomba plusieurs fois. Néanmoins, Léon le contraignit de regagner sa demeure au pas de course.

Rouka en eut connaissance, fit une relation au roi et conta l'histoire suivante :

TROIS SOURDS ET LE CADI

Un homme sourd égara son bœuf et alla le chercher. Il rencontra un inconnu et le questionna. Il s'avéra que celui-ci était encore plus sourd et qu'il avait trouvé un âne. Il n'entendit pas la question et dit :

— Si l'âne est à toi, récompense-moi au moins pour le peine!

Ils ne comprirent pas un mot l'un de l'autre.

Sur ces entrefaites parut un cavalier avec une femme en croupe. Les sourds l'accostèrent et s'enquirent l'un du bœuf et l'autre de l'âne. Mais le cavalier était encore plus sourd. Il s'imagina qu'on voulait lui enlever sa femme et jura :

— Ma femme est morte et celle-ci est sa servante, elle n'appartient pas à autrui!

C'était à ne rien y comprendre. Tous trois allèrent déposer plainte chez le cadi. L'âge avait



Le roi d'Arabie

enlevé l'ouïe à celui-ci. C'était au ramadan. Le cadi prit ces plaideurs pour les messagers de l'apparition de la nouvelle lune et dit :

— Puisqu'ils ont vu la lune, battez le tambour !

Les plaideurs n'y entendirent goutte.

Il en est ainsi de nous : grands et petits nous sommes tous devenus sourds, sinon pourquoi n'entendrions-nous pas que Léon est sur le point de tuer son jeune disciple. Le vizir tenta de dissuader Rouka de parler.

Le vizir conta une histoire :

LE MONTAGNARD ET LE NOYER

Un homme qui n'avait jamais vu de verger vivait dans la montagne. Il descendit dans la vallée, vit un verger, y pénétra et examina divers arbres fruitiers et la verdure. Ravi, il remercia Dieu en ces termes :

— Tu as bien arrangé tout, sauf ceci : à un brin d'herbe tu as attaché un melon et à un grand arbre — des noix !

Il alla et vint, puis s'endormit au pied d'un noyer. Un corbeau s'assit sur l'arbre et fit tomber une noix qui cogna l'homme au front. L'homme se releva et dit :

— Mon Dieu, tout est bien comme tu as décidé. Un fruit plus gros m'aurait bien écrasé la tête!

Peut-être que Léon a raison d'agir comme il fait et tu veux le blâmer devant le roi.

Rouka conta l'histoire suivante:

LES BATISSEURS DU VILLAGE

Un chien et un coq fraternisèrent et décidèrent:

— Bâtissons un village!

Le chien demanda:

— Comment le bâtirons-nous?

Le coq lui dit:

— Tu aboieras, moi je chanterai et ainsi le village se bâtira.

Ils allèrent dans la forêt. Le chien aboya, puis s'endormit. Le coq grimpa sur l'arbre et se mit à chanter. Le renard l'entendit, s'approcha et demanda au coq:

— Que fais-tu là?

Le coq répondit:

— Nous bâtissons un village.

Le renard lui dit:

— Descends donc me mesurer un terrain à construire pour une maison!

Le coq lui dit:

— Le maître d'œuvre couche en bas, réveille-le et il prendra les mesures.

Alléché par le coq, le renard perdit le fil, s'approcha du chien et interpella le maître d'œuvre :
— Lève-toi, je voudrais voir le terrain.

Le chien se leva, courut après le renard, l'étrilla et lui arracha la queue. Ecorché, couvert de morsures, le renard gagna la colline et s'écria :

— J'ai bien eu la rançon de mon intelligence, mais à votre tour, si vous arrivez à bâtir un village en vous y prenant de la sorte, vous m'en donnerez des nouvelles!

— Vous conjurez tous deux contre moi et je sais que vous méditez ma perte. Si vous élevez bien le dauphin, je consens à passer pour ignorant.

Le roi prêta l'oreille et rit à part soi de voir que Sédrak et Rouka n'étaient pas du même avis et que Léon soutenait le vizir.

Un jour Léon s'emporta sans raison contre Djoumber, le saisit et lui asséna sans pitié cinquante coups de verge. Quand Rouka l'apprit, il accourut furieux et ne conta pas d'histoire. C'est ainsi qu'il parla au roi :

— Longtemps tu imploras Dieu de te donner un fils et Dieu te l'accorda. Tu confias ton fils à un homme plein de hargne. Et voici qu'il l'a saisi et lui a appliqué cent coups de bâton. Qu'a-t-il pu faire pour les mériter? Il est si mal qu'il rendra l'âme avant la tombée de la nuit. Alors tu adopteras Léon comme fils et tu nous le donneras pour maître.

Il parla encore longtemps de la sorte, comme il est de règle entre ennemis qui, s'emparant de l'occasion, s'efforcent de nuire.

Le roi fut très peiné et transporté de colère et, la flamme jaillissant de la fumée de son emportement, il trépignait de rage. Rouka versait de l'huile sur le feu. Le roi, furieux, chassa le vizir et fit traîner Léon à ses pieds, le menaçant de mort. Il voulait le tuer.

Léon osa lui rétorquer :

— Tu ne peux me tuer, ô roi, tu ne le peux ! Voici ton serment écrit, j'en avais besoin pour ce jour-ci que j'attendais venir en le pressant. Tu ne peux me tuer sans me faire justice !

Le roi se souvint de son serment et lui dit en courroux :

— Puisque te voici, commençons le procès !

Léon dit :

— Mais non, dissipe d'abord avec le vent de la clémence les braises du courroux et éteins la flamme avec l'eau de la douceur avant de me juger.

En entendant ces paroles le roi reprit ses esprits, s'apaisa et se calma.

Léon demeura un temps silencieux avant de faire entendre son propos, plus doux que le chant du rossignol. On crut entendre un canari nichant dans son gosier ou le gazouillement d'une hirondelle. En quel autre jour aurait-il davantage besoin de tout son savoir ?

Il dit :

— O roi, je te suis très reconnaissant du calme de ton cœur et d'une telle magnanimité. Quelle ne fut pas ton indignation, suscitée par celui qui est la honte de son espèce, néanmoins tu ne m'as pas tué sans m'entendre! Que Votre Majesté daigne me dire à présent si elle destine son fils au trône ou à l'état de berger? De nombreux bergers sont préférables aux monarques indignes. Il est du devoir d'un berger de veiller à son troupeau, de le mener sur de beaux pâturages, de le traiter avec douceur, de bander les moutons blessés et de les protéger contre le carnage. S'il n'y parvient, son troupeau s'amincit. Il en est de même d'un roi: il se doit de connaître la conduite, les mœurs, les besognes, les ennuis, le travail, les occupations, le commerce, la table, les présents qui conviennent aux pauvres, aux esclaves, aux paysans, aux valets, aux nobles, aux gentilshommes, aux princes, aux seigneurs, aux rois et monarques.

«Si ton fils n'était resté aussi longtemps sur pied, comment aurait-il connu l'embarras des esclaves, des valets et des serveurs de vin qui passent des heures sans plier le genou? Tandis que le roi est assis, il se lève ou prend place à son gré. Comment peut-il apprendre l'effort de ses gens, ce qu'ils endurent à son service? Debout de jour en jour, ils ne bronchent guère.

«Sans avoir ressenti les affres de la faim, comment aurait-il connu le tourment des mendiants

et des infirmes ou de tous ceux qui manquent d'aliments? Lui ne touche qu'aux plats recherchés et aux vins exquis, il n'a jamais faim.

«Comme dit le proverbe: „Un homme rassasié émiettait du pain à un affamé tout en lui reprochant de manger comme un cochon!“

«S'il n'avait fait l'expérience de la marche sans cheval et pieds nus, comment aurait-il connu la fatigue des porteurs d'épervier, des messagers et de tout courrier pédestre, comment compatirait-il à leur tâche, lui qui chevauche sur des coursiers, destriers ou se déplace en calèche?

«S'il n'avait éprouvé la douleur de la bastonnade, quand, emporté contre son esclave, il ordonnerait cent ou deux cents coups de bâton, plus pour certains et moins pour d'autres, il n'y verrait qu'un léger supplice. A présent que je lui ai enseigné les maux des pauvres, des infirmes et des humbles, voyez, Sire, ce qu'on pourrait encore lui apprendre.»

Le roi vit et entendit des paroles d'action et des actes mis en paroles. Il les approuva pleinement et regretta d'avoir malmené Léon qu'il embrassa en lui disant:

— Que faire, mon fils, un tel poids m'oppressait: les langues méchantes et les malheurs de mon fils m'exaspérèrent.

Léon conta l'histoire suivante:

L'INJUSTE CHAH DU CHIRVAN

Il y avait un chah au Chirvan, homme injuste, impitoyable et devastateur de nombreux pays. Il lui suffisait de voir un plaideur ou un mendiant pour le tuer aussitôt. Son royaume plongeait dans la détresse.

Un jour, il vit un plaideur et donna l'ordre de l'exécuter, mais celui-ci lui dit:

— Je ne suis pas un homme à être exécuté parce que je connais le langage des oiseaux et des bêtes sauvages.

Ceci plut au roi et il ne le tua point, croyant qu'il disait vrai. Il le confia au vizir, ordonnant:

— Apprends ce que cet homme sait pour me l'enseigner ensuite!

Le vizir l'emmena et, devinant que l'homme avait eu recours à cette imposture pour rester en vie, il lui rendit la liberté.

Plusieurs journées s'écoulèrent et une nuit se passa; lorsque le chah du Chirvan buvait à table, on entendit au loin deux hiboux crier. Le roi se souvint de l'étrange érudit et demanda au vizir:

— As-tu appris de cet homme le langage des oiseaux?

Le vizir répondit:

— Oui, Sire.

— Que disent donc ces deux hiboux ?

Le vizir dit :

— L'un d'eux a une fille et l'autre un fils, pour lequel il demande la fille en mariage. Le père de la fille dit :

— Si tu ne donnes à ma fille sept cents villages délaissés lors de la première visite à la fiancée, je ne te la cèderai point. — Le père du jeune hibou fait observer : — Si je dote ta fille de sept cents villages délaissés, que donnerai-je aux futures épouses des six autres fils que j'ai ? — Le père de la jeune chouette dit alors : — Qu'as-tu à lésiner et à te morfondre ? Il suffit que le Chah du Chirvan ait encore la vie longue pour qu'il dévaste bien d'autres villages !

Le chah en prit ombrage et dit :

— Suis-je aussi injuste ?

Le vizir lui dit :

— Ce sont les hiboux qui le disent.

Depuis, le chah devint miséricordieux et bâtisseur en son pays.

Il en est de même pour moi : tant que votre eunuque est en vie, j'aurai à affronter d'autres journées pareilles.

Le roi dit :

— Eunuque et femme ont un cœur faible, oublie donc ce qui advint !

Léon conta l'histoire que voici :

BLESSURE DE LANGUE

Un homme et un ours fraternisèrent. L'homme convia l'ours et lui offrit un repas. Au moment des adieux l'homme embrassa son hôte et fit également embrasser l'ours par sa femme. Lorsque la femme sentit la vilaine odeur de l'ours, elle en fut écoeurée et dit :

— Je ne puis supporter un hôte qui pue !

L'ours s'en fut. Convié à son tour, l'homme se munit de sa hache :

— Je casserai du bois et j'en rapporterai !

L'accueil de l'ours fut aussi affectueux que le sien. Puis l'ours insista :

— Frappe-moi à la tête avec ta hache, blesse-moi !

L'homme refusa, mais l'ours n'en démordait pas. Alors l'homme joua de sa hache et lui fendit la tête. L'ours regagna sa forêt et l'homme rentra chez lui.

Un mois plus tard ils se revirent. La plaie de l'ours s'était fermée et il dit :

— Frère, ma tête blessée par ta hache a bien guéri, mais pas mon cœur que la langue de ta femme a atteint.

Ainsi, ô roi, langue est d'un effet mortel plus que toute chose. Celui que langue occit langue ne ressuscite et blessure de langue est incurable.

Léon poursuivit:

— Le proverbe dit: „Le bruissement d'une flèche qui nous manque nous réjouit comme le son du cor“. Qui ressentira ma douleur ou partagera mon trouble?

Le roi dit:

— Puisque cela arriva par erreur, n'en ayons plus souvenance! — et il conta l'histoire suivante:

LE ROI ET LE MEDISANT

Il était un roi qui avait un serviteur médisant dont la bouche ne laissait jamais échapper une bonne parole. Le roi partait en campagne pour cinq ans et il dit au médisant:

— Prononce une bonne parole et je te rapporterai en rentrant un bel habit!

Le médisant répondit:

— Mais si tu ne rentres pas, qui me le donnera? Et je perdrai avec l'habit la bonne parole!

Le roi partit. Deux années s'écoulèrent. Le médisant ne put rester plus longtemps sans revoir le roi et alla le rejoindre. L'ayant aperçu de loin, le roi dit à son vizir:

— Voici venir le gosier puant, ne lui pose pas

de questions, car il dira quelque vilénie. Demandez-lui seulement des nouvelles de mon caniche.

Le serviteur s'approcha et baisa la terre aux pieds du roi. Le vizir lui demanda :

— Affligeur des hommes, que devient le caniche du roi ?

L'autre lui dit :

— Il est mort.

Le vizir demanda :

— De quel mal ?

L'autre dit :

— Le chameau blanc du roi était crevé, il mangea de sa viande et en mourut.

— Mais de quoi creva le chameau ?

L'autre dit :

— La mère du roi vint à trépasser, le chameau dut la transporter jusqu'à la tombe et il en creva.

Le cœur du roi s'embrasa et il demanda :

— Mais qu'est-ce qui l'a tuée, quelle maladie la terrassa ?

Le serviteur fondit en larmes :

— La reine au visage de soleil quitta ce monde et le chagrin acheva la mère du roi.

Le roi demanda en s'arrachant la barbe :

— De quoi se plaignait mon épouse ?

L'autre dit :

— La variole emporta vos fils et vos filles et la reine n'y survécut pas.

Le roi demanda en se frappant la tête :

— Il n'y a donc plus de trace du palais?

L'homme dit:

— Lorsque j'y étais, on répandait de la bale dans votre palais et depuis je n'en sais rien.

Il se trouva que tout ce qu'il venait de dire n'était que mensonge, inventé pour affliger les gens.

— Et bien voilà, mon cher Léon, la parole d'un tel homme est sans effet, si seulement le destin ne s'acharne pas contre nous. C'est pourquoi le proverbe dit: „Donne-moi un beau destin et tu peux même m'enfourir dans un tas de fumier“.

Léon conta l'histoire suivante:

LE CALIFE DE BAGDAD ET L'ARABE .

Pendant une partie de chasse le calife de Bagdad mit son cheval au galop et se détacha des nobles de sa suite. Seul le vizir chevauchait à ses côtés. Le calife eut très faim. Il aperçut dans un lieu désert une tente noire, s'en approcha et l'examina. Il découvrit près de la tente un Arabe ne possédant que trois chèvres. Les cavaliers mirent pied à terre et demandèrent à manger. L'Arabe égorgea une chèvre, la fit cuire et la leur offrit. Le calife ne mangea que de la cervelle. L'Arabe demanda au vizir:

— Pourquoi est-ce que le calife n'a touché à rien ?

Le vizir répondit :

— Il a pour coutume de ne manger que de la cervelle.

L'Arabe alla égorger deux autres chèvres, prépara la cervelle et l'offrit au calife. Le vizir dit à son maître :

— O calife, voyez-vous du haut de votre trône ce que ce pauvre et humble Arabe vient de faire ? Quelque riche et opulent se garderait bien d'en faire autant. Quoi qu'un riche ne dépense, je jure sur ta tête qu'il lui en restera mille fois plus, tandis que cet homme-ci t'a immolé toute sa fortune.

Le calife donna à l'Arabe son bourdon et lui dit :

— Viens me voir, personne n'osera fermer la porte devant toi, je te comblerai de faveurs !

Le calife partit le jour même et le lendemain l'Arabe se présenta à sa cour ; le bourdon en main, il ouvrit la porte, entra. Le calife pria le dos tourné à la porte et il ne vit point l'Arabe. Celui-ci demanda :

— Que fait ainsi le calife, tantôt se prosternant à terre et tantôt se relevant ?

Les valets lui répondirent :

— Il prie.

Non seulement l'Arabe ne savait pas prier, mais il n'avait jamais entendu parler de Dieu ni de la prière. Il demanda :

— Que prie-t-il ?

On lui dit :

— Il demande des biens à Dieu.

L'Arabe pensa : „Puisqu'il sollicite lui-même, qu'ai-je à lui demander ?“ Et il partit en se disant : „Je prierai celui qu'il prie et il m'exaucera“.

Le calife ne sut rien ni de sa visite, ni de son départ. Ayant regagné sa tente, l'Arabe fit comme il venait de voir faire le calife. Il disait ainsi : „Toi à qui le calife demande des biens, donne-moi aussi quelque chose, car je suis pauvre !“

Quelques jours se passèrent, l'Arabe leva sa tente et la dressa ailleurs. Comme il creusait un trou pour fixer le pieu, un grand fossé apparut, plein d'or et d'argent. L'Arabe le recouvrit aussitôt et, le bourdon en main, se rendit chez le calife qu'il salua bas. Celui-ci lui dit :

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ?

L'Arabe lui conta tout ce qui s'était passé :

— J'ai prié, dit-il, celui que tu priais et il m'a offert un fossé tout rempli d'or et d'argent. Faites-moi accompagner d'un scribe et que vos gens vous apportent ce trésor.

Le calife ordonna qu'un scribe se rende sur les lieux et qu'il fasse l'inventaire. Alors le vizir regarda le calife et lui dit :

— Un pauvre Arabe n'avait que quelques chèvres qu'il égorgea pour te les servir. Tu lui promis des faveurs et il ne te demanda rien. Voi-

ci à présent qu'il reçoit un don de Dieu et tu t'apprêtes à le lui enlever?

— Si je t'ai conté cette histoire, ô roi, ce fut pour te montrer que le destin est toujours favorable à celui qui jouit de la bienveillance de son maître. Si tu m'avais tué, ma destinée aurait été funeste.

Le roi lui dit:

— C'est le chagrin qui m'empoigna et obscurcit ma raison. Je prie Dieu de me faire désormais grâce de tels accès de l'humeur.

Léon conta une histoire:

QUETE DE GENS INSOUCIEUX

Il était un roi magnanime, bon vivant, généreux, terreur de tous ceux qui lui étaient rebelles et il avait un vizir sage et éloquent. Une fois le roi dit au vizir:

— De gros soucis me subjuguent. Je voudrais que tu me trouves un homme pour me soulager quelque peu de mon fardeau.

Le vizir fit remarquer:

— Nulle part sur la surface de la terre il n'y a d'homme sans tourment ni souci. Tu es roi, tu détiens tous les agréments, fais-en usage à ton gré!

Le roi se fâcha de ce propos et dit:

Un négociant persan

on ne saurait imaginer rien de mieux. Puis le roi leur dit :

— Je cherchais des gens sans soucis et voilà que je vous trouve.

Les convives lui dirent :

— Non seulement nous ne sommes point exempts de soucis, mais, au contraire, tu vois devant toi les gens les plus malheureux qui n'ont plus qu'à festoyer. En vain t'es-tu donné tant de mal !

Ces hommes dévoilèrent leur détresse.

L'un d'eux conta au roi l'histoire suivante :

LE ROI D'ARABIE

J'étais roi d'Arabie, grand et riche. Une fois, lorsque je partais en guerre, mon maître d'hôtel me dit :

— J'ai neuf mille chameaux à ma disposition, mais ce n'est pas assez pour transporter votre cuisine, octroie-nous en d'autres.

Sans parler du reste, voilà le luxe dont je ne pouvais me passer.

Le lendemain nous livrâmes bataille. Je fus battu, le pays saccagé, mes guerriers exterminés et moi-même fait prisonnier. On ne reconnut pas en moi le roi et on me jeta lié à l'écurie. L'écuyer vint, fit cuire de la viande dans une petite marmite et sortit. Un chien entra et se précipita

sur la marmite. Je criai pour le chasser. L'anse lui tomba sur le cou et l'animal effaré se sauva en emportant la marmite. Je pouffai de rire. Vint l'écuyer qui me demanda la cause de mon hilarité. Je lui répondis :

— Hier neuf mille chameaux n'ont pu soulever ma cuisine et aujourd'hui elle paraît légère à un seul chien, c'est pourquoi je ris.

Lorsqu'on apprit que j'étais roi on me relâcha honteux. Je ne pus rentrer chez moi et j'ai trouvé refuge dans ce jardin.

A présent décide toi-même si je suis insoucieux.

Le second convive raconta l'histoire suivante :

LE FILS DU ROI DE KOBULETI

J'étais fils du roi de Kobouléti, possesseur de tous les biens terrestres. J'avais un ennemi très puissant. J'étais plus jeune que lui, mais lui me surpassait en richesse. J'avais une femme : plus belle que l'étoile du matin, aux sourcils plus noirs que l'aile du corbeau. Enviant l'incarnat de ses joues, la rose ne s'épanouissait plus. Imitant son teint, l'argent changea de couleur. Le cyprès s'étonnait de son corps élancé. Je la possédais et me réjouissais.

Je me rendis à la chasse. Mon ennemi, fils de

roi, en profita pour me l'enlever. Ma jeunesse ne me fut d'aucune aide.

Alors je disparus. De honte ne pouvant revoir mon royaume, je gagnai ces lieux.

A toi de décider si je suis insoucieux.

Le troisième conta son histoire:

LE NOBLE ROMAIN

J'étais un noble romain, maître de villes et de domaines. Je ne connaissais d'autres préoccupations que de chasser et festoyer, boire et manger, me parer et faire des présents. Une fois, lorsque je me préparais à la noce, je me rendis au bain. En me rasant ma main glissa et je me tranchai avec le rasoir la verge. De honte je ne rentrai plus chez moi et je vins ici. Décide à présent si je suis insoucieux!

Le quatrième conta son histoire:

LE FILS D'UN GRAND-DUC

Si tu m'en crois, reviens chez toi, vaque à tes affaires, car aucune langue humaine — ni la nôtre — ne saurait traduire les malheurs qui nous subjuguent.

Le roi le pria de parler et l'homme commença ainsi :

— J'étais fils d'un noble grand-duc. Mon père m'aimait tellement qu'il aurait même sacrifié son âme pour m'éviter les maux. Il me donna pour épouse la fille d'un noble. La lune ne pouvait égaler sa beauté. Je l'aimais bien. Un jour je pénétrai chez elle sans prévenir. Je vis auprès d'elle mon esclave qui l'embrassait. A ma vue, ils se sauvèrent. Je fis venir l'esclave, je lui remis ma femme et je dis à l'infidèle :

— Tu étais indigne de la grandeur et tu ne l'auras plus.

Honteux, comment pouvais-je revoir mon père ? Je vins ici et tu peux juger si je suis insoucieux !

Le cinquième conta son histoire :

LE SPASPETH DE CESAR

J'étais capitaine des armées de César. Le roi m'envoya en guerre. Nous entamâmes la bataille. Mon armée fut vaincue. Seul je m'enfuis et me présentai à mon souverain. Le roi, furieux, décida ma mort. Je réussis à m'évader. Mon cheval creva en route. Epuisé, je regagnai à pied ma demeure. J'avais pour épouse une femme laide, bavarde et médisante. Elle ne me ménagea pas les injures. Je ne pus rester chez moi et je vins ici. A toi de juger si je suis insoucieux !

LE TAILLEUR DE PIERRE

J'étais tailleur de pierre et gagnais chaque jour pour ma peine un aspanour comme salaire. Avec cet argent j'achetais de quoi manger et boire et je faisais l'aumône aux pauvres de la ville. Ainsi étions-nous nourris, eux et moi, et je donnais le reste aux chiens. Je n'épargnais rien pour le lendemain.

Une fois un homme pieux vint chez moi, vit comment je vivais et travaillais et pria Dieu:

— Pourquoi maintiens-tu ton esclave dans le dénuement? Enrichis-le à son tour!

L'ange lui dit:

— Nous connaissons la nature de cet homme. Si nous lui donnions la richesse, il ne saurait l'utiliser.

Alors le dévot s'en porta garant. J'ignorais et la richesse promise et ce bienfait. Un jour je fendis un rocher et vis dans son creux un trésor innombrable, de l'or pur que j'emportai en secret. Je partis pour un autre pays. Mon importance croissant, j'y devins le vizir en chef du roi de cette contrée. Cent gardes au bâton d'or se tenaient à mon seuil. En proie à la cupidité, j'oubliai et les pauvres, et Dieu.

L'ange l'apprit à mon garant et me l'envoya.

Le dévot voulut me voir et me sermonner. Mais qui l'aurait laissé accéder jusqu'à moi? On le rossa et on le chassa. L'ange s'adressa alors à mon garant:

— 'Que dis-tu de ton protégé?

Le dévot répondit:

— Que faire, c'est de ma faute et je suis à votre merci!

L'ange reprit:

— Si cela ne te fâche point, nous lui ferons retrouver son pic avant qu'il n'ait fait pis. A celui qui ne sait se rendre digne de grandeur et d'honneur il vaut mieux de rester pauvre.

Quant à moi, je ne me serais même pas contenté de ce que je possédais, ourdissant d'assassiner le roi et de monter au trône. Le roi connut mes projets. Il extermina tous mes partisans et confisqua mes biens. Je pris la fuite. J'essayai de me contenter de mon pic. Mais la peur m'enlevant le repos, je vins ici. Juge à présent si je suis insoucieux!

Le septième conta son histoire:

UN NEGOCIANT PERSAN

J'étais un grand négociant persan. J'avais une femme plus lumineuse que l'aurore: ses cheveux étaient comme un noeud coulant, son corps res-

semblait au roseau. J'installai mon épouse dans une demeure digne d'elle.

Il paraît que la rumeur de sa beauté atteignit le fils du roi d'Edesse. Il se travestit en négociant, vint chez moi et me proposa :

—Prêtons serment de fraternité, aide-moi à vendre avec profit ma marchandise et je partirai reconnaissant.

Je le pris à la lettre et reçus mon hôte avec honneur. Je mis à sa disposition une maison proche.

Il trouva une vieille sorcière et l'envoya souvent dans ma demeure. Femme a un cœur flexible et il sut gagner celui de mon épouse. Elle préféra le roi au négociant et se détourna de moi. L'hôte creusa un passage souterrain de sa maison à la mienne. Il prit des boucles d'oreilles de ma femme et me les apporta en disant :

— Je viens de les acheter, si tu sais à quel prix ?

Je reconnus aussitôt les boucles d'oreilles, mais n'en laissai rien paraître. Je lui dis :

— Tu les as eues à bon prix.

Je me rendis chez moi pour voir les boucles d'oreilles. Mais avant que je ne regagne ma maison, il emprunta le passage souterrain et les remit à ma femme. Aussitôt rentré, je lui demandai les boucles d'oreilles. A ma stupéfaction, elle me les apporta. Je dis à ma femme que je venais d'en voir ailleurs de semblables. Mais il paraît

que le diable avait tendu le filet dans son cœur. Elle me dit:

— Les bijoux se ressemblent comme les hommes.

Le lendemain le fils du roi m'apporta un collier que je reconnus et que je revis en rentrant chez moi. Ma femme me dit les mêmes paroles et je crus à la ressemblance. L'hôte me montra d'autres objets à moi que je n'identifiai point. Un jour il me dit:

— J'ai acheté une femme et je voudrais l'épouser. Viens voir et si elle te plaît, je me marie.

J'allai, je vis et je restai abasourdi. A part moi je pensai: „Il m'a montré des objets qui ressemblaient aux miens. Il se peut que cette femme ressemble à la mienne. Si je proteste et que je retrouve ma femme en rentrant, je serai confondu“.

J'approuvai son choix et regagnai ma maison. Il se trouva que, de son côté, ma femme emprunta le passage souterrain. Un tapis dissimulait l'entrée du passage et je ne me doutais de rien. Je retrouvai ma femme chez moi. Etonné, je lui parlai de son sosie. Elle se fâcha et me dit:

— L'aurore ne saurait me ressembler. Une putain a débauché ta vue et tu me compares à elle.

Quand je sortis, le fils du roi prit congé en me disant:

— Sois mon garçon d'honneur, suis-moi!

Je fis mes préparatifs de départ et je laissai

à ma femme de quoi vivre. Il fit sortir la femme et je les suivis comme garçon d'honneur. Nous parâmes. Jusqu'à mon retour j'ai ignoré ce qui venait de se passer. Quand je le constatai, je n'y pouvais plus rien. Comment pouvais-je rester chez moi? Je vins ici. Juge à présent si je suis insoucieux!

Le huitième conta son histoire:

LE FILS DU ROI DE VALACHIE

J'étais fils du roi de Valachie. On m'élevait comme il est de coutume chez les rois. Mon père demanda en mariage pour moi la fille d'un noble. Elle mourut en apprenant la nouvelle. Il en demanda une deuxième et elle mourut pendant les accordailles. La troisième qu'il demanda était fille de roi. Elle mourut lorsque j'apparus au repas de fiançailles. On fit venir la quatrième, sœur d'un roi. Elle était belle comme Cronos, l'éclat de ses joues surpassait celui d'un rubis à facettes, elle avait des yeux de faucon. Elle mourut pendant la célébration des noces. La cinquième fut encore plus belle. Elle devint enceinte et donna le jour à un fils. Tous deux moururent bientôt. Mon père me dit:

— Que faire, mon fils, je te promettais au trône royal, mais ta mauvaise fortune en décide

autrement. On n'y peut rien et personne ne saurait interpréter ton sort. Quitte-moi!

Je m'exécutai et je vins ici! A toi de décider si je suis insoucieux!

Le neuvième conta son histoire:

LE NOBLE DE MOLDAVIE

J'étais un noble de Moldavie. J'avais neuf fils et je possédais des richesses innombrables. A l'abri d'une forteresse imprenable, je ne craignais personne à part Dieu et ne m'attendais à aucune trahison. Huit de mes fils m'obéissaient et le neuvième était rebelle et méchant.

La maladie pénétra chez moi et emporta huit de mes fils obéissants. Seul le rebelle et méchant me resta. C'était un fils et je ne pouvais le tuer. Il distribua mon trésor, se fit des partisans et me chassa. Je dus abandonner mes biens et je vins ici. Décide à présent si je suis insoucieux.

Le dixième lui dit avec rancune:

— Si tu es roi, pourquoi as-tu abandonné ton royaume et qu'as-tu à courir ainsi le monde? Si tu connais la honte, n'as-tu pas assez de tant d'avanies et de tant de méfaits et de propos maléfiques? Ces récits sont-ils dignes de l'ouïe d'un

roi?! Pars! Je ne te dirai rien de mon histoire et, tant que je suis en vie, personne ne pourra m'y contraindre. Mieux vaudrait que tu gouvernes ton royaume!

Un des convives fit observer:

— Puisque tu te dis roi, pourquoi as-tu abandonné ton royaume?

Le roi répondit:

— Je cherche un homme sans soucis.

Le deuxième lui dit:

— Si tu es roi, pourquoi ignores-tu qu'aucune mère n'a encore mis au monde un homme sans soucis?

Le roi répondit:

— C'est aussi ce que mon vizir me disait, mais je fis la sourde oreille.

Le troisième lui dit:

— Puisque tu as des serviteurs aussi sages, laisse-les régner et mets-toi à leur service!

Le quatrième dit:

— Tu n'as pas voulu écouter tes vizirs, c'est aussi pourquoi tu as tant erré, croyant faire du bien à ton royaume!

Le cinquième dit:

— Puisque tu partais pour une besogne aussi ingrate, pourquoi est-ce que ton père ne t'as pas constitué messenger?

Le sixième dit:

— Il n'y a que les mendiants pour se permettre de vagabonder et de déambuler ainsi.

Le septième dit:

— Si tu étais roi, tu serais resté ferme chez toi et aurais envoyé un de tes serviteurs effectuer des recherches.

Le huitième dit:

— Qu'avez-vous à l'inculper et à l'accabler? Il était désœuvré et il a décidé de voir du pays. Le proverbe nous enseigne: „Mieux vaut travail mal fait que de ne rien faire“.

Le neuvième dit:

— Je vous souhaite l'hospitalité que vous réservez à vos hôtes! Vous accueillez un roi et vous le blâmez.

Le dixième dit:

— Il mérite bourrades et s'acquitte d'algarades!

Le roi quitta ces lieux et regagna son royaume. Il combla de faveurs son vizir et lui conta sa mésaventure.

Léon dit au roi:

— Sire, il n'y a point d'hommes sans soucis. Si tu renonces à entendre les gens chaque fois que tu es indisposé, qu'adviendra-t-il d'eux et que dira-t-on de toi?

Trois vertus des rois plaisent à Dieu: le calme, l'humilité et la générosité.

Trois choses agréent au Seigneur de la part

des rois: la justice incorruptible, la clémence et un grand amour du prochain.

Les pays souhaitent de la part des rois: une paix juste, une vérité impartiale et une abondance inépuisable.

Les nobles demandent aux rois: une douceur raisonnable, des banquets agréables, de la compassion dans le malheur et de la joie dans la joie.

Les guerriers désirent des rois: un cheval fougueux, des armes fermes et la reconnaissance des services rendus.

Les mendiants supplient les rois: d'ouvrir la porte, de faire l'aumône et de leur réserver un adieu allègre.

Les valets requièrent des rois: une table garnie, un salaire régulier et une sécurité contre les détracteurs.

Les vizirs sollicitent des rois: de leur prêter l'oreille, d'entendre leur propos et de suivre leur conseil.

Les quémandeurs prient les rois: d'entendre leur plainte, de ne point se précipiter et d'être intransigeants.

Les négociants attendent des rois: la connaissance de joyaux et de pierres précieuses, des prix équitables et un commerce affranchi.

Les voyageurs supplient les rois: de les mettre à l'abri des brigands, de prélever des taxes légitimes et d'assurer la sécurité des caravansérails.

Les calomniés espèrent des rois: une confrontation avec le diffamateur, un examen de l'affaire sans colère et le moyen de se défendre.

Les prisonniers demandent aux rois: de pardonner leur péché, de changer la fureur en clémence et de leur permettre d'admirer la face royale.

Telle est la règle des rois, tels sont leurs dons aux peuples et c'est là la citadelle des armées, le rempart des villes! Celui qui l'appliquera affermira son Etat.

L'eunuque Rouka dit à Léon:

— Puisque tu connaissais si bien la règle des rois, ne valait-il pas mieux de l'enseigner à Djoumber plutôt que de le battre et de l'affamer?

Léon conta l'histoire suivante:

L'IMBERBE ET LE CADI

Un homme imberbe vivait misérablement dans un village et il n'avait qu'une vache grasse. Il dit à sa femme:

— Je la vendrai et peut-être pourrai-je nous acheter avec l'argent gagné des vêtements.

Il emmena la vache en ville. Chemin faisant il rencontra un autre imberbe qui marchanda et lui offrit trois martchilis pour sa vache. Le pay-

san en demanda quatre. Ils ne purent se mettre d'accord. Alors le citadin imberbe regagna la ville, fit le tour des marchés et prévint tous les bouchers:

— Un imberbe vient vendre ici une vache bien nourrie. Dites-lui tous: „C'est une chèvre et nous voulons bien l'acheter au prix d'une chèvre“.

Il mit également au courant le cadî et lui promit la peau de la vache.

Dès qu'ils virent venir l'imberbe avec sa vache, tous les bouchers lui offrirent un demi-martchili en lui disant:

— Vends-moi cette chèvre!

L'imberbe se fâcha:

— Alors vous achetez une vache de la taille d'un chameau au prix d'une chèvre?

Les autres insistèrent:

— Mais c'est une chèvre!

On alla vider le litige chez le cadî. Celui-ci attesta que c'était une chèvre. Puisqu'il avait droit à des babouches, il faisait peu de cas de l'imberbe. On donna un demi-martchili à l'imberbe, on lui enleva sa vache et on l'abattit. Le cœur gros, l'imberbe dit:

— Vous connaissez le proverbe: „Ni queue, ni chèvre“ ? Donnez-moi au moins la queue de ma bête!

Il la prit et s'en fut. Quelque temps se passa et le cadî perdit sa femme. L'imberbe l'apprit.

Il prit l'écharpe et la robe de son épouse, se vêtit en femme, se ceignit par-dessous de la queue de vache et se rendit ainsi chez le cadi. Celui-ci apparut sur le seuil et, voyant une femme, la prit pour une plaideuse. Mais l'autre dit :

— Je ne viens pas ici pour plaider, je suis une veuve, je n'ai plus personne au monde et je servirai qui voudra me garder.

Le cadi en fut fort aise, car il n'avait plus de femme. Il l'introduisit dans la maison et dit à ses valets :

— Rentrez chez vous cette nuit, prenez du repos!

Il voulait coucher avec la nouvelle venue.

Lorsqu'ils furent seuls, la femme dit au cadi :

— Si tu ne te mets pas entièrement nu, je ne pourrai te laisser coucher à côté de moi, telle est ma coutume.

Le cadi la crut et se dévêtit. L'autre détacha la queue de vache et lui demanda :

— C'est la queue de quoi ?

Le cadi répondit :

— D'une vache.

L'imberbe fit :

— Pourquoi me l'as-tu donc fait vendre comme chèvre ?

Il jeta à terre le cadi nu et le fustigea avec la queue tant et si bien qu'il ressembla à un mort. Comme il avait éloigné les serviteurs, personne ne lui vint en aide.



Le chameau et l'âne

L'imberbe gagna la porte et sortit. A l'aube les serviteurs vinrent, mais le cadî ne paraissant toujours pas, ils pénétrèrent dans ses appartements et le trouvèrent étendu par terre, boursoufflé. La femme de la veille n'y était plus. Ils réussirent à grand-peine à ranimer le cadî et apprirent tout ce qui s'était passé. Quand il se fut remis, le cadî manifesta le désir d'aller au bain et de se faire frictionner les meurtrissures avec les huiles curatives. L'imberbe l'apprit, se rendit auprès du baigneur et lui dit :

— Je suis un habile mire et barbier et je t'offre mes services.

Le baigneur fut ravi et lui dit :

— Tu as de la chance, car le cadî en personne nous honore aujourd'hui de sa visite.

L'imberbe se ceignit sous son tablier de la queue de vache et attendit. Le cadî arriva et il le servit à merveille. Le cadî fut content de lui et lui demanda de l'oindre. Alors le mire imberbe prévint les serviteurs :

— Je vais commencer à le frictionner et comme il a mal au corps, il va se mettre à gémir et à crier, mais que personne n'entre ici. S'il désire quelque chose, je vous le dirai moi-même.

Les serviteurs le crurent, l'imberbe ferma la porte et, dégageant la queue de vache, il demanda au cadî :

— De quoi est-ce ?

Le cadî se répandit en prières et lui promit

monts et merveilles, mais l'imberbe ne démordit pas: il le battit tant qu'il le laissa à demi mort. Puis l'imberbe sortit et dit aux serviteurs:

— Je l'ai bien frictionné. A présent il dort, ne le dérangez pas! Moi je m'en vais chercher encore de l'onguent.

L'imberbe se vêtit et suivit son chemin. Lorsqu'après avoir patienté les serviteurs entrèrent dans les bains, ils trouvèrent le cadi fort mal frictionné, broyé et enflé au lieu d'être oint. On le transporta chez lui sur un brancard feutré et on le coucha dans son lit. Lorsque le cadi reprit ses esprits, il dit:

— Je ne saurai demeurer ici, cet imberbe me jouera encore quelque tour. Louez des chameaux, j'irai prier à Kaaba.

Tandis que les valets prenaient des renseignements, l'imberbe loua des chameaux en payant pour trois jours d'avance. Il arriva avec ses chameaux devant la porte du cadi. On s'enquit des chameaux et il dit:

— Je cherche quelqu'un qui voudrait les louer.

On s'empessa de l'annoncer au cadi. Il l'accepta. On fixa un palanquin sur un chameau et on y assit le cadi. On se mit en route. Le cadi emporta avec lui tout ce qu'il possédait.

Tout au long du trajet le chamelier imberbe racontait des contes amusants et le cadi écoutait avec grand plaisir. Il ordonna à ses valets:

— Allez de l'avant, préparez-moi une auberge

de village, de l'orge, de la paille et des vivres. Le chamelier et moi, nous vous suivrons en prenant notre temps.

Les domestiques partis, l'imberbe conta sous forme d'histoires les mésaventures du cadi et la sienne propre. Le cadi lui dit :

— J'ai plusieurs fois entendu celle-ci, raconte-moi quelque chose d'autre.

L'imberbe dit :

— Je conte ce qui me tient à cœur, pourquoi changerais-je d'histoire ?

Il le fit tomber du chameau, le battit tant avec la queue de vache qu'il rendit l'âme.

Puis il ramena les chameaux au propriétaire et garda pour soi la fortune du cadi. Sa femme lui demanda :

— Qui t'a donné tout cela ?

Et l'imberbe répondit :

— C'est le prix de ma vache.

Sa femme lui dit :

— Je me doute que tu t'es fait payer au centuple.

— Je sais, ô roi, que ton Rouka que voilà me prépare quelque chose de semblable, alors je te prie de m'en dispenser et de m'éloigner dès à présent.

Le roi conta l'histoire suivante:

L'UNION FAIT LA FORCE

Il était un roi magnanime qui avait trente fils. Lorsqu'arriva le temps de mourir, il fit venir ses fils, prit une flèche de chacun, les attacha fermement toutes les trente, essaya de les briser, mais ne le put. Puis il prit séparément chaque flèche et les brisa. Il dit à ses enfants:

— Si vous êtes ensemble et unanimes, l'ennemi ne pourra pas plus vous briser que je n'ai pu venir à bout de vos flèches liées en faisceau; si vous vous séparez, l'ennemi vous exterminera un à un, vous et les vôtres.

Il en est ainsi de vous: si vos propos s'accordaient entre eux, mon règne pourrait s'y reposer. Mais puisque vous êtes ennemis, vous ne manquerez pas à perdre ma cause.

Il est de règle entre vizirs, autant qu'ils soient, d'accorder leurs avis. L'intelligence et le conseil d'un seul homme qui ne consulterait pas ses amis ne sauraient être infailibles, même s'ils sont d'un sage. S'il lui arrive de faire une erreur, ses conséquences seront nombreuses. C'est pourquoi il vaut mieux avoir le conseil de deux ou de trois personnes.

Les vizirs doivent s'aimer entre eux.

Il n'est pas bon que des vizirs rivalisent et haïssent les hommes.

Si le vizir est fidèle à son maître, il doit convertir les ennemis en amis, leur pardonner même une offense. Unissant leurs cœurs, ils doivent affermir le règne de leur souverain.

Les vizirs doivent garder le secret. Si la discorde tombe entre eux, le secret sera dévoilé et livré par esprit de haine. Ils se discréditeront et s'inculperont les uns les autres: „C'est lui qui l'a dit, non, c'est celui-là“.

Le vizir doit désirer le bien de son maître et de son pays. Si le roi accorde une faveur à l'un, le rival de ce dernier devient traître.

Un vizir doit être pieux, intelligent, porteur de conseils sages, mais à la vue de son ennemi l'homme s'emporte et perd raison et bon sens.

Les vizirs doivent peser les paroles de chacun et prendre les meilleures décisions, tandis que des rivaux ne tiennent jamais compte de leurs avis réciproques et s'ils le font, ils deviennent amis.

Les vizirs peuvent aussi bien affermir le pouvoir royal et le pays que les perdre.

Léon dit:

— Votre Majesté a raison, mais ce castrat-là m'a fait regretter d'être à votre service.

Léon conta l'histoire suivante:

LE LOUP MARECHAL-FERRANT

Un loup rencontra un âne et voulut le manger. L'âne lui dit:

— Je sais que tu vas me manger, exauce mon dernier vœu: un bout de clou m'est rentré dans le sabot et je te demande de me l'enlever!

Le loup ouvrit sa gueule et s'apprêta à arracher le clou. L'âne le frappa des deux pieds et lui défonça les dents. Le loup ne put donc manger l'âne et se contenta de dire:

— Mon père était cordonnier et qu'avais-je à vouloir faire un maréchal-ferrant?

Rouka conta l'histoire suivante:

LE SUCCESSEUR D'UN VOLEUR

Il y a avait un voleur à Tabriz. Quand il ne trouvait rien de mieux, il déterrait les morts, les dépouillait de leur linceul qu'il teignait et vendait. Les gens du pays en souffraient et souhaitaient la mort du voleur.

L'homme mourut et laissa un fils qui devint un voleur comme il n'en fut jamais: il déterrait les morts, les dépouillait du linceul et empalait

les cadavres. Alors les gens du pays se mirent à bénir le père: „Certes, il enlevait le linceul, du moins n’empalait-il pas le défunt!“

— Je jure sur la tête du roi qu’à l’instar de ce fils, tu nous feras bénir ton père, car tu l’as surpassé.

Léon conta une histoire:

LE MORT RAVAGEUR

Dans un village du pays de Klardjéti il y avait un héraut, homme irascible et rancunier. Il opprimait les villageois et ravageait le village. Il inventait des prétextes, en faisait part aux Tatars qui percevaient beaucoup d’argent de la population. Le jour de la mort du héraut arriva. Il convoqua les habitants du village et leur dit ainsi:

— J’ai beaucoup péché contre vous et, puisque vous n’avez pu rien faire contre moi de mon vivant, je vous conjure au nom de Dieu qu’une fois mort, vous me passiez la corde autour du cou, que vous me trainiez et me pendiez à un arbre!

Les gens en furent dupes et, lorsqu’il mourut, suivirent à la lettre ses vœux. Un Tatar vit le héraut pendu à un arbre, il alerta le cadî:

— Les gens du village ont pendu votre héraut!

Les Tatars envoyèrent des percepteurs et firent payer à la population mille martchilis. Les gens jurèrent contre le héraut:

— Il nous minait de son vivant et il nous a ruiné après sa mort!

— De même tu voudrais me nuire de ton vivant et m'anéantir après ta mort. Je sais que je ne pourrai me sauver de toi.

Rouka dit:

— Léon, je ne veux ni ta mort, ni ton exil. Je ne désire que ce qu'il y a de meilleur pour mon roi et si tu restais à son service, cela lui causerait un grand dommage.

Rouka conta l'histoire suivante:

LA MELEAGRINE ET L'ECREVISSE

Lorsque l'huître perlière nage dans la mer elle ouvre sa bouche et la serre à la vue d'une écrevisse. Celle-ci l'acoste et lui pose la patte sur la bouche. Il suffit que l'huître desserre sa coquille pour que l'écrevisse pénètre dans sa moëlle et absorbe tout ce qu'elle a de vie.

— C'est aussi à quoi tu aspirés, mais, faute d'avoir trouvé une huître entrouverte, tu y vas tout doux.

Léon conta l'histoire suivante:

LE FRUITIER ET LE BERGER

Il était de coutume dans la ville de Bagdad de donner deux sous au fruitier et de manger des kakis à sa faim. Une fois un berger déboursa la somme convenue, s'assit et mangea des kakis pour la somme d'un demi-martchili. Le fruitier lui dit:

— Frère, n'en mange pas trop, parce que ça te brûlerait le cœur.

Le berger répondit:

— T'en fais pas, je sais bien qui aura le cœur brûlé!

— De même je sais parfaitement à qui ma présence ici est nuisible ou utile, préjudiciable ou agréable.

Le roi dit à Léon:

— Je vois que tu as de l'éloquence et de la verve et que vous conversez avec plaisir. Mais jusqu'à présent je ne connais pas les progrès de mon fils, montre-le moi!

Léon lui dit:

— Sire, faites-le venir et vous apprendrez ce qu'il sait en lui posant des questions!

Le roi envoya un garde chercher son fils Djoumber, mais il ne vint point.

Le roi envoya son majordome, mais Djoumber ne le suivit pas.

Le roi envoya le maître d'hôtel, mais son fils ne vint toujours pas.

Le roi envoya son vizir sans plus de succès.

Puis il envoya le trésorier. Djoumber monta sur un éléphant et vint. Il sauta bas, détacha sa ceinture, la posa sur l'éléphant, prit d'une main une poignée de terre, de l'autre une pierre, les offrit à son père, le salua et lui baisa la main.

Le roi dit à son fils :

— Vie de mon cœur et lumière de mes yeux ! J'ai envoyé un garde te chercher, pourquoi n'es-tu point venu ?

Djoumber lui dit :

— Je ne me connaissais aucune faute.

Le roi dit :

— Je t'ai envoyé mon majordome, pourquoi n'es-tu point venu ?

Djoumber répondit :

— Comme je ne suis pas un esclave, il n'a pas de pouvoir sur moi.

Le roi dit :

— Je t'ai envoyé mon maître d'hôtel qui est de la plus haute noblesse. Pourquoi n'es-tu pas venu ?

Djoumber répondit :

— Qui serait donc l'hôte ici si on me prenait pour l'invité ?

Le roi dit :

— Pourquoi n'as-tu donc pas suivi mon vizir ?

Djoumber répondit :

— Est-ce que je brigue le trône ? Dieu m'en préserve ! Un vizir doit se tenir auprès du roi.

Le roi dit :

— Pourquoi as-tu donc suivi mon trésorier, employé médiocre et mauvais jeune homme ?

Djoumber répondit :

— Il est médiocre pour d'autres et ne saurait leur être envoyé, mais c'est au trésorier de venir me chercher, puisque je suis ton trésor, ta fortune et ta richesse.

Ces propos plurent au roi.

Le vizir demanda à Djoumber :

— Pourquoi es-tu monté sur un éléphant pour venir ici ?

Djoumber répondit :

— Pour la grandeur, car un représentant de la famille royale et un seigneur doivent monter sur quelque chose de grand.

Le vizir lui dit :

— Pourquoi as-tu détaché ta ceinture et pourquoi l'as-tu jetée sur l'éléphant ?

Djoumber répondit :

Lorsqu'un roi ou un seigneur se lève avec précipitation, il doit laisser sur le siège un signe de sa grandeur, reconnaissant ainsi que c'est un haut siège, car le cas échéant tout le monde le délaisserait. Vous connaissez le proverbe : „Pierre qui roule n'amasse pas mousse“.

Le père demanda:

— Pourquoi m'as-tu offert une pierre et de la terre?

Le fils répondit:

— La terre signifie: quoique tu sois un roi grand et puissant, reconnais que tu ne seras que terre et poussière. Mieux vaut agréer à Dieu qu'aux hommes. Et la pierre signifie: si tu n'emploies à rien ta richesse, pierre ou or ont le même prix.

Djumber conta l'histoire que voici:

L'AVARE ET L'OR

Un homme enfouit beaucoup d'or dans la terre. Chaque jour il visitait cet endroit. Un autre homme s'en aperçut et pensa: „Si je creusais l'endroit que cet homme vient voir si souvent? Allez savoir ce qu'il y a dedans!“

Une nuit il déterra ainsi l'or, l'emporta et déposa une grosse pierre à sa place.

Le propriétaire voulut voir son or. Il creusa et vit une pierre à la place de l'or. Il se mit à pleurer et à gémir. Le voleur s'en approcha et lui demanda:

— Qu'as-tu à pleurer?

L'autre lui dit:

— J'ai enfoui de l'or que je ne voulais pas dé-

penser, on me l'a volé et on y a substitué une pierre.

L'autre s'exclama :

— Pauvre malheureux ! A quoi bon pleurer ? Puisque tu n'en fais aucun usage, que tu aies enterré or ou pierre, c'est tout un.

— Sire, il en est de même du trésor. Qu'importe ce qu'il contient si on ne l'emploie en bien ou si on ne le dépense !

Le père dit :

— Tu estimes donc qu'il ne sert à rien de garder sa richesse ?

Djoumber répondit :

— L'indigence est un mal et l'avarice un plus grand.

Djoumber conta l'histoire suivante :

LE GRAND NEGOCIAN ET L'HERITIER IVROGNE

Il était un grand négociant qui avait un fils. Avant de mourir il renseigna son fils sur tout ce qui se devait, mais remit trois cents litres de plomb à l'un de ses serviteurs, lui demandant de garder le secret jusqu'à ce que son fils ait besoin de la somme.

Le négociant mourut. Son fils était un ivrogne et passait le temps avec d'autres buveurs. Il dilapida tout le gain paternel, vendit même

les bijoux de sa femme et connut la misère. Lorsque ses serviteurs virent qu'il restait sans sou ni maille, leur affection s'effrita.

Il se souvint alors du plomb et demanda à son serviteur :

— Qu'as-tu fait des trois cents litres de plomb que mon père t'avait confié? Apporte-le moi!

Le serviteur s'en fut et revint en pleurant. Il dit :

— J'avais enterré le plomb et une souris l'a mangé!

Le jeune homme n'en crut rien, mais les convives attestèrent :

— C'est sans doute vrai.

Il plongea dans le dénuement extrême. Voulant boire avec ses amis, il n'avait plus rien à leur apporter. Il se rendit chez sa femme, lui retira son écharpe et la vendit. Avec la somme, il acheta un pain et un peu de fromage et alla rejoindre ses amis. Ceux-ci étaient assis dans un jardin et buvaient. Arrivé devant la porte, il eut envie d'uriner. Il posa à terre le pain et le fromage et urina le visage tourné vers les convives. Un chien errant s'empara des vivres et les mangea. Le jeune homme rejoignit ses amis. Eux avaient déjà oublié et son hospitalité et ses dépenses. Ils ne lui rendirent pas la pareille et lui reprochèrent :

— Pourquoi es-tu venu sans présents?

Confus, il répliqua :

— J'apportais du pain et du fromage et un chien me les a mangés.

Son serviteur était de la partie. Il rit et dit:

— Il ment, comment est-ce qu'un chien a pu tout manger?

L'homme se mit à pleurer et lui dit:

— Que la colère de Dieu retombe sur toi! Si une seule souris a pu manger trois cents litres de plomb, pourquoi est-ce qu'un fort mâtin ne viendrait pas à bout d'un peu de pain et de fromage?

Et il sortit en pleurs. Le serviteur se leva, le rejoignit et lui dit:

— Tu vois à présent si tu as été déraisonnable! Pourquoi avoir dissipé une telle fortune? Qui t'en sait gré? Maintenant suis mon conseil: cesse de boire. Reprends tes sens! J'ai toujours gardé le plomb. Je savais que ce jour viendrait et si je t'avais donné le plomb plus tôt, tu l'aurais dépensé comme le reste. Que Dieu t'aide désormais à bien employer ton argent!

En effet, le jeune homme apprit le commerce et, employant à bonne fin ses ressources, devint un remarquable négociant.

— Il est bien de vivre dans l'abondance à condition de bien employer sa richesse, sinon un pauvre vaut mieux qu'un riche avare. Un vieil adage fait dire au pauvre: „Je suis supérieur aux rois en ceci que je me contente de ce que j'ai,

tandis que, même devenus souverains de la terre entière, ils ne seraient satisfaits et comblés!

Le roi lui demanda:

— Puisque tu crois pouvoir enseigner la sagesse, dis-moi ce qui, d'après toi, est délectable à l'homme et ce qui l'attriste et lui pèse le plus?

Djoumber conta l'histoire suivante:

LE ROI ET SES TROIS FILS

Il était un roi magnanime qui avait trois fils.

Le roi dit:

— Je veux éprouver mes enfants pour savoir qui d'entre eux a une intelligence de roi.

Il demanda à tous les trois:

— Qu'est-ce qui est le plus joli, le plus gras et le plus rapide?

L'aîné répondit:

— Ma femme est jolie, mon cheval est gras et mon autour est rapide. On ne saurait trouver mieux.

Le père lui dit:

— Tu ne seras jamais roi!

Le moyen loua son père et dit:

— Il n'y a sur terre rien de plus beau que la reine, de plus gras que le cheval du roi et de plus rapide que son faucon.

À lui aussi le roi dit:

— Tu n'auras pas le sort d'un roi!

Il interrogea le cadet qui répondit:

— Il n'y a rien sur terre qui soit plus beau que le printemps, plus gras que l'automne et plus rapide que le regard.

Cette réponse plut au père et il destina le cadet au trône.

— Je sais que tu vas m'éprouver, mais même si je me révèle inapte, as-tu un autre fils ou un frère à désigner comme héritier?

Le roi dit:

— Tu as raison: on ne cherche que quand il y a le choix.

Djoumber dit:

— Au commencement rien n'est plus doux qu'un péché, mais il devient par la suite poison et péril. On se réjouit d'abord et puis on se repent. Il n'y a rien de plus difficile à faire qu'une action bonne et charitable, mais il suffit de l'entreprendre pour qu'elle devienne facile. On a de la paresse d'abord, mais une grande joie et une félicité vous envahissent enfin. Les actes mauvais et vilains tournent court et ont une fin piteuse, tandis que les actes bons et généreux demeurent éternellement inépuisables.

LES DEUX FRERES

Il y avait deux frères. L'aîné avait femme et enfants et le cadet était célibataire. Ne pouvant plus vivre ensemble, ils se séparèrent et partagèrent tout leur bien. Lorsqu'ils partagèrent la récolte, la fosse à blé de l'un se trouva en deçà de l'aire et celle de l'autre — au-delà. L'aîné prenait en cachette du blé de sa fosse et le mettait dans celle de son frère en disant:

— Dieu m'a donné femme et enfants, nous gagnons notre vie. Mon frère n'a personne. Qu'il profite au moins de ce blé.

A son tour le cadet prenait en cachette le blé de sa fosse et le vidait dans celle de l'aîné, disant:

— Je suis seul et il me sera facile de me nourrir partout où j'irai. Mon frère, lui, a de petits enfants, il doit y pourvoir. Qu'il ait ce blé.

Ainsi firent-ils chaque jour et Dieu multiplia leurs biens et ils ne manquèrent jamais de nourriture.

Dieu multipliera toujours les actions charitables et bonnes.

Le roi dit:

— Pourquoi l'avoir fait en cachette et non pas ouvertement? Qui les en aurait empêchés?

Djoumber rit et lui répondit ainsi :

— Le cœur humain est mesquin, le partage des biens suscite l'animosité et on ne saurait faire du bien ouvertement. A part cela, il est préférable de faire une bonne action en secret, Dieu la récompensera mieux : si quelqu'un te rend service, puis s'en vante et s'en targue, il finit par te blesser !

Djoumber conta l'histoire suivante :

UN ROI JETE A LA FOSSE

Deux rois s'affrontèrent. L'un d'eux fut vainqueur, s'empara de l'autre et le jeta dans une fosse.

Quelque temps s'écoula. Un homme docte vint à passer dans ces parages et voulut libérer le prisonnier et le laisser s'évader. Il se pencha sur la fosse et cria :

— Ne ferais-je pas bien de favoriser ton évasion ?

Le roi le remercia de son intention. L'inconnu fit descendre une corde et ramena le roi à la surface. Puis il demanda :

— N'ai-je pas bien fait de t'en faire sortir ?

Le roi renouvela ses remerciements.

Le sauveur demanda une troisième fois :

— N'ai-je pas bien agi ?

Le roi se fâcha et cria:

— Holà! Cet homme vient de me faire évader!
Des gardes accoururent et les saisirent tous deux. Ils demandèrent au roi:

— Pourquoi nous l'avoir révélé et pourquoi ne pas avoir fui?

Le roi dit:

— Avant même de m'avoir retiré de la fosse, il m'a criblé de reproches et il m'aurait bien étouffé de ses propos devant que je ne regagne ma demeure. Alors j'ai préféré rester où j'étais.

— C'est ainsi qu'une bonne action doit se faire de sorte qu'elle agrée à Dieu ou plaise à l'homme.

Le roi dit:

— Ta bonté me plaît. Toi si jeune, comment en sais-tu tant?

Djoumber répondit:

— Tout vient de Dieu et il y a encore trois causes à cela. Premièrement: je suis le fruit d'une bonne souche; deuxièmement: j'ai été élevé par un parfait jardinier; troisièmement: on m'a confié à un conservateur prudent.

Le roi demanda:

— Qui sont ces personnes?

Le fils lui répondit:

— Vous êtes la souche qui m'a donné naissance; le vizir Sédrak est le jardinier qui m'a élevé et mon conservateur est Léon qui m'éduque.

Rouka se leva et dit à Djoumber:

— Tu as dit deux vérités et un mensonge.

Djoumber lui demanda:

— Quel est le mensonge?

Rouka dit:

— Quant à la souche et au jardinier, c'est vrai et c'est bien; ce qui concerne le conservateur est mauvais et faux.

Djoumber dit:

— Si j'ai menti une fois sur trois, il ne m'en reste pas moins deux vérités. Mais toi, tu es porteur de deux vices: homme, tu es une femme, mais femme tu n'es pas vraiment.

Rouka dit:

— C'est Léon qui te l'a suggéré.

Djoumber conta l'histoire suivante:

LE CHAMEAU ET L'ÂNE

Un chameau et un âne, fort éreintés, fraternisèrent et s'évadèrent de chez leur maître. Ils gagnèrent les pâturages dans la montagne et y prirent beaucoup d'embonpoint. Ils oublièrent et leur maigreur d'autrefois et leurs dos meurtris. L'âne dit au chameau:

— Frère, je voudrais chanter.

Le chameau l'en dissuada:

— Mieux vaut pas, frère! As-tu oublié notre

misère? Et s'il se trouvaient des gens dans ces parages? Ils nous emmèneraient et nous maltraiteraient pis que par le passé.

L'âne ne voulut rien entendre et se mit à braire. Il chanta très fort. Des voyageurs se trouvèrent non loin de là. Leurs chameaux et leurs ânes étaient tombés de fatigue. Ils entendirent le braiement. Ils s'en réjouirent et dirent:

— Il doit y avoir par là un village ou une caravane. Allons voir si on ne nous louerait pas des bêtes de somme.

Ils se rendirent sur les lieux et, voyant un chameau et un âne engraisés et sans maître, les emmenèrent et les chargèrent de fardeaux.

La route ne finissant pas, l'âne, exténué, s'arrêta. Les hommes juchèrent l'âne et son fardeau sur le chameau son confrère.

On reprit la marche. Un sentier étroit passait par le rocher et longeait le bord d'un précipice. Le chameau dit à l'âne:

— Frère, j'ai envie de danser un peu et de faire des pirouettes.

L'âne lui dit:

— N'as-tu pas trouvé de meilleur endroit pour danser et t'ébattre?

Le chameau répondit:

— Ton chant de tout à l'heure est digne d'une danse dans ces lieux!

Par dépit le chameau se cabra et jeta l'âne au bas du rocher.

— C'est une telle réponse que mérite ton propos, car chacun sait que je tiens toutes mes connaissances de Léon.

Rouka dit :

— Malheur à moi ! Etant seul, Léon ne m'épargnait guère. Qu'adviendra-t-il de moi à présent qu'il a élevé dans le même esprit le fils du roi ?

Rouka conta une histoire :

LE ROI ET LA MORT

Il y avait un roi qui jurait :

— La mort ne saurait me tuer sans que je la tue à mon tour !

Pour accueillir l'intruse, il revêtit armure, prit sabre et bouclier.

Lorsque son heure sonna et que le mal le prit, il posa ses armes près de lui. En proie au malaise, il saisit le sabre, mais ne put le sortir du fourreau. Jurant contre la mort, il dit :

— Est-ce là de la bravoure ? D'abord tu enlèves à l'homme ses forces, puis tu l'achèves. Si tu as du cœur, croisons le fer face à face !

— Eh bien, Léon se conduit comme la mort, assisté désormais du fils de mon maître. Que lui opposer ?

Djoumber conta l'histoire suivante:

L'EMPIRE DU VIN

Le sultan Salime demanda à son vizir:

— Ceux qui boivent, pourquoi le font-ils, puisque c'est le vin et l'ivresse qui entraînent toutes sortes de vilenies?

Le vizir répondit:

— Le vin peut faire plus de bien que de mal. Le vin rend la vue aux aveugles, fait marcher le cul-de-jatte et enrichit le pauvre.

Le padichah fit venir les trois infirmes. On les assit face à face et on leur versa du vin. L'aveugle enivré dit:

— Mon Dieu, que le souverain du pays soit loué de nous offrir un si bon vin rouge!

Le cul-de-jatte se fâcha et lui lança:

— A qui oses-tu parler ainsi? N'en déplaie au sultan, je m'en vais t'appliquer un bon coup de pied à te briser les reins!

Le pauvre indigent dit:

— Tue-le et je te payerai son sang!

Le vizir dit:

— O chah bienheureux, tu vois tout ce que peut le vin! Car comment est-ce que celui-ci aurait pu voir, celui-là — donner un coup de pied et cet autre lui payer le sang versé?

— Eh bien voilà, Rouka! Tu es infirme comme eux et je soupçonne que tu as bu du vin, sinon comment expliquer une telle affabulation?

Rouka conta l'histoire suivante:

LA BELLE-SOEUR IRASCIBLE

Il était un pauvre homme qui avait une belle-sœur irascible. Celle-ci le sermonnait et disait:

— Va, vole quelque chose, apporte-le moi!

Le beau-frère la suppliait de lui faire grâce, mais la femme n'en démordait pas. Un jour qu'il allait les yeux baignés de larmes et le corps meurtri de coups par sa belle-sœur, l'homme vit sept chameaux chargés de soie et sans maître. Il emmena les bêtes, les dissimula dans la forêt et prit le chemin de sa maison.

Il rencontra un homme qui cherchait les chameaux et qui lui dit:

— J'ai perdu sept chameaux et si tu m'en apprenais quelque chose, la charge de l'un d'eux serait tienne!

Le voleur répondit:

— Je ne les ai pas vus, mais je suis un tel devin qu'aucun mage ne saurait m'égalier.

Il portait dans sa poche un vieux grimoire trouvé par hasard. Il le sortit, le consulta et dit:

— Maintenant je sais.

Il conduisit le propriétaire par un détour, tout en lui disant de temps à autre :

— Je vois des hommes qui emmènent vos bêtes.

Et il ajouta des choses plus insensées les unes que les autres. Près du but, il dit :

— Ces hommes nous ont senti approcher, ils ont abandonné les chameaux et se sont enfuis ; c'est mon grimoire qui me l'apprend.

Il désigna les chameaux au maître et reçut comme récompense un chargement de soie qu'il rapporta chez lui. Sa belle-sœur apprécia le présent et dit :

— Tu es un gentil beau-frère, continue de la sorte !

En ce temps-là le roi avait perdu une pierre précieuse hors pris et l'on battait la campagne à sa recherche.

Le chamelier demanda audience au roi et lui dit :

— Naguère j'ai perdu vos chameaux et un devin me les a fait retrouver.

On alla d'urgence le quérir. Le nouveau venu parut sans grimoire et prit place au bout de la file de nombreux autres devins qui remplissaient la grande salle.

Un esclave portant quelque chose dans un écrin en or faisait le tour de l'assemblée et disait :

— Celui qui devinera ce qu'il y a là dans cet écrin trouvera la pierre précieuse !

Chacun s'efforça de deviner: les uns dirent que c'était un joyau, d'autres —une perle ou encore autre chose. Lorsque l'esclave s'approcha du nouveau devin, ce dernier, ne sachant à quoi s'en tenir, soupira et dit:

— Malheur à moi, belle-sœur, nous grillons d'impatience de voir immoler un innocent!

Il s'était écrié en toute sincérité, mais le roi se mit à rire:

— Il le dit sous forme d'allégorie!

Un grillon était enfermé dans l'écrin et on pensa au calembour. On reconduisit le devin, on le vêtit d'habits royaux, on le fit coucher dans la chambre du roi et on lui apporta la literie royale; les princes le veillèrent. Tels furent les honneurs qu'on lui réserva. Mais le devin espérait que les princes s'endormiraient et qu'il pourrait fuir.

Il s'avéra qu'un des serviteurs avait volé cette pierre précieuse et lorsque les autres s'endormirent le voleur se jeta aux pieds du devin:

— C'est moi qui ai volé la pierre et je te supplie de ne pas me livrer!

Le devin en fut très content et dit:

— Je l'avais deviné dès ce matin, mais j'ai eu pitié de ta jeunesse et je ne l'ai pas révélé. Va maintenant dans la basse-cour, fait avaler la pierre précieuse à une oie, brise-lui une aile et prends du repos.

A l'aube le nouveau devin sortit gaiement au

milieu de la place. Le roi vint avec son armée. On demanda au devin des nouvelles de la pierre précieuse. Il sortit son grimoire, le consulta et dit :

— Amenez-moi ici toutes les oies du roi!

Il examina la volaille et ne vit pas l'oie marquée qu'on avait laissée dans la basse-cour. Il dit aux serviteurs :

— Il manque une oie à l'aile cassée.

Les nobles courtisans et devins furent fort étonnés et chacun manifesta son admiration. Enfin, on amena l'oie marquée. Le devin ordonna :

— Coupez-lui l'estomac, c'est cette oie qui a avalé la pierre.

Ainsi fut fait et on **re**tira la pierre précieuse qui brillait comme le soleil. Le roi s'en réjouit et combla le devin de riches présents, lui donna un de ses coursiers harnaché d'or. Jamais de sa vie cet homme n'était monté à cheval et le roi avait habitué sa monture à rebrousser chemin après être allé à la limite de la place. C'est pourquoi cette fois aussi, arrivé au bout de la place, le cheval fit demi-tour et partit au galop. Le devin ne put le retenir, eut peur et cria :

— Au secours, au secours!

Arrivé devant l'écurie, le cheval s'arrêta, mais au même instant l'écurie royale s'effondra et les chevaux furent écrasés sous les décombres. Alors le nouveau devin dit :

— Dès que je fus arrivé à l'autre bout de la

place, j'ai appris ce qui allait arriver, j'ai appelé au secours, mais personne n'a réagi.

Il rendit le coursier au roi et celui ci lui fit encore de riches présents et lui donna un autre cheval.

Le devin partit. Aussitôt rentré chez lui, il plia bagages et quitta le pays. Il savait qu'à la fin des fins son imposture serait révélée et il évita ainsi d'en rendre compte.

— De même, ô fils de roi, mieux vaudrait que ton Léon prenne la fuite dès à présent, car vous apprendrez son imposture.

Djoumber conta l'histoire suivante:

L'IMPOSTEUR ET L'IGNORANT

Il y avait deux frères. L'un était au service du roi et l'autre peinait chez lui. Celui qui servait le roi était un imposteur et son maître l'en rémunérait amplement. Le casanier était un ignorant et il disait à son frère:

— Je ne veux plus me nourrir de tes impostures. Si le roi a des faveurs pour toi, crois-tu que je ne puisse inventer des fables à mon tour pour mériter des largeurs royales?

L'imposteur lui dit:

— Ce que j'invente lui plaît et je t'apporte

beaucoup de choses, tu n'as pas à t'en faire. Et puisque je ne te reproche jamais rien, reste chez toi et sois content!

L'autre n'en voulut rien entendre, se rendit auprès du roi et lui dit:

— J'entends des chiens aboyer dans les airs!

Le roi voulut le tuer:

— Comment as-tu osé me dire un tel mensonge!

L'imposteur vint alors et lui dit:

— Ça c'est mon frère. C'est un bêta de berger, mais il n'aurait pas menti. Un aigle a sans doute enlevé dans l'air un chiot qu'il a dû entendre japper en haut. Par bêtise il n'a pu distinguer et vous a parlé d'aboiement de chien.

Le roi s'apaisa, il ne tua pas l'ignorant et lui donna même des habits. Rentré chez lui, son frère lui dit:

— Je t'ai sauvé de la mort, à présent reste chez toi, car tu ignores quels propos on peut tenir à un roi.

Mais aussitôt que l'ignorant eut revêtu l'habit somptueux, l'envie d'un mensonge plus gros le démangea. Il se rendit auprès du roi et dit:

— J'ai décoché une flèche à un cerf et lui ai coupé d'un seul coup une oreille et un pied. Il tomba et fut pris dans une sauce piquante et je le mangeai.

A nouveau le roi donna l'ordre de l'exécuter, tant ce mensonge l'indigna. Son frère eut pitié de lui, il se présenta devant le roi et dit:

— J'ai déjà eu l'honneur de faire observer à Votre Majesté que c'est un ignorant et un mauvais parleur. Mais il se sert bien de la flèche. Il la lança au cerf au moment où l'animal se grattait l'oreille et c'est ainsi qu'il lui coupa à la fois le pied et l'oreille. Le cerf tomba. La pointe de la flèche était en acier trempé. Une grosse pierre se trouvant là, la flèche l'effleura; l'étincelle qui en jaillit embrasa la paille et le feu rôtit le cerf. Un groseiller chargé de groseilles poussait tout près et le cerf l'avait écrasé en tombant. Lorsque mon frère goûta du cerf, la viande lui parut relevée d'une sauce de groseilles.

Ainsi il sauva une seconde fois du péril son frère et le renvoya chez lui.

De même ce Léon est un imposteur, mais puisque son propos plaît au roi, qu'as-tu à y redire? Tu connais le proverbe: „Si ton maître aime les serpents, dans ta poche prends-en“.

Trois qualités doivent distinguer un courtisan: premièrement: il ne doit pas dénoncer ceux qu'il aime au roi, car on ne le croira pas et il aura des déboires;

deuxièmement: il faut vanter les propos qui plaisent au roi, car si tu les désapprouves, il n'en fera qu'à sa tête et tu essuieras un échec;

troisièmement: tâche d'attirer vers toi celui qui jouit de l'affection royale, sinon tes jours seront abrégés.

Rouka conta l'histoire suivante:

LES TROIS CAMARADES

Trois camarades se rencontrèrent: l'un était d'Ispahan, l'autre du Gilant et le troisième de Gandja. Chacun vanta sa province. L'ispahanais dit:

— Voici comment est ma province: si vous mettez ensemble un melon vieux et un melon nouveau, vous ne saurez distinguer lequel est de l'an passé et lequel vient de mûrir.

Le gilonais dit:

— Ma province est ainsi: si vous couchez dans un même lit un homme vivant et un cadavre et que le premier dort, vous ne sauriez reconnaître lequel des deux est vivant et lequel est mort.

Le gandjais dit:

— Ma province est ainsi: après sa mort l'homme marche encore pendant six mois et ne descend dans la tombe qu'au septième. Si la fièvre prend son homme au printemps, il ne meurt qu'à l'automne.

Aucune de ces provinces ne valait grand-chose, mais elles leur plaisaient.

Ton Léon que voici est aussi un homme fort méchant, mais en lui, le mal et le bien te plaisent également. Pourquoi m'empêches-tu de lui parler et me parles-tu toi-même?



Le roi de Basra et le docteur

Djoumber dit:

— Pourquoi, ayant perdu après castration ta moustache et ta barbe, as-tu gardé intacte ta toison autour du lieu endommagé?

Rouka dit:

— Léon est un sorcier et il t'a charmé.

Djoumber conta l'histoire suivante:

L'HOMME QUI VOIT ET L'AVEUGLE

Un homme suivait sa route avec vingt martchilis pour toute fortune. Il rencontra un mendiant aveugle sans guide qui cherchait en tâtonnant du bâton son chemin. L'homme se dit:

— Je m'en vais éprouver cet aveugle, pour voir ce qu'il vaut.

Il alla au-devant du mendiant, le heurta et s'écria:

— Qui es-tu pour heurter ainsi un aveugle sans guide et l'abasourdir? Ne crains-tu pas Dieu de me malmener ainsi?

L'aveugle protesta:

— Moi aussi je suis aveugle et je marche avec un bâton, c'est par mégarde que je t'ai heurté, ne m'en fais pas grief!

Ils s'assirent et causèrent en paix. L'homme dit:

— On m'a prêté une vingtaine de martchilis et je n'arrive pas à distinguer les pièces en argent pur de celles qui sont fausses.

L'aveugle lui dit :

— Quand j'avais la vue, j'étais argenteur et je frappais la monnaie. Passe-moi les pièces, je les reconnaîtrei au toucher et te dirai à quoi t'en tenir!

L'autre lui passa son argent, l'aveugle serra la somme sous sa ceinture et alla en tapinois se coucher dans le sillon, pensant ainsi se cacher.

Quelque temps s'écoula et l'homme l'interpella :

— Qu'as-tu fait de mon argent? Qu'es-tu devenu pendant tout ce temps?

Puis il supplia :

— N'enlève pas à un aveugle un peu d'argent gagné avec tant de peine et de marche, ne commets pas un tel péché!

Le mendiant le prenait effectivement pour aveugle et ne bronchait pas. Alors l'homme cessa de supplier, prit une pierre et dit :

— Seigneur, si cet homme a l'intention de m'enlever injustement mon argent, que cette pierre le frappe au pied.

Il lança la pierre et toucha le mendiant au pied. L'aveugle se leva et alla se coucher ailleurs, croyant se soustraire aux coups. L'homme prit une pierre plus grosse et pria Dieu :

— S'il a privé un aveugle comme moi des quelques sous réunis avec tant de gémissements et si tu me rends justice, fais que cette pierre le frappe à l'épaule.

Il jeta la pierre qui alla s'aplatir sur l'épaule du mendiant.

L'aveugle serra les dents et ne souffla mot. Il changea encore de cachette.

L'homme prit une troisième pierre et dit :

— Seigneur, fais que cette pierre le frappe au front.

L'aveugle pensa : „Les deux précédentes allèrent droit au but et si cette pierre m'atteint au front, j'en mourrai et qui possèdera cet argent ?“ Alors il cria :

— Frère, n'aie aucune crainte, je veux distinguer les bonnes pièces des fausses et je te les rendrai toutes.

L'homme l'injuria et dit :

— Tu n'es qu'un méchant ! Toi un aveugle, tu penses me voler, à moi qui vois, mon argent !

De même, tu es aveugle d'esprit et tu penses que tout le monde te ressemble.

Rouka dit :

— Tu es enfant et puéril, tu suis la parole mensongère de Léon sans même la vérifier. Mais qui croit sur parole court inévitablement au malheur.

Rouka conta l'histoire suivante :

L'ÂNE, LE TIGRE, LE RENARD ET LE LOUP

Un âne maigre et chétif s'enfuit de chez son maître, un pauvre hère besogneux, et s'établit

2
dans un endroit élevé. Un grand fleuve coulait dans ces parages, de beaux arbres ombrageaient ses bords, des rochers abrupts s'élevaient tout autour, les prés verts étaient parsemés de fleurs. Il paraît qu'un tigre logeait dans ce lieu sur lequel l'âne porta son choix.

Le tigre était à la chasse. En rentrant, il vit l'âne et son étonnement égala sa frayeur. Quand, de son côté, l'âne vit le tigre, il le prit pour messenger de sa mort, dressa les oreilles et se mit à braire bien fort. Le tigre en fut si épouvanté que, sans retrouver son chemin, il franchit les rochers et s'enfuit.

Il rencontra le renard. Voyant le tigre affligé, le renard le salua avec déférence et demanda :

— O roi des animaux, où te rends-tu et qu'est-ce qui te chagrine ?

Le tigre répondit :

— Un étrange géant est venu s'établir dans mon royaume, il m'effraya et je dus céder la place. Voilà ce qui me chagrine.

Le renard demanda des détails. Le tigre décrivit l'étranger : son aspect général, ses quatre pieds, ses longues oreilles, sa voix forte, sa couleur et tout ce qui le distinguait. Le renard dit :

— C'est un âne, ne fais pas, je vais le chasser et tu recouvreras la paix !

Le tigre ne voulut rien entendre. Le renard le suivit et ils allèrent leur chemin. Ils rencontrèrent le loup qui les salua et demanda au renard :

— Qu'est-ce qui chagrine le tigre, où se rend-il?

Le renard conta tout au loup:

— Il fuit un âne. J'ai essayé, mais en vain, de le faire revenir sur sa décision.

Le loup dit:

— Ne t'inquiète pas, ça fera mon dîner, j'ai très faim. Suis-moi et je me charge du reste!

Le tigre leur dit:

— Si vous n'ourdissez pas une trahison contre moi et si vous me dites vrai, lions-nous tous les trois avec une seule corde, moi entre vous deux, et subissons le même sort!

Le renard vola une corde chez un bûcheron et l'apporta. Ils s'attachèrent tous les trois et partirent. Lorsque l'âne les vit venir ensemble, il s'affola, gémit et se mit à braire de toutes ses forces. Le tigre eut peur et, ne voulant entendre aucun conseil, tira la corde, étrangla ses deux compagnons et prit la fuite.

Quelque temps passa et le tigre se dit: „Je ne saurais vivre ailleurs que chez moi. J'irai donc offrir mes services à ce géant et, s'il veut bien me pardonner, je reverrai mes lieux préférés“.

Il se présenta devant l'âne et lui offrit avec déférence ses services. L'âne le craignait et lui craignait encore plus l'âne.

Enfin l'âne dit:

— Puisque tu rentres à mon service, tu auras de bonnes conditions, je te ferai majordome et

si tu commets des fautes, je t'en pardonnerai deux, mais gare à la troisième!

Ils vécurent ainsi en paix.

Du temps s'écoula. Une fois, tandis que l'âne dormait, le tigre eut envie de s'ébattre et sauta par-dessus la rivière. De sa queue il effleura l'eau et éclaboussa l'âne. Celui-ci se réveilla, se fâcha et le punit sévèrement.

Une autre fois ce fut l'âne qui entra dans l'eau. La rivière était en crue, le courant renversa l'âne qui allait se noyer. Le tigre se précipita dans l'eau, vint en aide à son maître et le retira. L'âne cherchait chicane et, craignant que le tigre ne lui joue quelque tour, voulait s'en débarrasser. Il s'emporta:

— Je pêchais la truite, pourquoi m'as-tu dérangé?

Le tigre appréhendait un troisième péché et préféra vider les lieux avant de le commettre.

L'âne resta maître du domaine.

— O fils de roi! Si je t'ai conté cette histoire, c'est pour que tu n'étrangles pas tes conseillers à l'instar du tigre, pour que tu ne te fies pas à des vauriens, pour que tu n'entreprennes quoi que ce soit sans connaissance de cause, sinon tu auras à t'en repentir.

Djoumber conta une histoire:

LE ROI DES INDES ET LE BARBIER

Le roi des Indes se baignait au bain et un barbier lui rasait la tête. Approchant la lame de rasoir du cou du roi, le barbier lui dit:

— Donne-moi ta fille en mariage.

Le roi s'étonna et promit. Sorti du bain, il demanda à ses vizirs:

— Comment un barbier a-t-il osé me demander la main de ma fille?

Les vizirs suggérèrent:

— Il avait sans doute posé le pied sur un trésor et c'est ce qui l'a fait parler.

On enleva les dalles des bains et on trouva beaucoup d'or et d'argent enfoui.

— Il en est ainsi de toi, Rouka! De deux choses l'une: ou ton pied foule un trésor, ou Dieu t'a voué à la mort, sinon pourquoi conter sornettes?

Rouka conta l'histoire suivante:

LE LABOUREUR, LE TISSERAND ET LE TAILLEUR

Il y avait trois frères: l'un était laboureur, l'autre tisserand et le troisième tailleur. L'aîné, le laboureur, était déjà vieux. Sa femme vint à

mourir et il pensa en épouser une autre. Ses frères tentèrent de l'en dissuader, mais en vain. N'y pouvant rien, on lui présenta une vieille femme qui lui convenait et on fit la noce.

Cette même nuit un chameau chargé d'un trésor vint devant leur porte. Les convives tuèrent le chameau, le jetèrent dans une fosse et cachèrent sa charge. Ils convinrent: „Si quelqu'un vient chercher le chameau, contons-lui des balivernes.“

Le repas de noces se termina. Le propriétaire du chameau se déclara. Le frère aîné labourait la terre. Lorsque l'homme s'approcha, le laboureur devina en lui le chamelier. Celui-ci dit:

— Salut le laboureur!

Le laboureur répondit:

— Je sème de l'épeautre.

Le chamelier s'étonna et dit:

— J'ai perdu mon chameau, si tu sais où il est, dis-le moi et je te donnerai beaucoup d'argent.

Le laboureur répondit:

— Si nous étions en été, on aurait pu labourer un bon terrain pour les blés d'automne.

Le chamelier dit:

— Je te demande des nouvelles du chameau et tu me parles labourage.

Le laboureur répondit:

— Le taureau brun me fait des misères.

Le chamelier se fâcha et partit. Arrivé à la li-

mite du village, il vit un tisserand qui tissait la chaîne. Il l'aborda et lui dit:

— J'ai perdu mon chameau, si tu m'en disais des nouvelles, je te payerais bien.

Le tisserand répondit:

— Je suis un habile tisserand, j'en tisse deux par jour.

Le chamelier lui dit:

— Je voudrais avoir des nouvelles du chameau, non pas du tissage.

Le tisserand répondit:

— Frère, je te l'aurais vendu, mais ce n'est pas à moi!

Le chamelier devint triste et pensa: „Me voici en pays de fous!“

Et il partit. Arrivé dans le village, il posa la même question au tailleur. Celui-ci répondit:

— On me paye six chaouris.

Le chamelier lui dit:

— Jeune homme, je voudrais avoir des nouvelles de mon chameau, je dis bien: du chameau!

Le tailleur répondit:

— Je suis très pressé, passe ta commande à quelqu'un d'autre!

Le chamelier s'en fut. Arrivé au bord de l'eau, il rencontra la vieille nouvellement mariée. Il lui posa sa question. La vieille conta tout avec précision:

— Un tel chameau survint, mon mari et mes beaux-frères l'ont tué et ils ont caché le trésor.

Le chamelier demanda :

— Quand est-ce que cela est arrivé ?

La vieille répondit :

— Juste la nuit de mon mariage.

Le chamelier pensa :

— Décidément, les hommes et les femmes de ce pays sont complètement cinglés ! C'est hier que j'ai perdu mon chameau et cette vieille me conte l'histoire de ses noces !

Le chamelier partit les mains vides. La vieille disait vrai, mais il n'en crut rien.

— De même, je dis la vérité, mais ma vérité te semble plus mensongère que le mensonge ; une bonne parole de moi te semble pire que le propos le plus méchant. Jeune, tu prétends être sage. Maître, tu hais les eunuques. Fils de roi, tu te passes d'un seul homme. Puisque tu te crois si sage, voici une devinette pour toi et pour ton Léon.

Djoubber demanda :

— Laquelle ?

Rouka dit :

LE LOUP, LA CHEVRE ET LE FOIN

Je jetterai un pont étroit sur la rivière et tu n'auras qu'à faire passer dessus, à tour de rôle, un loup, une chèvre et une botte de foin, de

sorte que le loup ne mange pas la chèvre et que la chèvre ne mange pas le foin.

Le fils du roi consentit.

Rouka jeta un ponceau. On amena un loup, une chèvre et on apporta une botte de foin. Djoumber fit traverser le pont à la chèvre et la laissa sur la rive opposée. Puis il revint chercher le loup, lui fit traverser le pont, laissa le fauve sur la rive opposée et ramena avec lui la chèvre. Laisant la chèvre, il prit la botte de foin, passa le pont et la déposa à côté du loup. Puis il revint chercher la chèvre et la fit retraverser le pont.

Alors il dit à Rouka :

— Voici la solution de ta devinette. A mon tour à présent. Ma solution était en actes, trouve la tienne en paroles.

Rouka dit :

— Annonce la couleur.

Djoumber dit :

— Eunuque, tu es destiné à protéger les femmes et il est de ton métier de deviner ce qui suit.

TROIS COUPLES ET LA RIVIERE

Trois inconnus se rencontrèrent au bord d'un fleuve. Tous les trois étaient accompagnés de leurs épouses. Ils trouvèrent sur l'eau un petit canot ne pouvant transporter plus de deux per-

sonnes à la fois. Fais donc passer tous les six sur la rive opposée de sorte qu'aucun homme ne puisse s'emparer de la femme de l'autre!

Voyant que la devinette était très difficile et ne pouvant en trouver le clef, Rouka s'attrista. Alors le roi, le vizir et Rouka engagèrent une grande discussion: „C'est comme ceci, non, ce serait plutôt comme ça“.

Aucune conclusion n'en sortit. Rouka jura:

— C'est une devinette fausse et insoluble. Aucun sage ne saurait effectuer ce transport.

Djoumber lui dit:

— Lièvre parmi les animaux et milan parmi la gent ailée, toi qui connais parfaitement ta place parmi les hommes, gare à l'erreur!

Rouka n'en démordait pas. Léon proposa à Djoumber:

— Fais donc toi-même le passage et nous verrons bien s'il ne revient pas sur son avis.

Rouka ne s'y opposa guère. Djoumber dit:

— Ces trois hommes ont pour noms: Mélasse, Métour et Marassan. Mélasse approcha le canot, y prit place avec sa femme qu'il conduisit sur la rive opposée. Puis il retraversa le fleuve. Les deux autres femmes firent ensuite le trajet. La femme de Mélasse rejoignit en canot son mari. Métour et Marassan allèrent rejoindre leurs épouses. Métour retraversa le fleuve avec sa femme et revint auprès de Mélasse. Métour et Mélasse laissèrent leurs femmes de ce côté-ci et allèrent

auprès de Marassan. La femme de ce dernier prit place dans le canot et alla chercher la femme de Mélasse. Enfin Métour ramena sa femme et ainsi ils traversèrent tous le fleuve et poursuivirent leur route.

Le roi rit et dit :

— Je ne croyais pas possible le passage du fleuve pour ces femmes.

Le vizir Sédrak dit au roi :

— Ainsi donc, Léon est un homme méchant et tu n'as pas à lui conserver la vie ! Il mérite la mort d'avoir élevé ton fils dans l'ignorance. Qu'un père donne la vie à un tel fils et qu'un précepteur l'élève ainsi : fils humblement imploré, ultime grâce accordée et précepteur en rêve désigné—sage, résigné. Ni Djoumber sans Léon, ni Léon sans Djoumber !

LES FRERES PLAIDEURS

Sur ces entrefaites trois frères vinrent plaider devant le roi. Voulant s'établir chacun à son compte, ils avaient tout partagé entre eux, hormis les trente chèvres au sujet desquelles ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord. Ils exposèrent ainsi ce litige au roi :

— Dix de ces chèvres ont chacune un chevreau, dix autres en ont chacune deux et les dix dernières en ont chacune trois ; nous voudrions les par-

tager de telle sorte qu'aucun des frères ne prenne plus qu'un autre et qu'aucun chevreau ne soit séparé de sa mère.

On commença à discuter et à déblatérer. Personne ne réussit le partage. On demanda à Djoumber, fils du roi, de le faire, et il dit :

— Il y a trente chèvres et soixante chevreaux. Donnez à l'aîné les dix chèvres qui ont chacune deux chevreaux, ça lui fera dix chèvres et vingt chevreaux. Des dix chèvres qui ont chacune trois chevreaux vous donnerez cinq au second frère et cinq autres au cadet, ce qui fera cinq chèvres et quinze chevreaux pour chacun. Donnez-leur aussi, à part égale, les dix chèvres qui ont chacune un chevreau; ainsi chacun des trois recevra en tout dix chèvres et vingt chevreaux. Aucun des frères n'obtiendra plus qu'un autre et aucun chevreau ne sera séparé de sa mère.

Le roi fut très content d'un tel partage, il remercia Léon, le revêtit d'habits royaux, le fit asseoir sur son coursier et lui offrit de riches présents.

Rouka dit :

— Pour avoir appris à Djoumber le partage des chèvres et des moutons le roi lui rend un tel hommage. Si Léon avait enseigné les règles des rois et les vertus de la jeunesse, il aurait sans doute reçu le royaume en récompense!

Rouka conta une histoire:

LE ROI QUI SE PRENAIT POUR DIEU ET SON VIZIR

Il y avait un roi qui se disait Dieu et personne n'osait le contredire. Il avait un vizir intelligent et bon. Il lui dit:

— Puisque tu es Dieu, accorde-moi d'être ton ange!

Le roi le fit son ange. Quelque temps se passa. Le roi ordonna à son ange:

— Viens, nous allons faire un miracle!

L'ange répondit:

— Si tu m'en crois, je ferai faire un miracle superbe et beau.

Le roi consentit. Le vizir fit vider les appartements du roi, on les remplit de fumier et de tripes de moutons et de vaches et on ferma la porte. La chose se passait en été.

On attendit dix jours et le onzième on se rendit sur place, disant: „Allons voir ce qu'il en est de notre miracle“.

La porte à peine ouverte, que voient-ils? Tout est plein de larves, de vers et de bousiers et une forte puanteur s'en exhale. Le roi dit au vizir:

— En voilà un miracle!

Le vizir répondit:

— Pour un Dieu de ton acabit et pour un ange du mien c'est un grand miracle et nous ne saurions faire mieux!

— Pour un prince comme Djoumber et pour un maître comme Léon c'est beaucoup d'avoir appris, à manier chèvres et moutons. Personne ne devrait ménager son approbation, sinon Léon, confondu, ne pourrait plus enseigner à son disciple le maniement des vaches et des buffles.

Le roi conta une histoire:

LA TORTUE ET LE SCORPION

Une tortue et un scorpion fraternisèrent et partirent ensemble. Une rivière leur barra le chemin. Le scorpion devint triste, car il ne savait pas nager. La tortue lui dit:

— Monte sur mon dos, je vais te faire traverser la rivière!

Le scorpion ne se fit pas prier. Lorsque la tortue partit à la nage, le scorpion commença à lui mordre le dos. La tortue demanda:

— Frère, que fais-tu?

Le scorpion répondit:

— Que veux-tu, ce n'est pas que je le veuille, mais telle est notre race: amis ou ennemis, il faut que nous mordions tout le monde.

La tortue fit un plongeon, jeta le scorpion à l'eau et lui dit:

— Frère, je ne le voulais pas plus que toi, mais si ceux de ma race ne se lavent pas d'une morsure vénéneuse, elle enfle et ils en meurent.



L'habitant du bord des ténèbres ei ie kaáji

Rouka, toi et tes semblables, vous mordez sans distinction ennemis et amis. Mais crois-moi au moins en ceci: mords une proie ou qui soit à la portée de tes dents ou qui ne te noie pas dans l'eau. Tout animal qu'il soit, le renard a assez d'intelligence pour prévoir que les puces qui l'assaillent vont lui causer dérangement. Il serre entre ses dents un déchet de cuir et plonge sa queue dans l'eau; lorsque les puces passent de la queue sur le corps, il plonge dans l'eau jusqu'au cou; enfin lorsque les puces passent du corps sur la tête et de la tête sur le lambeau de cuir, le renard desserre ses dents. Si beaucoup de puces sont cause de gêne pour un être vivant, que dire d'un homme qui aurait beaucoup d'ennemis? Qu'un homme ne trouve une âme sœur dans la foule de ses semblables est un grand mal.

Rouka dit:

— Ne tolère pas d'hommes méchants à ta cour et je n'aurai pas d'ennemis.

Le roi dit:

— Dans ce cas je devrais te chasser le premier. Sache que les rois connaissent les affaires des eunuques et d'autres mortels, mais personne ne connaît celles des rois, à moins de porter couronne, car le trône est haut et invisible d'en bas.

Le roi conta à son fils l'histoire que voici :

LE SAGE ET LE RICHE

Il y avait un homme sage que le commerce ruina. Il partit, fit le tour de tous les pays du monde et arriva aux Indes. Il demanda qui était le plus riche et, de surcroît, l'homme le plus pieux du pays. Ayant retenu son nom et sa demeure, il se rendit chez cet homme et lui dit :

— Frère, naguère tu m'as emprunté quarante litres d'argent et comme je suis à présent dans la gêne extrême, au nom de Dieu rends-les moi !

Le riche nia avoir rien reçu. N'ayant point contracté de dette, que lui devait-il ? Il dit :

— Quand est-ce que je t'ai emprunté de l'argent, qui as-tu pour témoin et peux-tu me montrer ta lettre de change ?

Le visiteur dit :

— Tu avais à faire et tu m'as dit : „Aujourd'hui je n'ai pas le temps, reviens demain et je te donnerai une lettre de change“. J'avais confiance en toi, je t'ai cru, puis j'ai dû faire face à d'autres préoccupations, j'oubliai de repasser chez toi et maintenant je te demande mon argent. Si je mens, jure au nom de Dieu que tu ne me dois pas d'argent et je me retirerai aussitôt !

Le riche pieux se dit : „Pourquoi jurer au nom de Dieu pour si peu ? Il m'a accordé une telle

richesse qu'il y en a pour plusieurs. Si je donne à cet homme quarante litres d'argent et que j'utilise le reste, Dieu ne m'en voudra pas". Il ne jura point et donna au visiteur ce qu'il demandait.

Emportant l'argent, l'autre se dit: „Dieu juste et clément! Tu sais que j'ai agi ainsi dans la détresse. Si à présent je réussis dans mon commerce, je remettrai tout le gain à cet homme et je lui dirai tout“.

Puis il s'en fut au pays de Chine-Machine et mena un commerce d'un tel pied qu'il s'enrichit et qu'il n'y eut point de négociant plus grand que lui.

Quelques années s'écoulèrent. Le négociant se rendit dans la même ville, retrouva son riche créancier et l'invita chez lui. Mais l'autre ne le reconnut pas. Le négociant introduisit l'hôte dans son trésor et lui montra tout ce qu'il possédait. Le riche s'étonna du nombre et de la splendeur des bijoux, il apprécia et loua le tout. Alors le négociant sortit la clef de son trésor, la présenta à son hôte, lui baisa la main et dit:

— Tout ceci t'appartient et que Dieu t'aide à bien l'utiliser!

Le riche avait oublié l'affaire de jadis et il s'enquit du nom et de la provenance du négociant. Celui-ci lui conta tout et ajouta:

— C'était ma misère qui me l'avait fait inventer, car tu ne me devais rien. Ne possédant rien,

que pouvais-je prêter! Et maintenant entre en possession de ce trésor qui te revient!

Le riche s'étonna de la franchise et de la bonté de cet homme. Il prit une ceinture et un coupon pour chemise et dit:

— Si je prends ceci, c'est pour ne pas te blesser. Que Dieu t'aide à profiter de ton bien. Puisque tu viens de faire preuve d'une telle bonté, que tout ce que j'ai soit tien.

— Mon fils, Dieu l'a voulu et je te remets mon trône et mon royaume, règne désormais sur les vivants et que tout rebelle se plie à ton pouvoir.

Rouka conta l'histoire suivante:

LE MAÎTRE ET LE GARDIEN DE LA CAVE A VIN

Le maître visita un jour sa cave à vin et vit un gobelet sur le rebord de la grande cruche à vin enfouie dans le sol. Il demanda au gardien de la cave:

— Que fait là ce gobelet?

Le gardien répondit:

— Chaque fois que je rentre ici, je me verse un gobelet de vin.

Le maître se fâcha et pensa: „Cet homme boit tout mon vin“.

Et il affecta un contrôleur pour l'empêcher de tant boire.

A sa seconde visite de la cave, il vit deux gobelets au bord de la cruche. Il demanda au gardien de la cave:

— Qu'est-ce que cela veut dire?

L'autre répondit:

— Un gobelet est à moi et l'autre est pour le camarade que tu m'as désigné qui le remplit quand il a soif.

— Eh bien, roi, tu viens de donner un beau royaume à ton fils et il te faut en faire autant pour Léon, car un seul royaume ne saurait suffire à deux.

Djoumber, très vexé, conta l'histoire suivante:

L'ETAMEUR ET L'ÂNE

Il y avait un étameur. Il chargea sur l'âne le blé à moudre et se rendit au moulin. Sur le chemin du retour, l'âne s'arrêta avec sa charge de farine. Ne pouvant le faire avancer, le maître s'attrista. Il portait dans sa poche du sel d'ammoniac. Il en mit quelques cristaux sur une pierre, les broya et en saupoudra une partie sous la queue de l'animal, espérant ainsi le sortir de son immobilité. Sous l'effet de la brûlure l'âne partit au

galop si furieux que l'étameur ne put le rejoindre. Il pensa avec amertume: „Pourvu que l'âne ne s'égaré pas et que je ne le perde pas!“

En désespoir de cause, il se passa aussi un peu de poudre: „Cela pourrait m'aider à rejoindre mon âne“.

Mais l'effet du remède fut tel que, pris de rage, l'étameur dépassa l'âne, traversa en trombe son village et rassa de près sa propre maison. Il n'eut que le temps de lancer au passage à sa femme:

— Mon sel d'ammoniac est trop fort, je ne puis m'arrêter! Occupe-toi de l'âne!

— Ainsi, Rouka, tu t'es aussi passé du sel d'ammoniac et c'est ce qui te précipite, sinon aurais-tu osé avancer devant le roi de telles choses, inadmissibles aussi bien de ta part que de celle des autres?

Puis Djoumber s'inclina, se jeta aux pieds de son père, baisa la terre et dit:

— Béni soit qui te créa, que ton destin soit heureux et sublime, que ton nom demeure éternellement! C'est l'humilité d'un grand cœur qui te fait parler, car je ne suis même pas digne de te regarder en face, sans parler d'une telle faveur. Au-dessus de tous les honneurs je place celui d'entendre tes commandements bienveillants. Si j'ai quelque vertu, je la tiens de toi,

car a-t-on vu semer du millet et récolter du froment ou bien planter une épine-vinette et cueillir du kaki? Un arbre sain porte des fruits sains, car il n'y a de bons fruits sans souche valable. D'autre part, ni l'arrosage ni les soins que l'on en prend ne sauraient redresser un arbre malingré. Le proverbe dit: „Un autour engendre un autour et le petit milan vient du grand“. Ne me permets pas de me vanter de mes vertus et ne me les attribue pas. Lorsqu'un maçon construit une belle maison, est-ce le mérite de celui-là ou de celle-ci? Qui des deux mérite louanges: le cavalier qui dresse un étalon ou ce dernier? Je suis chair de ta chair et disciple de Léon. Ma bonté ne vient pas de moi: c'est à toi que je dois ma nature, et mes connaissances — à Léon. Si je te le dis, ce n'est pas que Léon ne soit comblé de tes bienfaits et de ta clémence, dont il ne mérite même pas la dixième part, mais ses ennemis sont nombreux et je crains qu'ils ne le calomnient auprès de la cour de Votre Majesté.

Djoumber conta à son père l'histoire que voici:

LE JUIF ET LE CHRÉTIEN

Il y avait à Stamboul un chrétien et un juif riche qui ne s'entendaient pas. Le juif donnait souvent des pots de vin aux Turcs qui jetaient

le pauvre chrétien en prison. Tantôt on le battait et tantôt on le liait et ainsi il vivait dans le tourment.

Une fois le chrétien demanda au juif:

— Combien y avait-il de prophètes?

Le juif répondit:

— Vingt-quatre.

Le chrétien lui dit:

— Ecris-moi donc leurs noms!

Le juif écrivit tous les noms et le chrétien lui dit:

— Pourquoi as-tu omis Mahomet?

Le juif répondit:

— Il n'a jamais été prophète!

Par animosité, le chrétien avait amené avec lui un témoin turc qui suivit la conversation sans être vu. Celui-ci dénonça le juif au cadî. On saisit le juif et on l'étrangla.

Tout ennemi épie l'instant du règlement de comptes.

∨ Faute de se le réconcilier, on fuit un ennemi puissant.

Si l'ennemi est votre égal, on lui répond ou on le ménage.

Gare surtout à l'ennemi mesquin et vil. Il ressemble au feu qui sommeille sous la cendre: on ne le voit pas, mais il suffit de gratter la cendre pour qu'il vous brûle la main.

L'ennemi mesquin est comme la mort invisible: lorsqu'il arrive, on ne saurait s'en défaire ni par pot de vin, ni par la force, ni en le suppliant.

Quand un ennemi mesquin a le dessus, il ne laisse à aucun prix sa proie de crainte qu'elle ne se sauve.

Un ennemi mesquin ressemble à une fosse recouverte de foin: on marche dessus et on y tombe. C'est pourquoi il faut surtout se méfier des ennemis mesquins: ils sont les plus dangereux.

Recevoir la mort ou la fortune des mains d'un homme vil est également honteux. Par contre, il est aussi glorieux de recevoir la mort ou la fortune des mains d'un homme de bien. Car si tu n'es vil, un homme vil ne saurait avoir raison de toi et si tu n'es pas pis que ton ennemi, pourquoi demanderais-tu grâce? De même, si tu es bon, il te fera du bien. Un homme de bien ne saurait agir autrement et s'il te fait du mal, c'est **qu'**il te surpassera en trois choses qui sont: la bonté, l'intelligence et la force.

Mais le grand bien de l'homme est d'oublier le mal et de le recouvrir du bien.

Rouka dit:

— Fils de roi, par tes récits tu t'efforces de me nuire et de rehausser Léon, mais à cause de son hostilité envers moi il arrivera à Léon ce qui advint à un certain homme.

Rouka conta son histoire:

DISPUTE DE FAUCHEURS

Des faucheurs du village de Darouband montèrent à cheval et, faux en main, se rendirent au champ. Là une discussion s'engagea. S'appuyant sur le manche de sa faux, l'un disait:

— Jusqu'ici c'est à moi.

L'autre répliquait:

— Non, c'est à moi, voici la dérayure!

Un troisième s'emporta. Comme il avait une faux à manche court et qu'il voulut l'enfoncer dans la terre en se penchant du cheval et disant — „Jusqu'ici c'est à moi“ — la lame aiguisée de la faux lui trancha le cou et sa tête roula dans le sillon. Son foin et son lopin revinrent à un autre.

— Gare à ce que la grandeur de Léon ne me revienne et qu'il ne tourne mal!

Djoumber conta son histoire:

LE MOLLAH ET LE SANGLIER

Au Gilan il y avait un mollah. Il avait semé du riz, mais des sangliers endommagèrent le champ. Le mollah creusa une fosse profonde à

travers le passage piétiné par les sangliers, la recouvrit de roseaux et s'en fut. Les sangliers réapparurent et comme ils passaient au-dessus de la fosse, les roseaux plièrent et un gros sanglier tomba dans le piège.

Le mollah s'approcha de la fosse, vit le sanglier, se mit à jurer et à le battre avec le joug, tant et si bien que la cheville du joug accrocha le cou du mollah et il tomba dans la fosse. Le sanglier mordit le mollah et lui plongea ses crocs jusqu'aux entrailles. Plus le mollah demandait grâce et plus le sanglier s'acharnait.

— Ainsi tu tomberas dans le trou que tu creuses à un autre et tes supplications n'auront aucun effet.

Rouka dit à Djoumber :

— Du moment que tu as comparé ton Léon à un sanglier, je me suis réjoui comme si tous mes vœux avaient été exaucés.

Rouka conta une histoire :

LES DEUX RICHES

Il y avait un homme très riche qui entendit parler d'un autre riche. Le premier se dit : „Mon trésor est innombrable, même les rois n'ont rien de pareil. Toutefois, on dit cet homme encore plus riche que moi. Si j'allais voir ce qu'il a bien pu rassembler ?“

Il alla donc voir cet homme et le pria de lui montrer ses coffres-forts. Celui-ci lui fit visiter ses greniers innombrables, remplis de blé et d'orge, et dit gaiement:

— Vois si Dieu me comble de ses bontés!

Le riche visiteur vitupéra et contre lui et contre ceux qui vantaient son bien et dit:

— J'ai autant de perles que tu as de grains de blé, mais je ne m'estime pas riche! — et il partit.

L'année suivante il y eut une telle famine que le pain devint introuvable. Le riche envoya acheter au prix de quelques diamants du pain chez celui dont c'était la richesse. Il n'eut pas de réponse. En désespoir de cause, ne trouvant rien ailleurs, le riche envoya une fois de plus au propriétaire du blé des chameaux chargés de nombreuses pierres précieuses lui faisant dire: „Vends-moi du blé au poids de ces bijoux“.

Pour toute réponse, on lui fit dire: „Je ne te vendrai de pain à aucun prix, mais si tu m'envoies ta femme, tu auras du pain autant que tu voudras“.

En entendant ceci, le riche s'attrista fort et pensa: „Si je lui envoie ma femme, que dire aux amis? Et puis pour qui achèterais-je du pain? Sinon il me refuse le pain et mes enfants mourront de faim“.

À bout de force, il fit monter sa femme à cheval et l'envoya chez le marchand de blé. Apprenant

sa venue, celui-ci alla au-devant d'elle, l'aida avec force cérémonie à descendre et lui dit :

— Je te considère comme une mère. Puisque ton mari, que j'ai vu arrogant et impertinent, semble s'être adouci, prends autant de blé que tu voudras et tu peux retourner chez toi!

Il lui donna beaucoup de blé et la reconduisit.

— Djoumber! Si tu méprises ton Léon au point de le comparer aux chiens et aux porcs sauvages, aucun chagrin ne me tuera désormais!

Djoumber rit et dit ainsi :

— Peste soit de ta joie! En quoi est-ce qu'un vil mollah est meilleur qu'un porc? Mais puisque tu goûtes un tel plaisir, qu'à cela ne tienne: je le comparerai une fois de plus au porc. Seulement quel profit en tireras-tu?

Rouka répondit :

— Pourvu que tu appelles porc Léon, je deviendrai son ami!

Djoumber dit :

— Demi-homme que tu es, d'où tiens-tu en ton cœur la vanité de vingt hommes? Une linotte n'est pas plus sensée: en entendant le tonnerre, elle se renverse sur le dos et dresse ses pattes pour soutenir le ciel et sauver l'univers; de même la fière grue ne pose à terre ses deux pattes qu'en marchant, de crainte d'enfoncer le sol sous son poids. Pour qui te prends-tu, tête de linotte?

LE RENARD ET LA GRUE

Le renard invita la grue et lui offrit un brouet de lentilles sur un plat de cuivre. Tous deux se mirent à manger. Le renard léchait de sa langue et la grue cognait le plat de son bec et restait sur sa faim. A peine en retirait-elle une ou deux lentilles.

Le lendemain ce fut au tour de la grue d'inviter le renard. Elle fit cuire des pois et les offrit à l'hôte dans un vase à col étroit. On attaqua le met. La grue plongea son bec et aspira les pois. Le renard ne put même pas tremper sa lèvre, sans qu'il soit question de manger quoi que ce fût. Le renard se fâcha, fit la moue et péta au nez de la grue. La grue se vexa et lui fienta aux yeux.

La douceur mesquine de leur accueil n'avait d'égal que leur colère ou hostilité.

— Votre affection ou amitié, votre rivalité a le même prix. Quand on fait du bien à certains hommes, ils en savent gré à eux-mêmes et non au bienfaiteur. Toi, eunuque, tu te dois nuit et jour au service fidèle du roi. Ce jeune homme m'est attaché. Il doit servir le roi et m'éduquer. Qu'as-tu à te dresser contre lui ou qu'a-t-il à rivaliser avec toi?

LE CADI ET LE MULET

Deux hommes suivaient leur chemin. L'un trébucha contre une pierre et jura par le diable. Son compagnon lui reprocha :

— Qu'a-t-il fait de mal ? Ce n'est tout de même pas lui qui te l'a conseillé ? Vous l'injuriez tous sans raison apparente !

Quand les amis se séparèrent, le diable s'approcha de son défenseur et lui dit :

— Puisque tu as pris mon parti, je voudrais te rendre la pareille. Je deviendrai un beau mulet, tu monteras sur moi et tu te rendras dans la ville d'Alep. Le juge de là-bas prépare un pèlerinage à la Mecque, il voudrait acheter un mulet, mais ne me cède pas à moins de cent florins. Puis va ton chemin !

Il devint un mulet. L'homme monta dessus et passa devant la maison du cadi. Sa monture était un mulet choyé, tacheté et ambleur. Les valets du cadi interrogèrent le cavalier. Il dit que le mulet était à vendre. On l'annonça aussitôt au cadi qui consentit de payer cent florins et garda le mulet. Le cadi fut ravi à sa vue et ordonna qu'on attachât l'animal en face de sa fenêtre.

Deux ou trois jours se passèrent. Une fois, les

serviteurs eurent à s'absenter pour quelque affaire. Le cadî ne détachait pas du mulet un regard admiratif. Celui-ci se dégagea du licou, s'ébattit et sauta dans une cruche d'argent posée non loin de là et dont on se servait pour se laver les mains.

Le cadî poussa les hauts cris. Les valets accoururent et le cadî leur conta ce qu'il venait de voir. Les valets se dirent: „Quelque chose l'a sans doute effrayé et il a perdu la raison, car comment est-ce qu'un mulet pourrait entrer dans une cruche?“

On saisit le cadî et, après l'avoir fait beaucoup souffrir, on le ligota. Le cadî jurait:

— Je ne suis pas fou, je dis vrai!

Personne ne prêta l'oreille. On le priva de sommeil pendant quarante jours, tantôt on le faisait danser et tantôt on le torturait. De guerre lasse, il dit:

— A présent je suis guéri, je n'ai plus aucun mal!

On le relâcha.

Une fois qu'il était seul, le mulet passa sa tête par le col de la cruche et agita ses oreilles. Le cadî cria:

— Au secours, il est toujours là!

On le saisit à nouveau et on le maltraita pis que par le passé. Voyant qu'il n'en viendrait jamais à bout, le cadî avoua:

— Je suis guéri. A présent je n'ai plus aucun mal!



Le corbeau devin

On le relâcha. Un jour que le cadî était tranquillement assis, le mulet agita à nouveau ses oreilles. Le cadî lui dit :

— Je vois bien que tu es là, mais de peur d'être torturé je n'en soufflerai mot.

Le cadî disait bien ce qu'il voyait, mais personne ne voulait le croire.

— De même, je vois ce qui se passe et je dis ce que je vois, mais vous n'en voulez rien entendre. Que faire!

Djoumber conta une histoire :

LE FORGERON ET LE DIABLE

Il y avait un forgeron dans la ville de Chami. A tout instant et à tout propos il jurait par le diable. Les diables en furent alertés et inventèrent un piège pour le forgeron. Un diable prit l'aspect d'un vieillard et, accompagné d'un autre diable qu'il fit passer pour son fils, il se rendit chez le forgeron, lui offrit vingt florins et dit :

— Apprends ton métier à mon fils que voicil

Le forgeron fut flatté et accepta. Il promit de bien lui apprendre son métier.

Deux mois plus tard un diable se transforma en vieillard débile. Il alla trouver le forgeron, lui offrit deux cents florins et dit :

— Je me fais trop vieux, je n'ai plus de force. Prends cet argent, refonds-moi et rends-moi mes trente ans!

Le forgeron jura par tous les diables:

— Comment veux-tu qu'un homme fasse ce que tu demandes!

Mais l'apprenti dit au forgeron:

— Accepte l'argent. Je suis fils de fondeur, je me charge du reste.

Un diable se connaît en diableries. On lia le vieillard débile et on le mit au four. On jeta dessus du charbon et des braises et l'on raviva le feu à l'aide d'un soufflet.

Le vieillard avait beau crier: „Je brûle, arrêtez!“ — le forgeron et l'apprenti soufflaient de leur mieux.

Mais a-t-on vu un diable brûler? Quelque temps se passa et un homme de trente ans sortit du feu.

Les gens n'en revenaient pas et la nouvelle se répandit aussitôt.

Ce forgeron, disait-on, est un tel maître qu'il vous transforme un vieillard de deux cents ans en un jeune homme de trente!

Le vieux cadi de Chami en eut bruit. Il apporta deux cents florins au forgeron:

— Rajeunis-moi!

Le forgeron, enhardi et encouragé, promit le miracle. Il croyait en faire comme pour l'autre. On plia le cadi en quatre, on le mit au feu et on

souffla. Après avoir patienté, on gratta la cendre mais sans même retrouver les os.

On arrêta le pauvre forgeron et on le pendit. Tel fut le tour que les diables lui jouèrent.

— Un diable refond un autre et le retrouve sauf. Tu es un diable et tu as commerce avec le diable. C'est clair et tu n'as pas à jurer pour qu'on te croie.

Rouka conta une histoire:

LE PERSAN ET L'INDIEN

Un marchand persan se rendit en Inde. Il arriva dans une ville de Cachemire et entra là où tenaient conseil les grands négociants du pays. Traversant la salle, il prit place à la tête de l'Assemblée, ôta son turban, le déposa à côté de lui et croisa les jambes. Il affectait un air si altier qu'on aurait pu penser qu'il n'y avait alentour aucun homme plus digne que lui. Vous avez, certes, entendu parler des richesses de l'Inde. Un Indien suivait la scène du dehors n'ayant non seulement l'honneur de prendre place dans la brillante assemblée, mais même de pénétrer dans la salle. Voyant le comportement du Persan, cet homme dit à l'un de ses valets de suivre l'étranger et de préciser sa fortune. A la question qu'on lui posait celui-ci répondit avec vantardise:

— Je possède trois cents toumans.

A cette nouvelle, l'Indien, hors du seuil, crut perdre raison de dépit. Il dit :

— Je possède trois cents maisons d'ambre et, sans compter les autres richesses, huit lingots d'argent en forme de souches ou de grosses pierres sont posés devant ma porte à l'usage des passants. Et je n'ai pas eu l'honneur d'être introduit dans cette assemblée et de saluer les grands négociants, tandis que ce vaurien y siège bel et bien dans une pose indécente en tête des notables.

L'Indien accueillit le Persan à la sortie et lui dit :

— Tu ignores le commerce de ce pays. Si tel est aussi ton désir, nous pouvons mettre, à part égale, nos ressources en commun, ouvrir ensemble un commerce et partager le gain.

Le Persan consentit volontiers. Chacun des deux compagnons versa trois cents toumans. L'Indien conseilla de n'acheter pour la somme de six cents toumans que de l'ail et de l'oignon. On loua des entrepôts pour conserver la marchandise. L'Indien dit :

— Dans trois mois les prix augmenteront et nous pourrons revendre ceci au décuple.

Trois mois se passèrent, la marchandise pourrit toute entière. Le Persan s'écria :

— Tous nos efforts tombent à l'eau !

Sur le conseil de l'Indien, ils contractèrent une

dette, engagèrent un manœuvre, trièrent les légumes pourris et s'approvisionnèrent à nouveau. L'Indien se répandait en promesses :

— Tu en tireras grand profit!

Trois autres mois se passèrent et le dépôt pourrit jusqu'au dernier oignon.

Le Persan pleura à chaudes larmes et inculpa l'Indien. Celui-ci protesta :

— Qu'est-ce que tu radotes! Nous étions convenus de partager gains et perte et nous essayons les mêmes déboires.

Le Persan fut ruiné au point de n'avoir de quoi payer son pain. L'Indien le mena chez lui et, après avoir montré ses richesses, dit au Persan :

Je possède de tels biens, sans avoir mérité l'honneur d'aller saluer nos grands négociants, tandis que toi, tu as pénétré de plain-pied dans la salle de conseil, tu as pris place en tête de l'assemblée, tu as croisé tes jambes et ôté ton turban.

Puis, lui donnant de sa poche trois cents toumans, il dit à l'étranger :

— Frère, je perds ces six cents toumans par dépit de t'avoir vu siéger dans la grand'salle.

— A l'instar de cet Indien, je ferai, dépit de Léon, quelque chose qui étonnera tout le monde.

LA JUSTICE DES CIGOGNES

Il y avait un lieu peuplé de blanches cigognes. Quelqu'un vola dans le nid des œufs de cigogne et mit à leur place des œufs d'oie. Une cigogne éleva la couvée, la croyant sienne. Les poussins sortirent de la coque. Lorsque les poussins grandirent, le mâle de la cigogne les vit et ne leur trouva aucune ressemblance avec lui. Rassemblant toute la tribu, il lui montra les faux cigogneaux. On saisit l'innocente cigogne, on la tua et on suçà sa cervelle.

— Dis-moi à présent en quoi Léon a-t-il pu t'offenser? Etait-il ta femme adultère ou un ennemi qui t'a tué ton fils? T'aurait-il trompé avec ta femme ou t'aurait-il estropié? Qu'a-t-il pu te faire? Dis-le moi un peu! Je jure sur la tête du roi que je ne cherche pas à le disculper et je ne le préfère pas à toi, mais je dirai la vérité. Il n'y a aucun sujet de discorde entre vous deux.

— Trois cas justifient l'hostilité:

premièrement, quand un voisin voudrait passer la limite;

deuxièmement, quand quelqu'un s'emparerait de votre fief et qu'il n'y aurait d'autre moyen de recouvrer son bien que de tuer l'accapareur;

troisièmement, quand on s'humilie l'un l'autre.

Rouka dit:

— J'avoue être l'ennemi de Léon.

Djoumber dit:

— Trois dépendances excluent l'hostilité: premièrement, du navigant et du nocher dans une barque;

deuxièmement, de l'habitant de la vallée et d'un châtelain;

troisièmement, des habitants de l'embouchure et de la source d'une rivière.

Rouka dit:

— Tu es fils de roi, alors tiens-nous des propos délectables!

Djoumber dit:

— Dans trois cas les gens doivent se délecter les uns les autres:

premièrement, ceux qui habitent un même château;

deuxièmement, ceux qui ont une descendance nombreuse;

troisièmement, ceux qui sont à un même festin.

Rouka dit:

— Mes efforts sont vains!

Djoumber dit:

— Les efforts de trois catégories d'hommes demeurent vains:

premièrement, d'un gardien de nuit poltron;

deuxièmement, de celui qui voudrait qu'un
mulet enfante;

troisièmement, de celui qui court après le vent.

Rouka dit:

— Tu exerces ta volubilité.

Djoumber dit:

— Trois sortes de gens doivent être volubiles:
premièrement, un mendiant sans le sou;
deuxièmement, un prédicateur ambulante;
troisièmement, un homme querelleur.

Rouka dit:

— Je dois fuir et me sauver d'entre tes mains.

Djoumber dit:

— Trois sortes de gens doivent fuir:
premièrement, ceux dont le peuple se moque;
deuxièmement, le mari d'une femme mutine;
troisièmement, celui qui a trahi son maître.

Rouka dit:

— J'appelle la mort de mes vœux.

Djoumber dit:

— Trois sortes de gens désirent la mort:
premièrement, ceux qui ont mal tourné;
deuxièmement, ceux qui ont un mal incurable;

troisièmement, ceux qui sont sûrs que le paradis les attend.

Rouka dit:

— Tu as sans doute décidé de me chasser.

Djoumber dit:

— On chasse trois sortes de gens:

premièrement, un vigneron voleur de raisin;
deuxièmement, un docteur ignorant des remèdes;

troisièmement, un anachorète qui broie du noir.

Rouka dit:

— Je vois venir ton courroux!

Djoumber dit:

— Trois sortes de gens suscitent le courroux:
premièrement, un fils rebelle et désobéissant;
deuxièmement, une chipie;
troisièmement, un esclave bavard.

Rouka conta une histoire:

LES PHILOSOPHES

Il y avait un grand philosophe initié à toute sagesse. Il s'éloigna du monde et se fixa au milieu du désert, où il pria dans la solitude. Il y avait six autres philosophes épris de connaissances. Ils ne purent se mettre d'accord sur le sens à donner à un certain mot et allèrent demander l'avis du philosophe solitaire. Leur question fut suivie d'un long silence. Alors ils reposèrent la question. Le solitaire répondit enfin:

— Vous avez dispersé vos biens pour apprendre l'éloquence et moi, j'ai abandonné mon bien

et j'ai quitté le monde pour pouvoir me taire ici.

Comme il ne soufflait plus mot, les philosophes repartirent confus et bouche bée.

— De même si j'arrive à me sauver de vous, je quitterai aussi la vie éternelle pour goûter au repos.

Djoumber conta une histoire:

L'OURS ET LES CHASSEURS

Deux amis chassaient de chaque côté d'un ravin. L'un d'eux rencontra un ours qui le renversa. Son ami lui cria:

— Laisse donc cet ours et viens ici, nous avons autre chose à faire!

Le premier répondit:

— Je le veux bien, mais c'est l'ours qui ne me relâche pas!

— De même, ta conversation n'égaye ni ne fait plaisir, mais c'est toi qui ne laisses souffler personne.

Rouka conta une histoire:

L'ORPHELIN ET SA MERE

Il y avait un orphelin. Quand il grandit, il demanda à sa mère:

— Maman, tout le monde a un père, pourquoi n'en ai-je pas?

La mère répondit:

— Mon fils, toi aussi tu en avais un, mais il s'est noyé dans la rivière.

Le fils demanda:

— Est-ce qu'il n'y avait pas de pont sur cette rivière qu'il aurait pu prendre?

La mère dit:

— Il y en avait bien un, mais il était loin.

Le fils demanda:

— Etait-il si loin que s'il avait marché jusqu'à présent il n'ait pu l'atteindre?

La mère sourit et dit:

— S'il avait tout si bien pesé, il ne se serait sans doute pas noyé.

— Et voici la morale de cette histoire: si tu pèses si bien tes mots, pourquoi parles-tu à un homme désagréable sans jamais penser à te taire?

Léon ouvrit sa bouche sage et dit à Djoumber de sa langue douce:

— Fils de roi! Tu es un enfant qui cherche les voies de la parole et plus tu brûles de les trouver, plus tu t'en éloignes, à l'instar de ce roi qui perdit ce qu'il cherchait.

Le roi demanda:

— Comment cela arriva-t-il?

LE ROI ET LE FORGERON

Il y avait au pays de Langarouth un roi qui voulait à tout prix trouver dans son royaume des mines d'or ou, à défaut, un savant alchimiste.

Il y avait un forgeron dans cette ville. Il fit une hache et la vendit. L'acheteur alla couper du bois. La hache cogna contre une pierre et s'ébrécha. Il paraît que cette pierre transformait en or tout ce qu'elle touchait. L'homme regarda sa hache et la voyant jaunie et abîmée, se fâcha: „Le forgeron m'a roulé. Il m'a vendu une hache de cuivre“.

Puis il alla s'en plaindre au forgeron. Celui-ci, qui était un homme perspicace, lui demanda:

— Qu'est-ce qui a ébréché la hache, contre quoi l'as-tu frappée?

L'acheteur le conduisit sur place et, désignant une souche:

— C'est ici que je coupais du bois et par mégarde j'ai cogné cette pierre!

Il reprit son argent, rendit la hache au forgeron et s'en alla.

Le forgeron emporta la pierre. Chaque fois qu'il la passait sur du fer, le fer devenait or. Le forgeron s'enrichit au point de perdre le compte de ce qu'il possédait.

Le roi se dit: „Dieu protège ce forgeron et, comme il est riche, mon fils épousera sa fille!“

Il demanda sa fille et le mariage se fit.

Le forgeron pensa à part soi: „Quelle dot meilleure que cette pierre pourrais-je faire à ma fille?“

Il mit la pierre dans un coffret d'or, le cacheta et le donna comme unique dot à sa fille.

Le palais du roi avait un balcon suspendu au-dessus de la mer.

Le roi y était assis et dit:

— Montrez-moi la dot de ma belle-fille, je voudrais voir ce qu'elle nous apporte.

On lui apporta le coffret:

— Il n'y avait que ça.

Le roi ouvrit le coffret et, voyant un gros caillou, se fâcha:

— Si j'ai fait épouser à mon fils une paysanne, c'est que, pensais-je, elle apporterait une riche dot!

Et il jeta la pierre à l'eau. Le forgeron vint et lui expliqua tout. On chercha la pierre, mais sans la retrouver.

Le roi aspirait de tout cœur à la richesse, mais, l'ayant trouvée sans effort, il s'en défit à la légère!

— Si tu cherches la sagesse, n'émousse pas ta langue à lui parler;

si tu veux apprendre, voici Sédrak, le vizir de ton père, qui n'a pas son égal sur terre;

si tu veux te conduire en roi, voici le roi ton père dont l'égal n'a jamais vu le jour sur terre; et si tu veux entendre des histoires, personne autant que moi n'a connu de malheur et de joie, n'a vu de peuples étrangers et de faits étonnants. Pourquoi condescends-tu à parler à quelqu'un d'aussi vil, sot, plat, laid, dégénéré et informe? Qu'est-ce qui peut bien te plaire en lui? Plutôt que de lui parler avec affection ou avec haine, pourquoi ne pas le laisser là?

Le roi dit à Léon:

— Tu as raison. Depuis quelque temps déjà je voulais te demander ton histoire. D'où viens-tu? De qui es-tu le fils? Comment es-tu venu? Qu'as-tu vu en route? Dis-moi tout.

Léon conta son histoire:

LE BARBIER MALADROIT

J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Majesté que j'ignorais et le lieu de ma naissance et l'identité de mes parents.

Ainsi donc je me dirigeai ici et j'arrivai dans un village. Cinq camarades étaient assis ensemble et causaient. Ils m'invitèrent à prendre place à côté d'eux.

Ils voulurent se raser la tête. Un barbier maladroit exerçait, paraît-il, dans ce village. Il vint et se fit passer pour un maître.

Il commença à raser la tête du premier qui se hasarda et le fit passablement souffrir.

Un chameau hurla dans les parages. Le client dit :

— Sans doute on rase aussi ce chameau qui s'époumone avec tant d'amertume.

Nous en rîmes et nous poussâmes le second d'entre nous vers le barbier. Notre camarade eut sa part de tourment. Il sortit de sa poche cinq sous et les donna au barbier en disant :

— Je sais que je n'ai plus longtemps à vivre et je ne voudrais pas emporter dans l'autre monde le prix de ton service.

Le barbier commença à raser le troisième, l'écorcha à vif et appliqua de la ouate sur sa tête qui saignait. Il le coupa au moins à dix endroits, le temps de lui raser la moitié des cheveux. A bout de patience, le client l'interrompit :

— Frère, sur une moitié de ma tête tu as semé du coton, je voudrais réserver l'autre pour y semer du melon.

Chacun rit en se demandant ce qui l'attendait. Le barbier commença à raser le quatrième. Dans une passe difficile, je lui demandai :

— Combien de frères êtes-vous ?

Il me répondit :

— Si cet homme me laisse la vie sauve, nous sommes six ; si j'y passe, ils ne resteront que cinq.

Le barbier s'en prit au cinquième. Il le coupa et lui mit de la ouate. Le client le paya deux sous. Le barbier éloquent observa :

— J'ai posé sur ta tête cinq sous de ouate et tu ne m'en rembourses que deux.

Nous rîmes de bon cœur et celui qui s'y refusait se voyait raser de force.

Mon tour vint et j'eus très mal, mais n'en laissai rien paraître. Quand le barbier finit de me raser, je le payai et le remerciai en ces termes :

— Que les âmes de tes père et mère soient aussi peu dérangées que je viens de l'être.

Mes camarades me blâmèrent.

Je leur répondis :

— Si j'avais refusé ses services, vous m'auriez quand même contraint de les subir. Tandis qu'à présent, j'ai laissé le barbier content tout en maudissant ses parents.

Les autres camarades se récrièrent :

— Comment cela ?

Je m'expliquai :

— Si les âmes de ses parents étaient aussi dérangées que je le fus entre les mains de ce sacré barbier, n'est-ce pas qu'elles seraient en enfer ?

Nous bûmes du vin et reprîmes souffle.

LES PEINTRES ITALIENS

Je partis de là-bas et j'arrivai dans une ville d'Italie. Un peintre me vit et m'invita. Il était doyen de tous les peintres. Je passai un mois chez lui. On nous invitait partout ensemble.



L'homme et le serpent

Un peintre nous invita. Sur l'appui de la fenêtre, il avait dessiné une plume véridique dans un encrier. Parmi les convives, il y avait un autre bon peintre qui posait en artiste consommé. L'hôte lui dit :

— Frère, veux-tu me passer cet encrier ? Je te servirai le reste du temps !

Le peintre se leva, croyant avoir devant soi un encrier réel, mais sa main toucha le mur et il fut confondu. Nous rîmes. Nous bûmes et prîmes congé.

Une autre fois ce fut ce peintre trompé qui nous invita. A l'intention de l'auteur de l'encrier — qui avait déjà oublié son tour — il dessina sur le mur une porte ouverte. On aurait cru qu'elle donnait accès à une pièce contiguë. Quand on eut bu, une discussion s'engagea sur la signification d'un mot. L'hôte dit au peintre de l'encrier :

— Assez discuté ! Vous trouverez la vraie réponse dans mon livre !

L'autre demanda :

— Où est donc ce livre ?

L'hôte montra la porte :

— Il se trouve dans cette pièce, apporte-le et tu verras !

L'invité se leva et, voulant pénétrer rapidement dans la pièce, cogna contre le mur et se meurtrit la tête.

L'hôte observa :

— Je viens de faire un mauvais hôte, mais c'est

dans une telle pièce que l'on apprend à dessiner de tels encriers.

Nous bûmes du vin et nous réjouîmes.

Un troisième peintre nous invita. Il nous fit asseoir dans une pièce contiguë de celle où il avait monté une piscine en fer. A la voir, on l'aurait crue pleine d'eau stagnante. Un convive après l'autre recevait des mains de l'hôte un verre et s'entendait dire :

— Frère, dans la pièce voisine il y a de l'eau stagnante, apporte nous-en un verre!

Les peintres pénétraient dans ladite pièce les uns après les autres, prenaient le fer pour de l'eau, cognaient leur verre, le brisaient et s'en allaient, honteux, par une autre sortie.

Parmi les convives il y avait un peintre sage. Verre en main, il flaira quelque mauvais tour et, s'approchant de la piscine, la tâta et constata qu'elle était toute de fer. La palette et les pinceaux se trouvant là, il dessina sur le fer de la piscine une charogne puante de chien soit disant jetée à l'eau. Puis il regagna la table et dit :

— Quelqu'un a jeté une charogne de chien dans la piscine, on ne saurait plus utiliser cette eau. Je reviens donc le verre vide.

Nous nous rendîmes à la piscine et vîmes le trompe-l'œil qui nous plut. Nous bûmes du vin. Je goûtai l'art de ces artistes.

Un quatrième peintre nous invita. Ayant eu l'occasion de voir la femme d'un ami, il fit sur

le mur un portrait d'elle très ressemblant. Nous prîmes place aux côtés du portrait. C'est alors que survint le mari. Aussitôt entré, il vit sa femme parmi nous. C'était un homme fougueux. Furieux de voir sa femme, il perdit l'esprit et se jeta les poings fermés sur le portrait. Mais il ne trouva que visage de pierre. Nous rîmes beaucoup et ainsi le mois se passa en divertissements.

Je quittai cette ville et rencontrai trois hommes assis au milieu d'un champ à un croisement de chemins. Eux aussi venaient de se rencontrer. Ils pleuraient leurs frères et stigmatisaient leurs femmes.

Je m'approchai et leur demandai :

— Quel malheur vous arrive ?

Ils répliquèrent :

— Descends du cheval, assieds-toi et nous te le dirons !

L'un d'eux conta :

LA BELLE-SOEUR JALOUSE

J'avais un frère bien-aimé et doux avec qui mon cœur s'accordait en tout. Sa femme était plus belle que la mienne. Ma femme la prit en grippe : „Pourquoi est-elle plus belle que moi ?“ Et d'exiger de moi :

— Ou ton frère divorce ou tu te sépares de ton frère !

Mon frère tenant à garder sa femme, j'ai dû me séparer de lui et me voici battant la campagne comme un misérable.

Le deuxième conta:

COMMENT ON PEUT MANGER DU PAIN AVEC DU PAIN

Nous étions quatre frères mariés. Ma femme me tracassait sans cesse:

— Si tu te sépares de tes frères, je suis femme à te faire goûter un plat de pain avec du pain.

Je n'eus de répit ni le jour, ni la nuit. Me séparant enfin de mes frères, je dis à ma femme:

— Fais voir un peu, comment peut-on manger du pain avec du pain?

Elle fit un brouet de blé et, me donnant un morceau de pain, avança le plat:

— Tiens, mange du pain avec du pain.

Je pris notre ménage en horreur et quittai la maison.

Le troisième conta:

LE FEU DU „METS-TOI PAR-CI, METS-TOI PAR-LA“

Nous étions huit frères. Ma femme m'obséda:

— Si tu te sépares de tes frères, j'allumerai à ta gloire le feu du „mets-toi par-ci, mets-toi par-là“.

De guerre lasse, je me séparai de mes frères. C'était l'hiver. Ma femme me fit asseoir et alluma le feu. De temps en temps, elle apportait de la paille qu'elle jetait au feu. Quand la flamme montait, je reculais et quand j'avais froid, je m'avançais. Je lui demandai :

— A quoi ça rime ?

Elle me répondit :

— Je t'avais bien promis de t'allumer le feu du „mets-toi par-ci, mets-toi par-là“ ? Eh bien, c'est ça !

— J'erre à présent en maudissant mon sort.

Ces hommes me dirent :

— Conte-nous à ton tour l'histoire de ta femme et de ton frère.

Je répondis :

— Je n'ai ni l'une ni l'autre.

Alors ils m'injurièrent et me chassèrent :

— Pourquoi avoir donc entendu l'histoire de nos déboires ?

Je quittai ces lieux.

J'arrivai dans la ville de Moukami. Le docteur en chef de la ville me vit. Il m'hébergea et donna un banquet en mon honneur. Il convia tous les médecins et leur dit :

— Ceux d'entre vous qui ont observé ou soigné une maladie grave pourraient en entretenir notre hôte à qui un tel récit serait agréable !

Un médecin conta:

LA PROTHESE DE CUIVRE

Un homme fut blessé à la guerre. Il eut l'os du front irrémédiablement brisé. Je le lui ai retiré et j'ai mis du cuivre à la place. Le plaie se cicatrissa et l'homme vécut longtemps.

Le deuxième conta:

LA SAIGNEE

Mon oncle était un docteur très habile. Une fois qu'il était assis, en haut, sur son balcon, un jeune cavalier traversa au galop la place, devant lui. Le docteur qui le regardait faire envoya un homme rattraper le cavalier et lui dire:

— Fais-toi saigner au bras, sinon le sang te tuera!

Le cavalier injuria l'envoyé et blâma le docteur. Mais à peine rentré chez lui, son sang afflua et il fut à deux doigts de la mort.

Mon oncle attendit quelque temps, puis se rendit auprès de lui. On pleurait tout autour. Il entra, renvoya les pleureurs et lui fit une grande saignée aux deux bras.

L'homme se rétablit et depuis on loua la sagesse et le savoir du docteur.

Le troisième conta:

LE FEMUR D'UN ANE

Mon voisin était un habile rebouteur. Mon autre voisin se brisa le fémur en mille morceaux que l'on ne pouvait plus réunir. Le rebouteur fit une incision dans la chair, retira les éclats d'os et mit en place le fémur d'un âne. Il appliqua des remèdes, le soigna et la fracture fut bien reprise. On loua l'art du rebouteur.

Le quatrième conta:

LE DOCTEUR SAGE

Mon maître était un grand docteur sachant traiter toutes sortes de maux. Un jour arriva où lui-même tomba gravement malade. Plusieurs médecins se succédaient, le malade accueillait chacun d'eux en levant un doigt. Les médecins n'y comprenaient rien et le malade ne les autorisa pas à le soigner.

Du temps passa et on apprit partout cette nouvelle. Un autre docteur vint lui rendre visite. Quand le malade leva un doigt en l'air, le docteur en leva deux. Ceci plut au malade qui permit au docteur de s'approcher et de lui tâter le pouls. Il fut soigné et guérit.

Je demandai à mon maître:

— Pourquoi avoir refusé les soins de tous les autres?

Il répondit:

— Je les ai tous passés à l'épreuve. Or, aucun d'eux n'était sage; un docteur sans sagesse n'est bon qu'à administrer du poison au patient.

Je demandai:

— Que signifiait le doigt levé?

Il répondit:

— En levant un doigt en l'air je disais à tout visiteur: „Si tu n'as guéri cent malades, tu n'es pas un docteur parfait“. Les autres n'y comprirent rien. Celui-ci leva deux doigts en voulant me dire qu'il avait guéri deux cents malades. Je me réjouis de le voir si savant et je guéris. Si le cœur d'un malade se réjouit, il guérira sans aucun doute.

Le cinquième conta:

LE ROI DE BASRA ET LE DOCTEUR

Pendant le repas un os resta dans le gosier du roi de Basra. Aucun médecin ne put le soulager. On amena mon grand-père. Il se rendit chez le roi, l'interrogea sur ce qui était arrivé et comprit tout. Puis il demanda:

— As-tu un fils?

Le roi répondit :

— J'ai un fils qui vient d'avoir neuf ans et qui ressemble au soleil.

Le docteur dit :

— Tu ne guériras que si tu me permets de le tuer et si tu manges son foie ; car il n'y a aucun autre moyen de te guérir.

Le roi ne voulut rien entendre. Le docteur insista. Ne voyant d'autre issue, les vizirs conseillèrent de leur côté :

— Si tu viens à mourir, tes ennemis tueront ton fils et dévasteront ton royaume. Si tu guéris, tu auras encore un autre fils.

Le roi fit venir son fils, le prit sur ses genoux, l'embrassa et lui dit en pleurant :

— Mon enfant, on me dit que je dois tuer mon fils et manger son foie pour guérir !

Le fils répondit :

— Si cela te fait du bien, que ma personne te soit immolée, tue-moi vite. Un père donne naissance à un fils, mais pas le fils au père !

On le remit entre les mains du docteur pour le sacrifice. Le docteur dit :

— Pendez-moi ici un rideau, le roi ne doit pas regarder comment on tue son fils !

Derrière le rideau il fit amener en cachette une chèvre. Quand il plongea le couteau dans la gorge de la chèvre, celle-ci hurla fort. Le roi crut entendre la voix de son fils, son cœur brûla et il cria „Malheur à moi, mon enfant !“ avec une telle force que l'os vola loin de lui.

Le roi s'élança et vit son fils vivant. Il dit au docteur :

— Que m'as-tu donc fait ?

L'autre répondit :

— Si je n'avais point recouru à cette ruse, tu n'aurais point crié aussi fort pour une chèvre et l'os serait resté dans ta gorge.

Le roi se rétablit et on loua la sagesse du docteur.

Le sixième conta :

LA TUMEUR RENVERSEE

Un malade vint voir mon frère aîné. Tous les docteurs étaient étonnés par sa maladie. Mon frère dit aux autres :

— Cet homme a, à l'intérieur de son corps, une tumeur renversée; elle ne se résorbera pas d'elle-même, on ne saurait ni l'atteindre avec une lancette, ni y appliquer un remède. Que faire ?

Personne ne sut que conseiller. Mon frère fit apporter cinq sangsues que le malade dut avaler. Il devint semblable à un cadavre. Les sangsues attaquèrent la tumeur et la percèrent. En temps voulu mon frère injecta au malade un remède qui chassa les sangsues. L'homme perdit beaucoup de sang mêlé de pus et guérit.

LE FILS DE KIRMAN-CHAH

Le fils de Kirman-chah tomba gravement malade. On appela à son chevet beaucoup de docteurs, mais ils n'y purent rien. On fit venir Abdul-Djaffar. Il essaya, mais sans effet, plusieurs remèdes avant d'étudier les visages de l'adolescent et de ses parents. Un doute s'ébranla en lui: le visage du fils était différent de celui du père.

Abdul-Djaffar fit venir en secret la reine sa mère et lui dit:

— Si tu désires la vie sauve pour ton fils, dis moi de qui l'as-tu eu? Ce n'est point le fils du chah, je le vois.

D'abord la mère nia et jura, mais, au pied du mur, finit par avouer:

— Mon mari étant stérile et sans parenté, l'héritage serait resté à un étranger. Pour éviter tout soupçon, je pris un meunier et mon fils me vient de lui.

Le docteur, ayant tout appris, isola le malade de ses parents. Il lui fit retirer sa literie et la remplaça par de la paille. On coucha dessus l'adolescent et on cessa tout remède. Quand le malade demandait à manger, Abdul-Djaffar l'injurait. Il paraît que le fils avait la constitution de son

père et supportait mal les remèdes raffinés. Ainsi l'adolescent guérit et fut restitué, sain et sauf, au chah et à la reine.

Le huitième conta :

LE SOMMEIL LETHARGIQUE

Mon gendre et un vieillard étaient de grands amis.

Mon gendre, qui était docteur, alla un jour à la campagne voir ses malades. En son absence, le vieil homme mourut et le docteur ne rentra que le jour où on enterra son ami. En apprenant son décès, le docteur pleura à chaudes larmes, puis s'enquit :

— De quoi est-il mort ?

On lui conta la chose. Il partit en secret accompagné d'un homme portant une pioche. On creusa la tombe et on retira le défunt.

Le docteur constata un sommeil léthargique chez le vieil homme qu'on avait enterré vif. La personne atteinte de ce mal ressemble à un mort et on s'y trompa. Le docteur devêtit le corps et piqua avec une lancette toutes ses veines. On referma la tombe comme elle était et on transporta l'homme chez lui. Le docteur lui fit subir une saignée, le soigna, le guérit et le cacha dans sa propre maison.

Le fils du défunt se morfondait et invitait le docteur à chaque repas funéraire. Mais le docteur, joyeux, ne pleurait plus. Le fils n'en revenait pas: „Lui qui aimait tant mon père se réjouit de sa mort?“

A l'issue du repas funéraire du quarantième jour, le docteur dit au fils de son ami:

— J'ai vu en rêve que ton père était sorti de sa tombe.

Le fils n'en crut rien. Le docteur le conduisit sur la tombe, on creusa et on ne trouva pas le défunt. On pleura et on s'attrista.

Le docteur prit à part le fils, le reconduisit chez lui et lui dit:

— Qu'un mort soit ou non dans sa tombe, qu'importe?

Le fils pleurait plus fort. Alors le docteur l'introduisit chez lui et lui montra son père:

— Vois si je suis un bon docteur!

Grande fut la joie du fils et grand le renom du médecin.

Le neuvième conta:

LA HAINE GUERIT

Mon voisin tomba malade. Il dépensa en médecine toute son épargne sans, toutefois, guérir. Il entendit parler d'un docteur de la ville de

Chiraz qui, disait-on, devinait à la vue d'un malade s'il vivrait ou non. Dans le premier cas il fixait un traitement efficace, dans le second il s'en allait sans mot dire.

En apprenant ceci, le malade partit accompagné d'un valet et se présenta chez le docteur de Chiraz. A sa vue le docteur se détourna vivement et ne dit rien. Le malade, perdant ses dernières forces, sortit et dit à son valet :

— Tu sais si j'ai fait le possible pour vivre, mais rien ne me guérit, je suis condamné à mourir. Va m'acheter du yaourt, le cœur me dit que je mourrai aussitôt après en voir mangé.

Le valet transporta le malade dans un jardin et le coucha à terre. Puis il lui apporta du yaourt et le fit manger. Mais le malade laissa une partie du yaourt qu'il demanda au valet de lui garder. Le valet le posa au pied d'un arbre. Le valet veillait et le malade dormait.

Un aspic survint qui plongea sa tête dans le pot à yaourt et but son contenu. Le valet, effrayé, ne put le chasser. L'aspic vomit tout le yaourt dans le pot et partit. Le valet en avait assez de la maladie de son maître: „S'il mange ce yaourt, il en mourra et je serai libre!“

Le malade se réveilla et réclama son yaourt. On le lui apporta. Il le mangea tout entier et lécha même le pot, puis se recoucha et s'endormit. Il transpira et fut guéri. Il dit à son valet :

— Allons passer un savon à ce docteur qui me

crut mourant tandis que je guéris sans remède.

Arrivés chez le docteur, celui-ci lui coupa la parole, l'injuria et dit:

— Pardi, tu as avalé la vomissure d'un aspic et c'est ce qui t'a guéri!

L'autre protesta:

— Nenni, tu es un ignorant qui ne sait pas diagnostiquer!

Une discussion éclata. Le valet se leva et conta tout d'une voix tremblante.

Alors le docteur dit:

— Je compris dès le début qu'il n'y avait que la vomissure d'un aspic pour te guérir, qu'y pouvais-je, frère? Je ne pouvais tout de même pas attraper un aspic... et même si je réussissais à le capturer, comment le faire vomir? Mais Dieu t'a fait grâce et te voici guéri!

Le dixième conta:

GUERISON DE LA MYCOSE

Mon hôte le seigneur du Kurdistan m'emmena ausculter sa mère, une personne âgée. De plus, on me dit:

— Il y a vingt ans qu'elle est dans cet état et aucun médecin n'a pu la guérir.

J'allai, je la vis et je constatai qu'elle était épuisée, sans force et fanée; décharnée, hâve, el-

le souffrait d'indigestion, ne pouvait guère marcher et avait des difficultés d'élocution, tout en conservant une certaine lucidité d'esprit.

L'examen de la malade me donna de l'inquiétude. Après réflexion, je pus diagnostiquer son mal. Elle souffrait d'une mycose du foie. Ne sachant trop comment m'y prendre, je m'attristai et leur dis :

— Cette maladie se laisse difficilement traiter même chez des personnes plus jeunes, mais je ferai de mon mieux et que Dieu nous aide!

On me donna carte blanche. Je fis feutrer à l'extérieur la salle de bains et je tendis un rideau à l'intérieur pour empêcher le moindre courant d'air et, aussi, pour garder la vapeur. J'y fis coucher la malade et lui donnai un somnifère. Je lui coupai le ventre, je sortis les intestins et j'opérai — sur le foie et ailleurs — tous les endroits affectés. Je mis des médicaments et des huiles sur les plaies. Puis je remis en place les intestins, je cousus le ventre et le bandai ferme. Au réveil je lui donnai des fortifiants. Je la guéris. Elle se remit, prit de l'embonpoint et retrouva ses couleurs. On apprécia mon art et on me loua beaucoup.

Tout le temps que je passai dans le pays on m'offrait banquets et distractions, on me contait des histoires amusantes.



... ..

Le pauvre et le riche

L'HOMME QUI FAIT ROULER LA PIERRE

Je quittai ces lieux et j'arrivai dans une vallée où il faisait chaud. Lorsque je l'eus traversée, je vis une grande descente. Un homme descendait le pente, mettait sur son dos une grosse pierre ronde, remontait le pente et laissait rouler sa charge. Ce qu'il refit plusieurs fois. Il suffoquait en portant la pierre et riait de bon cœur en la voyant dévaler. Je lui demandai :

— Frère, pourquoi peines-tu et pourquoi ris-tu ?

Il me dit :

— Cette pierre me fait connaître, à elle seule, peine et joie. Je ne possède que cette pierre de rien du tout, mais ma peine et ma joie sont grandes. Tandis que beaucoup de gens ont des milliers de lingots d'or aussi grands que cette pierre, mais, faute de les employer à bonne fin, ils ne connaissent ni peine, ni joie.

Son propos me plut. De quelques mots bas il fit un beau récit.

UN REPAS A DEUX PAINS

Je le quittai et j'arrivai à une source. Deux hommes buvaient de l'eau. Ils se réjouirent à ma vue. Ils s'assirent pour casser la croûte n'ayant rien d'autre que deux pains. Ils m'invitèrent à

partager leur repas. Ils prirent chacun un pain. Il n'en restait plus pour moi. Chacun d'eux cassa la moitié de son pain et me la tendit. Je bénéficiai de la grosse part. Quand nous eûmes mangé, ils avaient encore faim. Ils s'emportèrent contre moi :

— Il nous a trompés! Nous avons mangé un pain à deux et il a eu un pain à lui seul.

Que pouvais-je, à moi seul, contre eux deux! Ils me saisirent, me lièrent et m'assénèrent cent coups de bâton chacun. Personne ne vint à mon secours! Tantôt je les suppliais et tantôt je les implorais, mais ils firent la sourde oreille. Alors je leur dis :

— Que l'on vous accueille comme vous m'accueillez!

Aussitôt ils me jetèrent à terre lié et s'éloignèrent à la hâte. Un homme clément vint et me demanda ce qui m'était arrivé. Je lui contai tout. Il me dit :

— Frère, je te ferai part de cinq commandements, retiens-les :

ne livre point ton cœur à un homme ignorant;
ne bronche pas devant un arrogant;
sois sur tes gardes à chaque instant, même dans ta propre maison;
ne sois pas l'hôte d'un affamé;
n'accepte pas de cadeau de la part d'un pauvre!

Je lui en sus gré. Il me détacha et me dit :

— Ces hommes en ont roulé bien d'autres.
Il me donna des vivres pour la route et partit.
Rien ne me retenait plus!

DJIZI GOURGUEN

Je partis donc de là aussi. Je rencontrai une mer. Je pris le bateau. Le vent se leva. Le bateau se brisa. Les gens périrent avec leur richesse. Je m'accrochai à une planche. Pendant sept jours et sept nuits je fus balloté par les flots.

Le huitième jour les vagues me jetèrent sur le bord.

Je me relevai affamé, harassé par la tempête. Je marchai. Je me trouvai devant une colline. Je montai dessus et je regardai tout autour. C'était l'hiver. Il y avait de la neige jusqu'au genou. Je m'approchai d'un lieu où j'espérais trouver gîte et couvert.

Je vis venir vers moi un jeune homme grand, beau, intrépide, bien fait. Il n'était vêtu que d'une chemise et d'une culotte de toile fine. Nu tête, pieds et mollets nus, une ceinture en or cernait sa chemise et retenait deux flèches. Il tenait de sa main un arc. Il s'approcha, m'examina et reconnut en moi un étranger. Il demanda ce qui m'était arrivé. Je lui contai tout. Il me dit :

— Je m'appelle Djizi Gourguen. Suis mon sentier qui te mènera au village. Tu diras en mon nom

aux villageois: „Recevez cet homme avec tous les honneurs et gardez-le jusqu'à mon retour“.

Il poursuivit son chemin. *J'empruntai le sentier* qu'il venait de parcourir et j'arrivai dans une grande et belle ville. A peine eus-je prononcé le nom de Djizi Gourguen que je fus entouré et accueilli comme un maître. On me réchauffa, on m'égaya et me choya.

Djizi Gourguen rentra le soir. Il avait tué un cerf qu'il portait sur son dos. Il le déposa sur le seuil et entra dans la maison. Il revêtit un vêtement brodé d'or et vint à nous. C'était un très honnête homme. Il s'assit à côté de moi. Il me laissa me reposer pendant deux semaines. Puis il me dit:

— Suis-moi, je veux te faire les honneurs de la maison et t'en montrer les us!

Je me levai et le suivis. Nous visitâmes plusieurs appartements confortablement ornés. Une galerie découverte nous mena à un grand bassin rempli d'eau froide et couvert de glaçons. On pouvait y voir des enfants de trois à quatre mois, d'un, deux ou trois ans et plus. Certains marchaient, d'autres étaient couchés. Une fois sorti, je demandai à mon hôte:

— Ces enfants ne mourront-ils pas de froid?
Il me dit:

— La mort est entre les mains de Dieu. Si tel est leur sort, ils peuvent mourir même en prenant un bain. Nos ancêtres nous ont habitués

à tremper ainsi nos corps et nous nous y conformons. *Meurt celui qui mourra et celui qui survivra* sera un homme à mon image.

Cela m'étonna. Il m'emmena et me fit entrer dans une salle très belle, au milieu de laquelle s'élevait un pilier en argent. A l'aide d'une chaîne d'or munie de fers un vieillard y était attaché. La chaîne était suffisamment longue pour permettre au prisonnier de faire le tour de la salle et même pour pénétrer dans la pièce voisine. Dans cette dernière il y avait d'un côté un lit et de l'autre une table garnie de toutes sortes de vivres; on y trouvait, d'un côté, du vin et, de l'autre, un jeu d'échecs et un trictrac. Le vieillard avait le choix: il pouvait boire, manger, dormir ou s'amuser. Je demandai à Djizi Gourguen:

— Qui est-ce?

Il me répondit:

—C'est mon père.

Je lui demandai:

—Pourquoi l'as-tu enchaîné?

Il me dit:

— Frère, lorsqu'un homme vieillit, son intelligence faiblit, il offense les gens. Et comme les gens sont méchants, on ne lui cèdera pas. De mon côté, je ne céderai pas à l'offenseur. La haine s'en suit qui mène à l'assassinat. Tandis qu'ici, il vit à son gré et peut faire ce que bon lui semble sans dépasser le seuil.

Djizi Gourguen m'introduisit dans une autre belle salle et m'offrit un siège. Il appela, et une belle femme apparut. Je n'ai jamais vu rien de pareil. Par sa beauté, elle était reine des astres scintillants et elle avait un corps élancé comme un cyprès. Elle pliait sous le poids des bijoux et des perles innombrables. Elle traînait après elle un objet rond, parsemé de perles et rattaché à sa tête à l'aide d'une chaînette d'or.

Je ne demandai plus à Djizi Gourguen qui elle était: je devinai que c'était quelqu'un de ses proches. Lui me dit:

— C'est ma femme qui traîne après elle une tête d'homme.

Je demandai:

— Pourquoi la traîne-t-elle?

Il répondit:

— Un jour je rentrai à l'improviste, je trouvai ma femme dans les bras de son amant à qui elle disait: „Je voudrais toujours avoir ta tête contre moi“. Je ne pus me décider à tuer ma femme: tu vois sa beauté et son caractère est meilleur encore. Personne ne l'égale en intelligence et en tact. Je lui fis grâce. Je décapitai l'amant, j'ornai d'or sa tête que je rattachai à l'amante, comblant ainsi ses vœux. Que Dieu ne les sépare! Elle traînera ce crâne sa vie durant.

Puis il ajouta:

— Ne me blâme pas de t'avoir révélé ma honte. Si je m'étais tu, toi l'étranger, tu n'aurais pu conter à l'étranger cette histoire étrange.

Il me donna cinq cents florins, me fit accompagner par un valet jusqu'au bateau. Je m'embarquai et partis.

AU PAYS DE DIDORA

J'arrivai au pays qui s'appelle Didora et qui est habité par un peuple bon et généreux, mais qui ne tolère pas que l'on dise la vérité. Grands et petits, tout le monde y est menteur. On me présenta au roi. Je fus son hôte. Personne n'osait dire la vérité et si quelqu'un le faisait, c'était une grande honte.

Le roi nous convia à un banquet et les convives racontèrent des histoires de chasse.

Un seigneur conta :

LE FAUCON ET LA GRUE

Je lançai mon faucon contre une grue. Le faucon s'empara de la proie et la jeta à terre. Je m'approchai et je vis : le faucon n'avait plus de tête. Je pensai à part moi : „Serait-ce la grue qui l'aurait décapité?“ Je cherchai la tête sans la trouver. Je regardai le bonnet du faucon : sa tête était dedans. Il semble que lorsque je lançai le faucon, j'oubliai de desserrer la bride du bonnet

et, d'un mouvement brusque, j'arrachai la tête de l'oiseau. Mais il a été si généreux que, privé de tête, il s'empara de la grue avant d'expirer lui-même.

Un deuxième conta:

LE LEOPARD AVEUGLE

De mon père j'héritai d'un léopard qui ne manquait aucun gibier. Par maladie il perdit la vue. Je m'attristai, mais ne pus le guérir. Il m'était difficile de m'en défaire. Je n'aurais jamais trouvé son semblable. Quelqu'un dit:

— Attache-lui un chat sur la tête et fais-le courir le gibier; le chat verra la proie et le léopard la saisira.

Ainsi je fis et, comme par le passé, aucun gibier ne put échapper au léopard.

Un troisième conta:

LA GUEPE ET L'OESTRE

„J'entraîne une guêpe de sorte qu'elle puisse saisir en l'air une grue ou un pélican“.

On commença par approuver. Puis quelqu'un demanda:

— Comment cela?

Le narrateur précisa:

— Je commence par entraîner deux guêpes. Puis je les dépose parmi les roseaux et ne les lâche que lorsque j'entends le cri des grues. Les deux guêpes s'élèvent en l'air et chacune mord un œil de l'oiseau. La grue aveuglée tombe à terre.

Le vizir se fâcha et osa faire observer au roi:

— Il est indigne de toi d'entendre de telles balivernes! Va encore pour l'œstre qui pourrait vraiment abattre une grue comme il abat le bœuf sur l'aire. Je jure sur ta tête que tu ne devrais pas tolérer un tel homme!

Un quatrième conta:

LE FAISAN AU FOUET

J'étais à la chasse. Un faisan s'envola. Je lâchai mon autour. Puis une faisane s'envola. Comme je n'avais plus rien sous la main, je jetai mon fouet. Le nœud du manche du fouet glissa sur le cou de la faisane qui partit ainsi. L'année suivante je retournai dans ces lieux. La faisane avait fait des petits et chacun d'eux portait un petit fouet suspendu au cou.

Le docteur conta:

TETE EN POELE

J'ignore tout de la chasse. Mais voici ce que je sais. J'étais le docteur du roi d'Arménie. J'étais assis auprès de lui lorsqu'on amena un criminel. Le roi ordonna de le décapiter. Je différâi l'exécution le temps de préparer un remède et, lorsqu'on trancha la tête au condamné, je lui versai ce remède dans le pharynx et j'appliquai une poêle sur son cou. L'homme vécut ainsi avec une poêle en guise de tête. Après l'exécution il eut trois ou quatre enfants qui portaient tous de petites poêles en place de tête.

Le vizir conta:

L'HABITANT DU BORD DES TENEBRES ET LE KADJI

J'habitais au bord du pays des ténèbres. J'étais pauvre et sans ressources. Je n'avais que femme et maison.

Un jour j'errais à travers champs. Je vis un loup porter un enfant dans sa gueule. Je criai. Le loup laissa tomber l'enfant s'enfuit. Jete pris l'enfant et lui demandai:

— A qui es-tu?

Il me dit:

— Je suis fils d'un kadji. Le loup m'a enlevé. Puisque tu m'as sauvé, cache-moi, mon père viendra me chercher, il te donnera mon pesant de bijoux et de perles. Mais ne me rends pas avant qu'il ne te remette la clé de sa cave à vin. Tu en auras largement assez.

Je mis l'enfant dans le creux d'un arbre et je le recouvris de ma cape. Le kadji vint et me dit :

— Le loup m'a enlevé mon fils; si tu sais où il est et que tu me l'apprends, je te donnerai tant d'or que cela te suffira jusqu'à ton dernier jour.

— Tu ne l'auras que si tu me remets la clé de ta cave à vin.

Il consentit avec beaucoup de peine, inculquant son fils d'avoir dévoilé le secret que je n'aurais pu savoir autrement selon lui. Il me montra un rocher :

— Touche ce rocher de cette clé et la porte s'ouvrira!

Le kadji parti, je m'approchai du rocher et j'ouvris la porte. J'entrai et ne vis rien, hormis un âne attaché. Je me fâchai et pensai : „Ce petit kadji m'a certes trompé. On m'offrait tant et je n'ai pris qu'une clé de rien du tout“.

Dépité, je frappai l'âne du bâton. L'âne souleva sa queue et fit tomber de l'argent et de l'or. Ce spectacle me plut bien et je reconduisis l'animal chez moi. J'appris la bonne nouvelle à ma femme, je fis entrer l'âne dans la maison et je l'attachai.

Nous lui mettions dessous une auge, nous bations l'âne et nous récoltions de l'argent et de l'or.

Du temps passa. Je devins altier. Je désirai monter sur mon âne pour me rendre au bain. Ma femme protesta :

— Ne prends pas cet âne!

Je ne voulus rien entendre. J'enfourchai la bête et je partis. J'attachai l'âne à l'entrée des bains et je pénétrai dedans. Il se trouva que le baigneur était absent. En rentrant il vit l'âne, le frappa du bâton et jura. L'âne leva la queue. Le baigneur fut ravi : il emmena l'âne et en attacha un autre à sa place.

Je pris mon bain, je sortis, je montai sur l'âne et je partis. Depuis, j'eus beau le battre, il ne fit tomber que des crottes. Ma femme m'adressa accusations et reproches.

Je repris le chemin de la cave à vin espérant y trouver encore quelque chose. J'y pénétrai et je ne vis qu'un moulin à bras. Tristement je l'emportai, pensant qu'il pourrait me servir à quelque chose. Je rentrai chez moi. Il suffisait de tourner le moulin dans le bon sens pour que toutes sortes de vivres et de boissons en sortissent à mon gré. Je vécus de cela.

De nouveau je m'enorgueillis et je décidai d'inviter le roi. Ma femme m'en empêcha :

— Ne l'invite pas!

Mais je n'en fis qu'à ma tête et je l'invitai

quand même. Il va de soi que je lui réservai un bon accueil. On apprit mon secret et on m'enleva mon moulin à bras. Je restai sidéré.

Je repris le chemin de la cave à vin: quelque force m'y poussait. J'entrai et je ne vis qu'une courge suspendue. Je l'emportai chez moi.

Triste et las, je m'assis sur le bord de la route. J'eus des remords et je m'accusai:

— Pourquoi ai-je fait le coup du bain ou celui de l'invitation du roi? J'ai perdu un tel âne et un tel moulin à bras. Je mérite d'être battu à plate couture par quatre hommes.

A ces mots quatre hommes sortirent de la courge et me battirent tant et si bien que j'ai failli rendre l'âme. Lorsque je repris mes esprits l'aventure ne fut pas pour me déplaire. J'emportai la courge et j'arrivai à la limite de la ville. Je dis:

— Pourvu que douze mille hommes sortent, qu'ils enlèvent l'âne au baigneur et le moulin à bras au roi!

Douze mille hommes sortirent de la courge, entrèrent dans la ville, enlevèrent l'âne et le moulin à bras et me les restituèrent. Ma femme me dit:

— Partons dans un autre pays, nous ne saurions plus rester ici!

Nous partîmes et nous nous embarquâmes sur

mer. Une tempête s'éleva, la mer brisa le bateau. Je perdis âne, moulin à bras, courge et femme. L'abîme les engloutit. Seul je m'accrochai à une planche et la vague me jeta à bord. J'arrivai ici et j'atteignis la grandeur que vous savez.

Le roi conta :

LE DERVICHE ABDUL-AZIM

Le père de mon père, Abdul-Azim, était derviche et voyageait dans le monde entier. Il connaissait si bien l'art de la magie que tout s'inclinait devant lui. Il réussit pas mal d'exploits étranges et insolites. Aussitôt qu'il percevait quelque trésor dans la terre ou dans les rochers, il le mettait à jour. Quelle que fût la puissance du talisman, il l'enrayait et distribuait les richesses aux pauvres.

Un beau jour, il vit à l'entrée d'une caverne le signe d'un talisman et voulut le déchiffrer.

Il rencontra plusieurs talismans étranges sur son chemin. Il vit tout d'abord des glaives tournants qu'il annula. Il alla plus avant et vit un torrent infranchissable d'eau bouillante qu'il assécha. Puis — un singe de bronze luttant âprement qu'il fit disparaître. Avançant toujours, il vit un lac de mercure. Le sentier qui serpentait le long du rocher ne contournait aucun talisman

et menait droit au lac. Il n'est pas facile de supprimer le mercure, mais il le fit. Il vit une petite maison contenant un bahut scellé. Il prit le bahut, l'ouvrit et vit un chapeau tressé de cheveux et de paille, une botte basse et un chandelier. Il s'étonna et dit :

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? Ces objets seraient donc si précieux que d'étranges et puissants talismans les protègent ?

Il quitta ces lieux et arriva dans une ville. Il avait ce chapeau sur la tête. Quand il adressait la parole à quelqu'un, on ne lui répondait guère. Il était très étonné. Mais il lui suffisait d'ôter son chapeau pour que chacun lui parlât. C'est que pendant qu'il avait son chef couvert, aucun œil ne pouvait le voir. Tel était l'effet du chapeau. Mon grand-père se dit : „A présent je comprends l'action du chapeau, mais que faire du reste ?“

Il entra dans la maison, prit le chandelier et alluma la chandelle. Aussitôt un grand jeune homme brun parut, lui baisa la main et se tint debout devant lui. Mon grand-père lui demanda :

— Qui es-tu ?

L'autre répondit :

— Je suis l'esclave de cette chandelle. Je sers celui qui la possède.

Mon grand-père demanda :

— Quels services peux-tu rendre ?

L'esclave dit :

— J'exauce tous les vœux, aussi invraisemblables soient-ils.

Mon grand-père lui commanda plusieurs choses. Ce qu'il fallait apporter fut apporté, ce qui était à faire fut fait. Puis le maître ordonna :

— Je désire aller aux Indes, emmène-moi dans ce pays au plus vite!

L'esclave dit :

— Je suis l'esclave de cette chandelle et je puis exaucer des souhaits comme ceux que tu viens d'exprimer, voire plus difficiles, mais les voyages dans différents pays relèvent de cette botte. Mets-la, frappe du pied et en un instant tu seras transporté où tu désires.

Mon grand-père se couvrit le chef, mit le chandelier dans sa poche, passa la botte et frappa du pied :

— Je désire aller aux Indes!

En un instant il fut dans ce pays, sur le seuil d'un ami. Connaissant désormais le pouvoir de la botte, de la chandelle et du chapeau, il fit le tour du monde.

Un roi puissant régnait dans ce pays. Mon grand-père ordonna à l'esclave de la chandelle de le tuer et régna à sa place.

— Je n'en revenais plus de tant de mensonges. On en débita bien d'autres que je n'ai su retenir et qui seraient indignes de l'ouïe d'un roi.



Deux amis et l'ours

LE CORBEAU DEVIN

Je quittai ces lieux et j'arrivai au pays d'Europe.

Par aucun moyen je n'ai pu avoir à manger. C'étaient des gens avarés, incrédules et méchants. Pendant deux jours je fus sans le moindre morceau. Puis j'inventai ce procédé: je jetai un bâton à un corbeau, je lui brisai une aile, je mis l'oiseau dans ma poche et je le faisais croasser au besoin. Ainsi je commençai à dire la bonne aventure.

J'arrivai devant une maison. Une femme y était seule. Elle ne m'ouvrit pas la porte et ne me laissa pas entrer. Il se fit nuit. A bout de forces, je m'appuyai contre la porte. La femme sortit des brioques du feu et les mit dans la huche. Quelque temps se passa. Le doyen de ce village vint et apporta une cruche de vin et une oie assaisonnée. On posa le vin et l'oie sur la fenêtre. L'homme et la femme s'assirent et échangèrent quelques caresses. Un cavalier arriva devant la porte. Au bruit des sabots, la femme cacha le doyen sous un panier qui se trouvait là et s'allongea. J'observai tout. Le cavalier s'avéra être le mari de cette femme. Il était parti pour quelques affaires et on ne l'attendait pas de si tôt. Mettant pied à terre, il me demanda:

— Qui es-tu?

Je lui dis:

— Je suis l'hôte que Dieu envoie, mais ce n'est pas pour ça qu'on m'ouvre la porte.

L'homme cria, mais la femme différa sa réponse, faisant semblant de dormir. On alluma le feu et nous entrâmes. Tous deux nous avions faim. L'homme demanda à manger à sa femme. Celle-ci grommela quelque chose et posa devant nous deux pains de maïs.

— Où veux-tu que je trouve à manger à cette heure-ci, il est minuit sonné!

Je serrai de la main le corbeau qui était toujours dans ma poche et je le fis croasser. Le mari me demanda:

— Qu'est-ce?

Je lui dis:

— C'est un corbeau devin qui sait tout prédire et dont j'entends à merveille le langage.

Ma réponse plut à l'homme et il me demanda des nouvelles de la récolte à venir. Je lui dis qu'elle serait bonne. Puis je fis croasser une fois de plus le corbeau. L'homme me demanda:

— Que dit-il?

Je répondis:

— Il vient de me dire: „Qu'avez-vous à manger du maïs quand il y a deux brioches de farine blanche dans la huche?“

Puis je lui touchai un mot de l'oie que je fis sortir à son tour. Encore un croassement et nous eûmes du vin. L'homme blâma sa femme:

— Puisque tu avais tout ceci, pourquoi ne pas nous l'avoir servi?

La femme essaya de se justifier :

— Je m'apprêtais à rendre visite à mes parents et c'étaient des vivres pour la route.

Quand j'eus bien mangé à ma faim, je fis croasser une fois de plus le corbeau. L'hôte demanda :

— Que dit-il ?

Je répondis :

— Voici ce qu'il dit : „Pendant que vous mangez et buvez le doyen affamé garde sa place sous le panier. Seriez-vous impolis ? Invitez-le à table!“

A ces mots le doyen rejeta le panier et prit la fuite, poursuivi par mon hôte.

Moi, je repris mon chemin.

LE VIVANT ENSEVELI ET LES GEANTS

J'arrivai dans un pays aux mœurs et us étranges. J'entrai dans la ville. J'avais faim. Je voulus acheter cinq sous de viande. A cela on me répondit :

— Tu parais être un étranger : le peu de viande que tu demandes ne suffirait même pas à un faucon.

Ils me conduisirent chez leur doyen qui était assis sur un siège pliant et on lui relata l'histoire de mon achat. Il me demanda d'où je venais.

Je lui contai certaines choses et je lui dis que j'étais étranger. Il me dit :

— Tu sembles être un homme de bien. Je n'ai pas de fils, je suis sans héritier, mais j'ai une fille belle comme l'étoile du berger. Epouse-la et je te donne mon bien et mes terres.

Je consentis. Je vis sa fille qui était en effet très belle, on nous maria, on fit la noce.

Mon beau-père garda la maison et me céda son siège d'or : je devais surveiller la vente de viande.

Dix jours se passèrent, ma femme tomba malade et trépassa quatre jours plus tard.

On me vêtit des vêtements les plus beaux, on me para de pierres précieuses et de bijoux. On revêtit aussi somptueusement la défunte. Je leur dis :

— Que faites-vous ? Je devrais pleurer et me morfondre et vous me parez.

Pouvais-je connaître leurs intentions ? On me dit :

— C'est la règle ici et nous devons nous y conformer.

Au son du cors, tambours, tambourins, timbales et cymbales on accompagna le corbillard que je suivis.

Le cortège gagna une grande forteresse au sommet de la montagne. La forteresse comprenait un caveau long et profond, large de près de deux stades.

On y descendit la défunte et on me laissa au-

près d'elle avec des vivres pour sept jours. On retira l'échelle et je restai seul.

Je me levai et fis les cent pas, examinant le lieu. Ce caveau était le cimetière de la ville entière. Toutes les armes nobles et précieuses, tous les bijoux du pays s'y entassaient: on laissait aux défuntes et défunts respectivement ce dont ils avaient fait usage. Mon étonnement était sans bornes.

Je passai ainsi quatre jours lorsque j'entendis le son du cor et des tambours. Une procession arriva. Un noble seigneur venait de décéder. Sa jeune veuve le suivait.

On laissa le défunt et la veuve non loin de moi. La femme avait des vivres pour sept jours. Malgré son accablement, elle était d'une rare beauté et je ne me lassais pas de l'admirer. Les gens retirèrent l'échelle et partirent. Je demandai à la femme:

— Que veut dire tout cela? Pourquoi agit-on de la sorte envers nous?

Je lui contai mon histoire. La femme me répondit:

— C'est la règle d'ici. Si la femme meurt la première, son époux doit la suivre; si c'est le mari, sa femme le suit. On leur donne des vivres pour sept jours, puis le survivant rejoint son conjoint. Il ne doit plus vivre, ni voir la lumière du jour.

Je me sentis très oppressé et je m'écriai du fond de mon cœur:

— Malheur à moi! J'ai erré toute ma vie, qu'avais-je besoin de prendre femme et à quoi bon une richesse qui tourne aussitôt en amertume?

Je me démenais longtemps, mais le désespoir n'était d'aucun secours. Je parlai à la femme sur un autre ton. Je lui dis:

— Que pouvons-nous pour les morts? Tu vois tous ces cadavres décomposés? Dieu nous a destinés l'un à l'autre, écoutons la voix de nos cœurs.

Je lui dis bien d'autres choses de ce genre et lorsque nous jouâmes de notre entente, je vis un hérisson plus gros qu'un porc entrer dans le caveau. Il avait creusé un passage sous la forteresse, rongé la cloison du caveau et venait se nourrir de cadavres. Je me réjouis à sa vue et je dis à la femme:

— Dieu nous délivre de l'enfer!

Des cordes de soie traînaient en quantité sur le sol. Je trouvai l'entrée du terrier et je tendis un piège. Je saisis le hérisson, j'attachai des cordes à ses pattes de derrière et je le laissai aller. Il entra dans le terrier. Je tendis la corde. L'animal gratta la terre. Je répétai plusieurs fois le manège. Le trou devint assez large pour que nous l'empruntâmes. Je déblayai la terre et je dégageai le terrier. Nous prîmes autant de bijoux et de perles que nous pouvions porter et nous sortîmes.

Nous nous cachions le jour et nous marchions la nuit. Une semaine se passa ainsi. Puis j'ache-

tai deux chevaux et nous chevauchâmes jusqu'au pays de Sistane.

Là je vis un homme démesurément grand qui me barra le passage et me demanda :

— Qui es-tu et où vas-tu ?

De peur je ne pus lui répondre. Il remarqua ma peur et poursuivit :

— Ne crains rien, je ne te ferai pas de mal. Si tu me donnes cette femme, je t'accueillerai comme un fils, sinon je te l'enlèverai de force et tu me la paieras cher.

Je pensai à part moi : „Pour lui échapper, je me priverais de bien plus“.

Je lui donnai la femme. Cela lui fit bien plaisir et le disposa en ma faveur. Il me mit dans sa poche et m'emporta.

Que dire de sa taille ?

Parvenus sur la montagne, nous vîmes deux géants se disputer. Ils étaient plus grands que moi, mais bien inférieurs à lui. Voici la cause de leur discorde. L'un des deux portait sur son dos une outre de vin et il eut de la peine à monter la pente. Le deuxième le rattrapa et lui dit :

— Si tu as de la peine à avancer, mets ton outre sur mon dos, je te la monterai jusqu'au sommet à condition de boire une goulée de vin.

Le propriétaire du vin répondit :

— Porte-moi ça jusqu'au sommet et tu auras non seulement ta goulée, mais une bonne gorgée.

Arrivé au sommet, le géant empoigna l'outre

et la vida d'un seul trait. Le propriétaire du vin protesta :

— Pourquoi me l'as-tu vidée ?

Mais l'autre demanda davantage :

— Tu m'avais promis une bonne gorgée et je n'ai eu qu'une misérable goulée.

Mon géant coupa court à la discussion, saisit les deux querelleurs et les glissa respectivement dans l'une et l'autre tige de ses bottes.

Il rentra chez lui. Sa femme nous accueillit. Pour une géante, elle était assez coquette. Son mari lui dit :

— Enlève-moi mes bottes !

Elle tira une botte et y vit un homme ; elle tira la deuxième et y vit un autre homme. Le géant me sortit de sa poche et se vanta devant sa femme :

— As-tu vu un autre homme comme moi ?

Sur ces mots il sortit d'une autre poche la femme qu'il m'avait enlevée et la présenta à son épouse. En son temps, paraît-il, il avait également enlevé sa femme dont il ne vit jamais la patrie. Sa femme lui dit :

— Tu ne saurais te comparer à mon père.

Le géant se fâcha, me remit dans sa poche et nous allâmes voir le beau-père.

Que dire de la taille de ce dernier ? Il arrosait le champ et son gendre voulut traverser la rigole qui courait le long du sillon. Seulement pour lui cette rigole était un torrent, l'eau emporta

le cavalier et sa monture. Voyant la scène, le beau-père plongea sa bêche, retira l'homme et le cheval et les déposa sur terre. Il demanda :

— Qui es-tu ?

Mon géant se présenta. Le beau-père dit :

— Sapristi ! Tu es donc mon gendre et j'ai failli te tuer !

Il le sécha et le fit asseoir. Quelque temps se passa. Sa femme vint lui apporter le dîner. Nous le partageâmes et j'eus ma part. A peine si j'étais de la taille d'une souris de leur pays !

Puis la belle-mère rentra chez elle et invita son gendre à la suivre. La femme allait devant, à pied, portant sur son dos le panier à provision. Son gendre galopait à cheval sans pouvoir la rejoindre. La belle-mère se retourna, vit que son gendre gisait par terre, rebroussa chemin, le ramena avec son cheval, les mit tous deux dans son panier qu'elle replaça sur son dos. Ainsi rentra-t-elle à la maison.

Elle nous reçut fort bien.

A la tombée de la nuit un borgne se présenta : c'était son amant. Il emprunta le toit plat. Gênée par la présence du gendre, la belle-mère ne quitta pas sa chambre. L'amant perdit patience et descendit. Il toisa le gendre et embrassa la femme. Le gendre se fâcha, enleva les piliers de la maison pour qu'elle s'écroule sur eux et sortit par la porte. La femme leva en guise de piliers ses deux pieds et soutint la toiture

pendant que l'amant assouvissait sa passion. Puis le borgne remit les piliers en place et nous pourchassa.

Nous marchâmes. Le gendre vit un homme qui semait de la fève. Il avait, attaché à son pied, une herse et il hersait en même temps. Il avait des fèves dans le creux de sa chemise et en jetait une pleine poignée dans sa bouche disant :

— Ça oui!

Puis il semait une autre poignée de fèves et disait :

— Ça oui ou non!

Le gendre le supplia :

— Au secours! Un borgne me poursuit!

Le semeur nous souleva, cavalier et monture, et nous mit avec les fèves dans le creux de sa chemise. En jetant une poignée de fèves dans sa bouche, il nous y joignit avec notre cheval. Comme il avait une dent inférieure de cassée, le gendre rangea son cheval dans l'espace béant et nous fûmes sauvés.

Le borgne survint et demanda au semeur s'il avait vu un cavalier. Celui-ci répondit :

— Il n'a pas passé par ici.

Le borgne rebroussa chemin.

Le semeur tâta dans le creux de sa chemise sans nous y trouver. Il eut du regret et pensa nous avoir avalés. Le gendre lui cria de sa bouche :

— Je suis ici sain et sauf!

Il nous retira et nous déposa à terre. Mon géant lui demanda :

— Comment as-tu cassé cette dent ?

Le semeur conta son histoire :

— Nous nous étions réunis douze amis les uns plus grands et plus corpulents que les autres. Nous partîmes brigander. Un vent se leva et une tempête de neige s'abattit sur nous. Un vaste champ s'étendait autour et il n'y avait aucun abri pour nous cacher. Soudain nous vîmes un crâne d'homme qui gisait, mais si grand que nous y prîmes place tous les douze. Nous soufflâmes un peu, quand un berger apparut, poursuivant un loup qui venait de lui enlever une brebis. Le berger jetait au loup tantôt un bâton et tantôt une pierre. Lorsque ce géant arriva près de nous, il prit le crâne avec son contenu et nous jeta contre le loup et celui-ci, il va de soi, fut réduit en poudre. Onze de mes amis y passèrent et c'est alors que je perdis ma dent.

Même mon géant n'en revenait pas de la taille et de la force de ces gens-là, sans parler de moi.

Il rentra chez lui et dit à sa femme :

— Tu avais bien raison.

Il me donna un mulet, me vêtit, me donna des vivres pour la route et m'accompagna jusqu'aux Indes, me disant :

— Je ne voudrais pas que quelqu'un te fasse du mal.

Puis il retourna chez lui.

J'arrivai aux Indes et j'y vis beaucoup de choses étranges: arbres, fruits, animaux, oiseaux.. Mais il serait trop long de tout énumérer et cela ennuyerait le roi.

D'habiles saltimbanques se présentèrent au roi. L'art de trois d'entre eux m'étonna et m'impressionna fort.

Un homme avança et s'arrêta, accompagné de quarante de ses apprentis. Un apprenti monta sur son maître, posant un pied sur son épaule droite et l'autre sur son épaule gauche. Un autre apprenti monta sur le premier et un troisième prit place sur ses épaules. Tous les quarante montèrent ainsi les uns sur les autres. Aucun d'eux ne tomba, aucun ne fléchit et celui d'en bas ne broncha pas sous le poids. Tantôt il marchait, puis s'asseyait ou se relevait. Enfin il courut, sauta et fit tomber tous les autres. Aucun ne tomba à la renverse, mais chacun retomba sur ses pieds.

Un deuxième saltimbanque parut. Il s'était fait tailler des planches qu'il se fixa aux bras en guise d'ailes et se mit à voler. Tantôt il survolait une montagne, tantôt il planait au-dessus d'un champ, de sorte que les gens le prenaient pour un oiseau. L'aigle même ne saurait voler ainsi. Puis il atterrit.

Un troisième saltimbanque vint et apporta

avec lui une pelote de ficelle. Il serra dans sa main un bout de ficelle et jeta en l'air la pelote. La pelote se dévida et le fil disparut dans l'air. Le saltimbanque tira alors sur la ficelle sans, toutefois, pouvoir la récupérer. Il refit sans plus de succès le même geste et dit :

— Je marcherai sur cette ficelle pour voir ce qui la retient dans l'air!

Il marcha sur la ficelle, monta en l'air, disparut de vue.

Au bout de quelque temps on entendit des hauts cris, du bruit, un coup de fusil et la détonation assourdissante du tonnerre. On vit tomber des cieux ici une tête d'homme, là une main ou un pied coupé, ailleurs un corps disséqué. Enfin, nous vîmes tomber notre saltimbanque coupé en deux.

Le roi eut du chagrin et nous nous assombrîmes. La femme du saltimbanque vint se jeter au feu avec ses deux enfants et ils brûlèrent vifs. On dispersa les cendres d'après la coutume indienne.

Quelque temps après le saltimbanque descendit des cieux, glissant le long de la ficelle. On lui apprit le suicide de sa femme et de ses enfants. Il dit :

— Je n'ai vu de guerre ni entendu de fracas.

Le roi lui fit ses condoléances, le revêtit de vêtements royaux, mit sur ses épaules une pelisse de zibeline. Le saltimbanque salua le roi, secoua un pan de sa robe, sa femme en sortit vi-

vante; il secoua le pan une seconde fois, ses enfants en sortirent. Tout le monde fut étonné. On entendait dire:

— A-t-on jamais vu un tel saltimbanque?

Le roi le combla de cadeaux et le laissa partir.

LES MAGICIENS DE TUNIDJAR

Je quittai ces lieux et j'arrivai au pays de Tunidjar. On s'y connaît en talismans et en magie. Les habitants de ce pays ne livrent leur secret à aucun étranger, aussi intelligent soit-il.

Depuis des temps immémoriaux, quelqu'un a percé le rocher au flanc d'une grande montagne, y a pratiqué dans la nuit un passage voûté qu'il faut une journée pour parcourir. Il fixa à l'entrée une grande porte en fer et y déposa le talisman au pouvoir que voici: la porte ne s'ouvre qu'une fois par an, demeure ouverte pendant six heures et se referme ensuite. A l'intérieur de la caverne il déposa des feuilles de parchemin reliées en livre portant des incantations magiques en arabe.

Celui qui veut les apprendre doit se munir de vivres et de chandelles pour un an et se poster devant la porte. Quand elle s'ouvrira, il entrera. Il doit passer une année entière dans la caverne. En cherchant, il trouvera le texte magique le plus compliqué et pourra le copier. Ri-

che de tous les sortilèges, il quittera la caverne lorsque la porte s'ouvrira.

J'ai visité ce pays et entendu parler de ce miracle sans jamais le voir de mes propres yeux.

LE DOCTEUR SORCIER

Un docteur avait formé son disciple. Il paraît que ce docteur avait visité la grotte magique, suivi plus tard par son disciple qui y apprit des merveilles. Ils étaient Indiens tous les deux.

Le disciple se rendit dans la ville du roi. Il vit un jeune homme qui lui plût beaucoup. C'était un homme grand et bien fait, mais au teint jauni, hâve, qui avait perdu son incarnat et dont la rose s'était transformée en safran. Le disciple du docteur lui demanda :

— Frère, quel mal te ronge ? Je puis te guérir.

L'inconnu répondit :

— Non seulement toi, mais tous les docteurs du monde réunis n'y pourraient rien ; laisse-moi à mon sort, suis ton chemin !

Le disciple du docteur jura :

— Il n'y a de mal que je ne guérisse !

L'inconnu répliqua :

— Que peux-tu à cela ? Un jour la fille du roi se rendait au bain, je la vis par la fenêtre et je m'épris d'elle. Mon cœur la suivit et tu me vois réduit à un tel état. En quoi pourrais-tu m'aider ?

Tu ne saurais ni la retrouver, ni la demander en mariage pour moi et moi, je ne guérirai jamais sans elle.

Le docteur dit :

— Jure-moi de ne rien entreprendre hormis baisers et étreintes et je me charge de te guérir bientôt.

L'homme jura. Le docteur prononça une formule magique, fit quelque sortilège et à la tombée de la nuit la jeune femme apparut enveloppée dans un drap. L'homme la fit asseoir à ses côtés, l'embrassa, la cajola et à l'aube la femme le quitta.

Rentrée chez elle, la princesse reprit ses sens, pleura et poussa des cris. Le roi et la reine accoururent et la criblèrent de questions :

— Que t'est-il arrivé ?

Elle leur conta tout. Les souverains s'attristèrent fort. Le roi interrogea ses vizirs et ceux-ci répondirent :

— Non, Sire, cet homme n'est pas du pays, ce doit être un étranger. Cette nuit encore on emmènera sans doute ta fille. Dis-lui de tremper la main dans l'encre et de pousser la porte en arrivant de sorte que ses doigts s'y empreignent. Nous trouverons cette porte demain, nous saisirons l'homme et tu en feras ce que bon te semblera.

Ainsi fut fait. On emmena la princesse la nuit même et elle laissa son empreinte sur la porte. A l'aube, le docteur dit au jeune homme :

— Mon enfant, il serait mal qu'on apprît notre manège! Sors voir s'il n'y a quelque signe à l'extérieur.

L'homme sortit et vit sur la porte l'empreinte de la main. Il rentra et l'apprit au docteur. Celui-ci prononça une formule magique: aussitôt l'empreinte de la main parut sur toutes les portes de la ville. Le vizir envoya ses officiers à la recherche de l'empreinte de la main et vit celle-ci, en rentrant, sur sa propre porte. Il s'étonna et eut peur. Mais en se rendant à la cour du roi, le vizir vit la même empreinte sur toutes les portes qu'il traversa. Il se présenta devant le roi et lui dit:

— Il paraît que votre fille a fait cette nuit le tour de la ville entière.

On tint conseil et on dit au roi:

— Votre fille n'a qu'à mettre cette nuit du millet dans un mouchoir troué et le répandre le long de son chemin. Demain nous suivrons la trace et nous découvrirons le ravisseur.

Ainsi fut fait. Le lendemain l'homme sortit et rentra dire au docteur:

— On a répandu du millet sur notre seuil.

Le docteur eut recours au sortilège: une nuée de moineaux vint becqueter tout le millet.

En désespoir de cause, les vizirs travestirent la princesse en jeune homme et elle fit le tour des rues de la ville, accompagnée de vingt gardes. On lui dit:

— Si tu vois quelque part cet homme, que tu pourras bien reconnaître, tu le signaleras aux gardes qui le saisiront.

On se mit en marche et on vit le jeune homme assis à un marché. Le docteur n'était pas auprès de lui. On le saisit et on le mena devant le roi. Le roi ordonna :

— Qu'on le suspende à un poteau, que tous ceux qui se conforment à ma parole lui tirent des coups de fusil et lui décochent des flèches afin qu'on ne retrouve plus que ses lambeaux.

Tout le monde se rendit sur place et le docteur fut du nombre. Lorsque le docteur vit le jeune homme suspendu au poteau, il en eut pitié et fit un sortilège : tous ceux qui firent partir un coup de fusil ou une flèche les reçurent en retour, sans atteindre le condamné, et tombèrent morts. De nombreux soldats périrent. Le vizir dit au roi :

— Nous n'aurons jamais raison de cet homme, il faudrait agir autrement et le mettre pour quelque temps en prison. Puis nous ferons de notre mieux.

Le roi donna l'ordre de détacher l'homme et de le conduire en prison. On suivit l'ordre. Peu de temps après le disciple du docteur se rendit à la prison, donna un florin au geôlier et lui dit :

— Cet homme est mon débiteur, ouvre-moi la porte, je lui toucherai deux mots au sujet de mon argent que je ne voudrais pas perdre et je sortirai.

Le geôlier laissa entrer le docteur, referma à clé la porte de l'extérieur et se rendit à ses affaires.

Lorsqu'il revint et ouvrit la porte, il vit la prison transformée en verger. C'était l'effet d'un sortilège du docteur. De magnifiques arbres fruitiers s'élevaient au ciel, des fleurs insolites s'épanouissaient, des parfums exquis se répandaient, des pièces d'eau reluisaient et deux hommes siégeaient en haut sur un trône en or. Le geôlier referma précipitamment la porte et alla dire la nouvelle au vizir qui, à son tour, rendit compte au roi, ajoutant :

— Venant d'eux la chose est croyable. Allons voir!

Le roi et le vizir se rendirent sur place, entrèrent et virent un spectacle au-dessus de toute louange. Ils examinèrent attentivement le lieu. Un pêcher poussait au bord de l'eau. Le roi cueillit des pêches et s'assit pour les manger. Pendant que le roi pelait une pêche, le vizir répandit un peu d'eau sur son visage et se transforma en une certaine femme. Son mari survint, l'injuria et l'emmena.

La femme devint enceinte et donna naissance à un fils. Le garçon commença à marcher. La mère avait toujours le caractère du vizir. Elle mena son fils à la prison et là le vizir redevint homme. Le roi n'avait pas fini de peler sa pêche. Le vizir lui demanda :

— Est-ce une pêche de cette année-ci ou de l'an passé?

Le roi répondit:

— Tu radotes? Nous venons d'entrer ici...

Le vizir protesta et lui conta l'histoire de sa métamorphose et la naissance du fils. Le roi n'en revenait pas. Ils se dirent:

— Puisque nous n'y pouvons rien, faisons ainsi: cet homme n'a qu'à épouser la fille du roi et le docteur se mariera avec la fille du vizir!

On fit la noce et on s'en donna à cœur joie.

Quelque temps se passa. Le vizir n'avait point oublié son humiliation. Il maria sa fille et lui dit:

— Quand le docteur s'apprêtera à se coucher auprès de toi et fera chauffer de l'eau pour prendre un bain, fais-le moi savoir avant qu'il ne se baigne!

Quand le docteur réchauffa son eau, la femme la lui renversa et alla avertir son père. On vint et on s'empara du docteur avant qu'il n'ait pu faire de sortilège. Le vizir se rendit auprès du roi et ils décidèrent de tuer les deux hommes. Le roi demanda l'avis de sa fille. Celle-ci n'en voulut rien entendre et dit:

— Puisque tu as pu me donner à un méchant homme, je ne m'humilierai pas à en prendre un autre.

Elle préserva ainsi son mari. Quant au docteur, certains dirent qu'on l'a tué, d'autres — qu'il

a eu la vie sauve. On parlait même de sortilèges inouïs. Pour ce qui est de moi, je penche plutôt à croire qu'on les a tués tous deux. Aucun mortel ne peut faire de tels sortilèges et la rumeur publique brode autour des noms célèbres. Je dis bien: on les a tués.

Toutefois, ceux qui affirment le contraire disent:

— On ne les a pas tués, mais chassés. La nouvelle de leur mort était fausse et celle de leur bannissement — vraie.

Lorsque le maître de ce docteur apprit ces sortilèges, il se fâcha et partit pour tuer son disciple de crainte qu'il ne commette d'autres bévues encore plus graves.

Quand on apprit sa venue, on dit au disciple:
— Ton maître est ici et il a l'intention de te tuer.

Le disciple eut peur, se transforma en colombe et s'envola; le maître devint un faucon et le poursuivit. Au moment où il allait l'atteindre, la chasse du roi de Chine passa. Le disciple se transforma en couronne et se posa sur la tête du roi. La suite se réjouit et l'on dit que la couronne tombait du ciel.

Le maître se transforma en violoniste et se présenta au roi en plein festin. Le violoniste joua et chanta avec douceur des airs mélodieux. On lui demanda:

— D'où viens-tu?

Il répondit :

— Je viens des mêmes parages que cette couronne.

Les convives se réjouirent encore plus. Le violoniste pria le roi :

— Puisque tous deux nous venons d'un même lieu, permets-moi d'embrasser cette couronne !

Dès que le roi eut donné sa permission, la couronne se transforma en grenade et roula à terre. Le maître se transforma en couteau, fendit la grenade et répandit ses graines. Après quoi le maître se transforma en coq et becqueta les graines. Tout le monde resta bouche bée. Du feu jaillit de l'écorce de la grenade. Le maître se transforma en eau et se déversa sur le feu. Le disciple se transforma en poisson et se mit à nager dans cette eau, essayant de se cacher. Le maître se transforma en pêcheur et jeta son rets. Le disciple glissa à travers le rets, se transforma en homme et embrassa les genoux du roi :

— Au secours ! C'est mon maître qui veut me tuer !

On se demandait ce qu'il fallait faire. Le coq se transforma aussi en homme. Le roi apprit tout. On fit jurer le disciple de ne plus jamais faire de sortilège.

Lorsque Léon eut terminé son récit, Rouka l'empêcha d'en commencer un autre et dit au roi :

— J'ai eu tort de rivaliser jusqu'à ce jour avec

Léon. Il est si savant et connaît tant de bonnes choses, il a vu tant de pays qu'il faudrait garder une personne aussi remarquable. Il peut faire ce qu'il dit. C'est ainsi que Léon a fait preuve de son art des sortilèges.

Djoumber conta une histoire:

UN HOMME PAUVRE ET UN FLORIN

Il était un homme très pauvre. Tous les jours il priait Dieu de le rendre riche.

Quelque temps se passa. Cet homme eut mal au ventre et souffrit de la diarrhée. Dès qu'il sortait pour se soulager, la douleur le reprenait. A bout de patience, il gratta la terre à s'arracher les ongles. Quand il eut ainsi creusé la terre, il découvrit un broc plein de florins. Il remercia Dieu et dit:

— Tu es bien miséricordieux, mais tu ne donnes rien à l'homme avant de l'avoir fait saigner!

— Si j'ai conté cette histoire, c'est pour te montrer que tu n'es venu en aide à Léon avant de l'avoir trois ou quatre fois conduit au bord de la mort, quitte à lui faire grâce maintenant!

Léon dit à Djoumber:

— Fils du roi, tu es jeune et tu crois qu'il veut vraiment m'aider. En réalité, il vient de me met-

tre à mort. Quand un ennemi n'atteint pas son but par la haine, il feint l'amitié et règle ainsi son compte à l'ennemi.

Léon conta une histoire:

LES DEUX ENNEMIS

Il y avait deux ennemis. L'un d'eux ne put, à aucun prix, nuire à l'autre.

Quelque temps se passa. Ils devinrent de grands amis. Ils prirent la route et emmenèrent avec eux quatre autres camarades.

Ils firent halte dans une maison. Les hôtes se couchèrent d'un côté et le propriétaire de la maison avec sa femme — de l'autre. Lorsque le feu s'éteignit, l'un des deux hôtes alla en cachette se coucher auprès de la femme. La femme cria et réveilla son mari. Le séducteur regagna à pas de loup sa couche.

Le maître de la maison se leva, s'approcha de ses hôtes et les fouilla. Il leur glissa la main sur la poitrine. Comme il faisait nuit, ce n'est que par les battements précipités du cœur qu'il reconnut le fautif. Il posa sur lui son chapeau et alla allumer le feu pour reconnaître l'homme.

Entre temps, le fautif posa le chapeau sur son ancien ennemi et ami actuel qui dormait à poings fermés et n'en sut rien.

Le maître ralluma le feu et vit son chapeau sur l'innocent. N'en sachant rien, il le prit pour le fautif, lui porta un coup de hache à la tête et tua un homme pur et innocent.

— Ainsi agit tout ennemi. Je vous demande en quoi Rouka m'a-t-il aidé? Il m'a inculpé de sortilège et de sorcellerie.

Léon conta encore une histoire:

UN OISIF

Il y avait un homme oisif qui ne savait à quoi s'occuper. Il n'était bon à rien. L'idée lui vint de gratter la terre et de la vanner. Pendant trois à quatre mois, il n'eut d'autre occupation ni d'autre souci.

On vint le chercher de la part de l'intendant pour qu'il aille moissonner. Il refusa, disant:

— Quand j'ai du travail chez moi, pourquoi travaillerais-je ailleurs?

Un voisin se présenta dont le père venait de mourir et dit:

— Viens le pleurer avec moi et partager mon repas funèbre!

L'oisif ne s'y rendit non plus.

On vint l'inviter à un mariage et il répondit:

— J'ai enfin commencé une chose et avant que

de la terminer et de m'en défaire je n'irai ni au palais, ni à un service funèbre, ni à un banquet. Quand je l'aurai finie, j'entreprendrai tout ce que l'on veut.

— De même, tant que Rouka n'a pas fini avec moi, il ne veut entendre parler ni de noce, ni de service funèbre, ni du roi, ni du peuple. Plus tard il s'occupera peut-être à quelque chose, car en ce moment il n'a de souci et de joie que moi.

Rouka dit:

— Ceci n'est pas nouveau. Depuis longtemps il est dit: „Personne ne rend le bien par le bien“, mais plutôt par le mal. Sinon pourquoi Léon m'en voudrait-il? Personne n'a voulu d'un homme égaré. Il vint ici et je le présentai au roi qui le combla de bienfaits. Que trame-t-il à présent contre moi?

Rouka conta une histoire:

L'HOMME ET LE SERPENT

Un homme suivait son chemin. Il vit un serpent sur un prunellier en flammes. Ne pouvant sortir du feu, il se démenait et sifflait. L'homme vit le reptile, eut pitié de lui et pensa: „Si je sauve ce serpent, ce sera une bonne action.“ Il s'approcha du serpent et lui tendit le bout de sa lance.

Le serpent s'enroula autour de la lance, glissa sur l'épaule de l'homme, entourra son cou et le serra bien fort. L'homme lui demanda :

— Quel mal t'ai-je fait pour agir ainsi? Je viens de te sauver la vie!

Le serpent répliqua :

— A-t-on jamais rendu le bien pour le bien? Voilà qui explique mon action.

L'homme supplia :

— Laisse-moi au moins le temps d'arriver devant ce platane pour lui demander son avis. Si l'arbre a pitié de moi et te désapprouve, alors relâche-moi, sinon tu feras de moi ce que bon te semblera.

Le serpent desserra un peu son étreinte et ils s'approchèrent du platane. L'homme lui dit :

— Je viens de sauver ce serpent de la mort et voici comment il me le rend.

Le platane répondit :

— Dans cette vallée brûlante je suis le seul arbre et le voyageur ne peut trouver de la fraîcheur qu'à mon ombre. Je ne la leur ménage pas et les gens viennent à moi se détendre. Puis ils cassent mes branches, en brûlent certaines, font des coffrets avec d'autres et s'en vont disant : „Quel bel arbre!“ On ne rend jamais le bien pour le bien. Alors serre-le fort, serpent!

Le serpent ne se le fit pas dire deux fois. L'homme supplia une seconde fois le serpent :

— Relâche un peu ton étreinte, voici un bœuf qui paît, demandons-lui son avis!

Ainsi fut fait. Le bœuf répondit:

— Je laboure la terre et je la herse, été ou hiver je travaille pour les hommes. Quand un invité leur vient, ils me couchent et me tuent. On ne rend jamais le bien pour le bien. Serre-le fort, serpent!

Le serpent suivit le conseil. L'homme le supplia:

— Laisse-moi souffler encore quelque temps, voici un renard qui passe, demandons-lui son avis!

Ils s'approchèrent du renard. L'homme se plaignit de sa malchance et le serpent fit part des réponses de l'arbre et du bœuf. Le renard répondit avec astuce:

— Le lion, roi des animaux, m'a fait magistrat. Comment oses-tu demander mon verdict pendant que tu serres le cou de cet homme? Relâche-le et mettez-vous tous deux à genoux devant moi!

Le serpent obéit et glissa à terre. Sans tarder, le renard assomma le serpent d'un coup de branche à la tête et dit:

— Voici comment on rend la justice à un serpent!

Puis l'homme ne voulut point épargner le renard et s'apprêta à le percer de sa lance, pensant à part soi: „Ça me fera une belle fourrure!“

Devinant son dessein, le renard prit la fuite non sans s'adresser un reproche: „J'ai eu tort de le délivrer!“

— De même, Léon, tu m'étrangles comme ce serpent et qu'y puis-je?

Mais à présent la parole est à Léon qui conte l'histoire suivante:

LE BON SERPENT

Un pauvre homme suivait son chemin et vit deux serpents qu'il se battaient: l'un noir et l'autre rouge. Le premier allait prendre le dessus. L'homme dit: „Le serpent rouge a sans doute besoin d'être aidé, j'irai donc à son secours“. Il s'approcha, frappa le serpent noir de son bâton et le tua. Le serpent rouge vint le saluer jusqu'à terre, saisit de ses dents le bord de son vêtement et l'entraîna. L'homme le suivit. Le serpent le conduisit à une caverne dans un rocher où il lui montra un trésor qui dépassait tout ce qu'un roi pouvait avoir. C'est ainsi que le serpent rendit riche son sauveur.

— Rouka! le serpent que tu nous as dépeint est à ton image, car a-t-on vu quelqu'un rendre le mal pour le bien?

Rouka conta une histoire:

LE PAUVRE ET LE RICHE

Un pauvre homme était assis chez lui et rêvait à haute voix:

— Mon Dieu, envoie-moi cinq cents martchilis, mais je n'en voudrais pas même s'il manque une seule pièce à la somme.

Un homme riche se promenait justement sur le toit plat de sa maison. Il entendit le propos et se dit: „J'apporterai de l'argent et je passerai cet homme à l'épreuve.“

Il revint avec cinq cents martchilis, en retira dix, cacheta le paquet et le jeta du haut de son toit. L'homme pauvre compta l'argent, vit qu'il manquait dix pièces et dit:

— Mon Dieu soyez béni! Même si vous ne m'aviez accordé qu'un seul martchili, je vous en aurais su gré, sans parler de me fâcher pour une telle somme.

Le riche descendit et lui dit:

— Cet argent est à moi. Je t'ai seulement mis à l'épreuve. Rends-le moi que je l'emporte!

L'autre fit l'étonné:

— Ce n'est pas à toi que je l'ai demandé, mais à Dieu qui m'envoie cet argent.

Ils en discutèrent et décidèrent de déposer plainte chez le cadî. Le pauvre dit au riche:

— Je n'ai rien à me mettre, tandis que tu es bien équipé. Prête-moi ta pelisse et je te suivrai.

A ses bienfaits le riche ajouta ce prêt et le pauvre, revêtu de la pelisse, l'accompagna chez le cadî. Ils firent leur déposition. Après quoi le pauvre dit:

— Cet homme me cherche chicane. Bientôt vous le verrez me réclamer ma pelisse.

Le riche de répartir :

— Ne te l'ai-je pas prêtée tout à l'heure ?

A ces mots le cadi se fâcha, on rossa le riche et on le chassa.

C'est ainsi que par un mot bien placé le pauvre dépouilla le riche et l'humilia.

N'avance donc pas que l'on ait jamais rendu le bien pour du bien.

Léon conta une histoire :

LE CALIFE ET L'ARABE

La rumeur se répandit que le calife de Bagdad se connaissait en chevaux et les payait un bon prix.

Un Arabe lui proposa un coursier au prix de deux mille martchilis. Le calife fit aussitôt apporter la somme.

L'Arabe lui dit :

— Mettez-moi l'argent dans un sac pour que je puisse l'emporter.

On fit comme il demandait et on lui donna le sac. En un éclair l'Arabe empoigna le sac, le mit sur son cheval, sauta en selle et partit en trombe. Les soldats du calife enfourchèrent les meilleurs chevaux et le poursuivirent, mais perdirent bientôt sa trace et rentrèrent bredouilles.

Le troisième jour l'Arabe apparut amenant

son cheval. On lui demanda :

— Pourquoi as-tu agi ainsi ?

Il répondit :

— J'habite loin et comme je n'avais pas de bête de somme et que l'argent était lourd à porter, je l'ai emporté de la sorte et je vous ramène le cheval.

On lui fit observer :

— Mais puisque tu as échappé à la poursuite et que personne ne pouvait te repérer, pourquoi as-tu ramené le cheval ?

L'Arabe rit et répondit :

— Si j'avais ainsi répondu au bien, que m'aurait fait Dieu ?

Si un Arabe sait rendre le bien par le bien, pourquoi est-ce qu'un autre l'ignorerait ? Et puis qui agit mal, sinon un pêcheur ne craignant pas Dieu ? Le riche et le pauvre de tout à l'heure, quel bien se sont-ils fait l'un à l'autre ? Simple-ment Dieu a pris l'argent du riche pour le donner au pauvre.

Rouka conta une histoire :

LE JEUNE HOMME ET LES BRIGANDS

Un homme jeune et bien bâti cheminait ceint d'un bon sabre et parfaitement armé. Son épouse l'accompagnait, une femme belle et bonne.

Ils arrivèrent ainsi à un endroit occupé par cinq brigands qui avaient déjà dépouillé plusieurs voyageurs. Le bon jeune homme ne se doutait de rien et avançait plein de confiance jusqu'au moment où on le saisit, le dépouilla, lui lia les mains et l'emmena.

Son sabre plut à l'un des brigands qui lui dit en cachette:

— Je ferai de sorte que tu partages toi-même entre nous tes armes et ton bien. Donne-moi ton sabre et je te laisserai partir avec ta femme.

Le jeune homme jura:

— Si c'est moi qui fais le partage, tu toucheras mon sabre.

On les emmena. Les brigands occupaient une forteresse à un endroit élevé d'où on pouvait observer les alentours. Dix voyageurs gisaient à terre les mains liées et des richesses innombrables s'entassaient. Le brigand qui avait mené des pourparlers dit à ses compagnons:

— Notre homme d'aujourd'hui paraît être pieux, confions-lui le partage!

Tout le monde fut d'accord. On délia les mains du prisonnier.

Celui-ci commença le partage. Il fit une part de sa femme et une autre de son bouclier sur lequel il posa son sabre nu.

Soudain il prit le bouclier et le sabre, frappa en premier celui à qui il avait promis son arme et le tua. Puis il tua un second brigand. Les trois

autres prirent la fuite. Il délia alors les prisonniers, leur donna des sabres. Ils poursuivirent les fugitifs et les exterminèrent. Le jeune homme prit ses armes et emmena sa femme, laissant tout son bien aux gens qu'il venait de délivrer :

— J'ai assez de ceci, leur dit-il.

— Puisqu'un des brigands lui fit tant de bien, qu'il se fia à lui, délia ses mains, lui fit faire le partage, promit de lui rendre sa femme, pourquoi l'avoir tué? On n'a jamais rendu le bien par le bien, mis à part tes mensonges et affabulations!

Léon lui dit :

— Tu fais bien de blâmer ce voyageur qui a mal agi envers le brigand. On lui enlève sa femme, on le dévalise, il saisit l'occasion et règle son compte au brigand : il paraît avoir mal agi. Quant à moi, je lui reprocherais plutôt sa veulerie de naguère. Mais s'il s'était croisé les bras par la suite, ce serait un homme comme toi.

Léon conta une histoire :

UN RICHE NEGOCIANT ET UN TENANCIER DE CARAVANSERAIL

Au pied de la montagne de Bolnissi, sur le chemin conduisant au col, on avait construit un beau caravansérail tenu par un homme de gran-

de prestance. Il hébergeait les voyageurs, leur donnait à boire et à manger, apportait de l'orge et de la balle aux chevaux, refusait l'argent et reconduisait le lendemain ses hôtes avec tous les honneurs.

Une grande caravane vint faire halte. On l'accueillit bien la première nuit. Il neigea tant que le chemin fut barré: la caravane ne pouvait ni avancer, ni reculer. Elle passa donc l'hiver dans ce caravansérail. Le tenancier n'accepta aucune rétribution et dépensa son propre argent pour nourrir hommes et chameaux. Le riche négociant, propriétaire de la caravane, et le tenancier du caravansérail devinrent amis. Le premier demanda:

— As-tu un fils?

L'autre répondit:

— Je n'en ai guère.

En réalité il avait un fils, mais comme c'était un lépreux, il le cachait à ses hôtes de crainte de les dégoûter de son accueil. Jusqu'au départ de la caravane le tenancier du caravansérail interdit à son fils de mettre les pieds dehors.

Le printemps arriva et la montagne se dégagea. Le riche négociant partit reconnaissant et rêvant de rendre la pareille à son hôte.

Quand ils furent seuls, le tenancier du caravansérail laissa sortir son fils. Celui-ci se fâcha et dit:

— Je vois que tu me hais, alors mieux vaut que je m'en aille.

Il prit la route et rejoignit la caravane. Le riche négociant lui demanda :

— Qui es-tu ?

L'autre répondit :

— Je suis le fils du tenancier du caravansérail. S'il t'a dit ne point avoir d'enfants, c'est qu'il pensait que tu voudrais me voir et comme je suis laid, ma vue t'aurait gâché le festin. Mais je me suis fâché à mon tour et je viens de le quitter. J'irai quelque part, je travaillerai et pourvoirai à mes besoins ou je périrai sans retourner chez mon père.

Le négociant jura :

— Si quelque chose te peut guérir, je te guérirai !

Et il l'emmena avec lui.

Rentré chez lui, le négociant appela des docteurs, mais en vain. Un docteur lui dit :

— Si tu trouves un homme qui n'ait qu'un fils unique de deux ans, beau et bon, et que le père s'en sépare de son propre gré pour qu'on immole l'enfant et que l'on passe son sang au malade, il en guérira !

Le négociant s'assombrit. Qui consentirait à cela ? Il se trouva que ce négociant même était père d'un fils unique. Il se dit : „Si je n'immole pas mon enfant, comment répondre aux bontés du père de ce jeune malade ?“

Sous quelque prétexte il éloigna sa femme, resta seul dans la maison, tua son fils et aspergea

de son sang le lépreux: aussitôt la peau retomba comme une écorce d'arbre et le fils du tenancier du caravansérail guérit.

Le négociant reposa son fils au cou tranché dans son petit lit et le couvrit du drap.

La femme du négociant sentit des douleurs dans son ventre et dans ses seins et accourut. Elle dit à son mari:

— Les seins me brûlent, quelque chose ne serait-il pas arrivé à l'enfant?

Le mari répondit:

— Que veux-tu qu'il lui arrive? Il dort tranquille.

La mère s'approcha et donna le sein à l'enfant qui se mit à téter. Puis elle le prit, sain et sauf, dans ses bras. L'enfant riait à sa mère et la caressait. On apercevait sur son cou comme un trait en or. La femme appela son mari:

— Qu'est-ce?

Voyant l'enfant vivant, le négociant se prosterna, remercia Dieu et conta tout à sa femme.

— Toi qui dis qu'on ne rend jamais le bien par le bien, regarde un peu cet homme reconnaissant pour le bien qu'on lui a fait! Quel remède n'a-t-il pas ménagé et quelle grâce divine lui fut consentie! Un méchant ne voit que des méchants autour de lui. Doux de tels propos.

Rouka conta une histoire:

LES TROIS AVEUGLES

Il y avait un jeune homme pauvre. Il alla à travers le monde demander l'aumône. Au bout d'une année il amassa neuf florins et revint dans son pays.

Une rivière coulait non loin de la ville dont il s'était approché. Le jeune homme se dévêtit, se baigna et s'habilla. Il reprit la route, oubliant ses florins au bord de l'eau. Quand il y pensa, l'argent n'était plus là. Il fit un vœu à Dieu:

— Si je retrouve mes florins, en ton nom j'en donnerai un au mendiant.

Il rebroussa chemin et trouva son argent là où il l'avait laissé.

Il alla à la ville, y rencontra un mendiant aveugle et lui conta son histoire:

— Comme j'ai fait un tel vœu, voici ton florin! Le mendiant, qui était complètement aveugle, lui répondit:

— Puisque c'est une offrande à Dieu, donne-moi toutes les neuf pièces et je choisirai celle que je voudrai!

Le jeune homme lui confia tout son argent. L'aveugle mit les florins dans sa poche. Le jeune homme les lui réclama. Le mendiant poussa des cris:

— Au secours! Que me veut cet homme?

Et comme le jeune homme n'avait pas de témoins, l'aveugle s'appropriâ son argent. On battit le jeune homme et on le chassa.

Le pauvre homme s'attrista et suivit l'aveugle, se demandant ce qu'il allait faire de son argent.

L'aveugle rentra chez lui, prit un pot rempli d'argent, y jeta le contenu de sa poche et dit:

— Mes cinq cents florins, recevez encore ces dix!

Par trois fois il jeta en l'air le pot et le rattrapa. A la quatrième fois le jeune homme attrapa le pot en l'air et le cacha. L'aveugle le chercha beaucoup sans le retrouver.

Il sortit de sa maison et se mit à pleurer. Un autre mendiant aveugle survint qui lui dit:

— Qu'as-tu à pleurer?

L'autre lui conta son histoire:

— C'est ainsi que j'ai perdu cinq cents florins!

Le deuxième aveugle lui dit:

— Est-ce comme ça que l'on garde son argent? Dans ce bâton tordu j'ai six cents florins. Si j'oublie quelque part mon bâton, on me le rapporte aussitôt!

Le premier aveugle demanda:

— Montre-moi ça!

Mais au moment où son interlocuteur lui passait le bâton, le jeune homme qui se trouvait là s'en empara. Le propriétaire du bâton attendit quelque temps et réclama son bien. Le deuxième aveugle répondit:

— Mais tu ne m'as rien donné!

Là-dessus une dispute éclata. Un troisième aveugle fut attiré par le bruit de la querelle. Il demanda:

— Pourquoi vous disputez-vous?

L'un conta l'histoire de son pot et l'autre celle du bâton. Le troisième aveugle dit:

— Vous êtes bien malins d'avoir ainsi placé votre argent! Dans ce vieil habit il y a mille florins. Je puis laisser n'importe où mon habit, on me le rapporte toujours.

Le jeune homme pauvre qui se trouvait là entendit tout. Il alla acheter du miel pour deux florins et le renversa sur l'habit du nouveau venu. Des abeilles tournoyèrent tout autour. L'aveugle tira son habit et le laissa tomber. Le jeune homme s'en empara également et l'emporta. Les trois aveugles se mirent tous à pleurer et à pousser des cris.

L'affaire parvint jusqu'au roi qui fit annoncer par le héraut:

— Que celui qui fit ce tour vienne me le raconter, sinon je serai sans pitié!

Le pauvre jeune homme eut peur: „Pourvu qu'on ne tue personne à cause de moi“.

Il se rendit auprès du roi et lui conta tout:

—Voici comment on me rendit mon bienfait.

Le roi décida ainsi:

— Puisque personne ne rend le bien par le bien et puisque tu as fait un vœu à Dieu de donner la

dixième part de ton revenu aux mendiants, donne la dixième des cinq cents florins à l'un, la dixième des six cents florins à l'autre, la dixième des mille florins au troisième. Ainsi tu ne rompras pas ton vœu devant Dieu qui te donnera longue vie. Garde pour toi le reste et que Dieu t'aide à en profiter!

Léon dit:

— Ce n'est point rendre le mal pour le bien que d'agir ainsi: ce pauvre homme a bien rempli son vœu devant Dieu, tandis que l'aveugle fit preuve d'avarice. Tout ce que les trois mendiants possédaient fut acquis injustement. Dieu les en priva et le donna au pauvre jeune homme.

Léon conta une histoire:

LE MAÎTRE ET LE CADAVRE NU

Il y avait un maître jeune et célèbre au service d'un César. Le César l'envoya comme ambassadeur en France. Le maître était un grand bienfaiteur, mais c'est surtout en secret qu'il faisait du bien. Il partit. Ayant fait une partie du chemin, il vit, dans un endroit, un cadavre nu qui gisait à terre. Il s'en éloigna un peu et dit à ses serviteurs:

— Allez de l'avant, ne m'attendez pas!

Lorsque ceux-ci furent loin, il rebroussa chemin, se dévêtit et recouvrit le cadavre de l'une des deux chemises qu'il portait. Puis il s'habilla et rejoignit les valets.

Il arriva dans une ville et vit au milieu d'une place, dans une flaque boueuse, un mendiant aux jambes paralysées. Personne pour l'en retirer et personne pour lui faire l'aumône. Le maître descendit de sa monture, sortit le mendiant de la boue, le déposa sur la terre ferme et lui donna un florin.

Il prit un bateau pour se rendre en France. La mer fut houleuse, le bateau se brisa et le maître fut englouti par les vagues.

Soudain un homme apparut, le saisit, le sortit sur la terre et lui dit :

— Je suis le mendiant que tu as sorti de la boue; c'est ainsi que je te rends la pareille!

Arrivé en France, il mit à exécution tout ce que le César lui avait mandé.

Il retourna à Constantinople. Il traversa au galop une place, le cheval tomba et brisa le fémur du cavalier.

Le roi et tous ses soldats accoururent, soulevèrent le maître, le transportèrent au palais, le couchèrent et lui amenèrent un docteur. Mais aucun remède ne fut efficace.

Le maître avait un fidèle esclave qui dormait toujours à ses côtés. Il l'envoya aux écoutes des chirurgiens pour savoir ce qu'on disait de lui.

Les chirurgiens sortirent, l'esclave les suivit. Les chirurgiens dirent :

— Revenons demain. S'il nous permet de lui amputer la jambe au-dessous du genou, nous pourrions le soigner et peut-être guérira-t-il, sinon il mourra et il ne nous faut même pas le toucher!

L'esclave revint en pleurant et conta tout à son maître. Lorsque le maître l'eût entendu, il dit:

— Je préfère mourir que de vivre avec une seule jambe!

Il pleura beaucoup puis finit par s'assoupir. L'esclave était couché à ses pieds.

A minuit un homme vêtu d'une chemise blanche vint s'asseoir à côté du maître, le salua et demanda des nouvelles de sa jambe. Puis il lui dit:

— Montre-moi ta jambe pour que je voie dans quel état elle est.

Il enleva le bandage, sortit de sa poche une boîte avec de l'onguent, en prit un peu au bout du doigt et frictionna la jambe du malade. Il dit:

— Remue la jambe!

Il insista et le fit bouger. La jambe se prêta bien au mouvement. L'homme passa une seconde fois son remède et dit:

— Lève-toi et appuie-toi contre moi!

Le maître refusa une nouvelle fois. Mais l'int-rus ne voulut pas démordre, le fit se relever et s'appuyer contre lui. Puis il le fit coucher, lui frictionna la jambe une troisième fois et dit:

— Lève-toi et marche, tu es guéri!

Le maître marcha et redevint un homme sain. L'inconnu dit:

— Je suis le défunt que tu as vu sur la route et que tu as recouvert de ta chemise. Voilà que je te rends ton bienfait!

— Ainsi, frère Rouka, petit ou grand tous savent rendre le bien pour le bien. Le mendiant et le négociant, le défunt et le paralytique l'ont montré. Pourquoi affirmes-tu donc qu'on fait le mal pour le bien, sans rendre la pareille?

Rouka conta une histoire:

LE ROI D'ANAKOPIA

Il y avait un roi à Anakopia qui régnait sur plusieurs peuples et qui aimait chacun de ses sujets. Il disait en parlant d'un sujet fidèle:

— Même si je lui cause quelque préjudice, il m'est tellement dévoué qu'il ne se détournera pas de moi. Quant à l'infidèle, je lui ferai tant de bien que je le rendrai fidèle.

Du temps se passa. L'infidèle ne devint pas fidèle et même le fidèle perdit de son zèle. Des ennemis se rebellèrent. Le roi ne put se maintenir dans son royaume héréditaire et fut contraint à fuir dans un autre pays. Deux serviteurs l'y suivirent: l'un fidèle et l'autre infidèle.

Le roi dut rester longtemps en exil. Quand il ordonnait quelque chose à l'infidèle, celui-ci lui reprochait:

— Qu'ai-je à faire de vos faveurs? J'ai abandonné ma maison, ma patrie et je t'ai suivi. Et ici je n'arrête de faire la navette.

Par contre, le serviteur fidèle exécutait tout ordre sans mot dire.

Du temps se passa et le roi connut des difficultés encore plus grandes. Quand il n'y eut plus aucune issue, le fidèle dit au roi:

— Te voilà déchu et banni, sans aucun moyen pour subsister. Vends-moi et avec l'argent que tu toucheras tu pourras entretenir les autres!

Le roi s'attrista et déclina la proposition, mais étant dans l'impasse, il dut finalement se résigner à vendre son fidèle serviteur et à utiliser la recette à ses propres fins.

Le fidèle, une fois vendu et éloigné, s'évada et vint rejoindre son maître. Il refit la manœuvre aussi souvent que le roi se trouva en difficulté.

Le destin est changeant et, par la force des choses, le roi regagna son pays et recouvra son trône. Il ne récompensa guère les services rendus par le serviteur fidèle et lui enleva même ses terres, tandis qu'il combla de riches présents l'infidèle, se disant que c'était un homme hardi et entreprenant, à l'opposé du fidèle serviteur veule et timide!

— Reconnais par là qu'on n'a jamais rendu le bien par le bien.

Léon répondit à Rouka:

— Que te dire de plus? Dans ta furie tu n'hésites pas à défier le roi même, lui disant: tu ne saurais rendre le bien par le bien et le mal par le mal. Désormais je ne t'adresse plus la parole, je le jure sur la tête du roi!

Le vizir Sédrak à la parole-fleuve, au récit doux et au propos éloquent sermonna Rouka et dit:

— Rouka, depuis que je suis entré au service du roi puissant qui s'élève au-dessus des nuages et depuis que je te connais, je t'aime mieux qu'un frère ou un fils et je puis dire n'avoir jamais eu de meilleur ami que toi. Je veux donc te dire et t'enseigner que lorsqu'un homme se prend de haine pour un autre, la haine l'aveugle. Tu n'as pas raison! Même si tu dis aux gens des choses méchantes et désobligeantes, tu devrais montrer de l'affection à chacun, car la rivalité nous exténue et nous subjugue.

LE TATVALI

Il y a aux Indes un oiseau appelé tatvali qui est plus gros qu'un épervier et qui chasse la volaille quand il en a l'occasion. Le jour où il ne réussit pas à capter un oiseau, il va retrouver les os rongés la veille, les prend un à un et se les introduit sous la queue. Si l'os y entre tout entier, il se décide à l'avaler. Il est alors sûr de

le digérer et de le sortir par derrière. Par contre, si l'os n'entre pas, il le rejette et renonce à le manger.

Si l'oiseau a assez d'intelligence pour préciser d'avance les choses, toi qui es un homme élevé à la cour du roi, pourquoi agis-tu d'une manière ignoble et pourquoi n'imposes-tu pas le silence à ta langue médisante?

Un bon ami n'est pas facile à trouver, on ne le trouve pas par hasard sur son chemin, on ne l'achète pas à bas prix.

Un ami est une forteresse imprenable, entourée d'un ravin rempli d'eau, aux remparts hauts.

Un ami est à la fois un festin parfait et son meilleur ornement, une joie enrichissante.

Un ami est la clarté du cœur, la prunelle des yeux, la puissance du bras et le soutien du dos.

Un ami est nuisible aux ennemis, réconfortant pour les amis, présentable aux étrangers et serviable pour l'homme savant.

Un ami est un interlocuteur pour le solitaire, amusant un cercle restreint.

Un ami vous vient en aide dans le malheur, vous soigne pendant la maladie et risque sa tête en danger mortel.

Que trouverais-tu de meilleur qu'un ami? Pourquoi les hais-tu, pourquoi les contredis-tu et discutes-tu avec eux? J'ai vu beaucoup d'hommes de bien qui avaient renoncés aux liens de la pa-

ternité ou de la parenté et qui sont restés fidèles à l'amitié.

Un ami est porteur d'affection et nullement de discorde.

Rouka conta une histoire:

LA SALAMANDRE

Il y a, aux Indes, un être que l'on appelle salamandre. Elle naît et vit dans le feu d'une briqueterie, d'une chaudière de bains ou d'une plâtrière. Elle se nourrit de la chaleur du feu. Il suffit que le feu diminue pour que la salamandre meure de froid.

Le roi du pays porte un vêtement en peau de salamandre qui garde la fraîcheur.

La salamandre est constituée de telle sorte qu'elle meurt si elle manque de feu.

— De même que diffère la nature des oiseaux, celle des hommes varie à son tour. Tu es de nature à aimer tout le monde, tandis que je les hais tous. Ou, plutôt, je ne hais personne, mais je suis haï par tout le monde à cause de mon dévouement au roi. A part lui, je ne veux connaître personne et je ne flatte aucun autre. Tant que le roi est en vie, je n'ai besoin de qui que ce soit. Vous autres, vous servez d'autres maîtres et vous

constituez un genre à part. S'il n'en est pas ainsi, dites-moi un peu quel est mon crime et pourquoi m'en voulez-vous ?

Rouka conta une histoire :

LES TROIS AMIS

Il y avait trois amis. L'un était très honnête, fidèle à son maître, ne faisant de mal à personne, un homme juste et droit, tandis que les deux autres étaient menteurs et perfides. Ces deux-là poussaient le premier à quelque trahison, mais il leur répondait :

— Non, frères, ce n'est pas bien. Celui qui trahit son maître ne mérite que le mépris de Dieu et des gens. Ne faites pas le mal !

Les deux amis perfides lui en gardèrent rancune et essayèrent de le dénoncer auprès du maître. Mais il ne crut pas à leur calomnie. Alors, sous le couvert de la nuit, ils lui passèrent la corde au cou, l'étranglèrent et le jetèrent dans un fossé.

— C'est ce que vous ourdissez contre moi. Croyez-vous que je ne le vois pas ? Tu viens de louer l'amitié. Eh bien, je voudrais voir un ami qui partagerait mes aspirations, qui me ferait du bien et serait bienveillant envers moi, ne cher-

cherait pas à me nuire, qui invoquerait courageusement la clémence du roi, qui ne serait pas médisant, chicanier, hostile ou destructeur. Que Dieu vous donne des amis comme vous l'êtes pour moi ou comme vous me promettez de l'être!

Le vizir conta une histoire:

LE PAUVRE ET LE POT DE BEURRE

Un homme pauvre suivait son chemin et trouva un pot de beurre. Il prit le pot, passa un bâton dans le trou et le mit sur son épaule. Chemin faisant il pensait à part soi: „Dieu désire à présent me rendre riche. Arrivé dans la ville, je le vendrai au prix d'un demi-martchili; avec cet argent j'achèterai une douzaine de poussins mâles que je remènerai chez moi, que je chaponnerai, élèverai et engraisserai et que je vendrai ensuite un abaz le chapon. Avec l'argent de la recette j'achèterai des porcelets que j'engraisserai, châtrerai et vendrai deux martchilis par tête. Avec la recette j'achèterai des bouvillons; quand ils grandiront, je labourerai la terre, je sèmerai et je deviendrai riche“.

Dans ses pensées, il lui semblait déjà avoir chargé un charriot de bois qu'il portait à vendre à la ville. Il arriva devant un pont et se dit: „Le bœuf ne voudra jamais mettre pied sur ce pont. Il faudrait l'encourager“. Et il cria:

— Holà!

Ce faisant il brandit son bâton, accrocha le pot au beurre qui tomba sur le pont et se brisa, répandant son contenu. La richesse qu'il venait d'amasser en pensée disparut en un instant.

— De même tu nourris de grands projets et tu te vois riche en pensées; toutefois, tu viens d'envisager une telle chose qui non seulement ne se réalisera pas, mais, par la volonté de Dieu, te perdra toi-même.

Comme réponse Rouka lui conta l'histoire suivante:

LES DEUX DERVICHES ET LE CHAH

Deux derviches vinrent à Ispahan. L'un d'eux descendit à l'hôtel et l'autre se rendit auprès du chah. Le chah lui demanda:

— Tu as visité plusieurs pays. Qu'as-tu vu de plus remarquable?

Le derviche répondit:

— J'ai vu plusieurs choses remarquables, mais je n'ai jamais rien vu d'aussi étrange que ce qui s'est passé ici la nuit dernière. A minuit précise, un énorme oiseau apparut et emporta dans le ciel tout un caravansérail avec gens, chameaux, emplacement, maisons et enceinte.

Le chah se fâcha et chassa le derviche:

— Peut-on avancer un tel mensonge? Comment un oiseau pourrait-il enlever un caravansérail et son contenu?

Le derviche confondu alla conter cette mésaventure à son ami. Celui-ci jura et lui dit:

— J'espérais te revoir chargé de présents et tu rentres chassé pour mensonge! Comment as-tu pu inventer l'enlèvement d'un caravansérail? Tu aurais pu, à la rigueur, conter l'enlèvement soit d'un chameau, soit d'un cheval.

Puis ce derviche se dit: „Allons justifier le mensonge de mon ami“.

Il arriva au palais. Voyant le derviche, le chah lui demanda:

— Tu as visité plusieurs pays. Qu'y as-tu vu de plus remarquable?

Le derviche répondit:

— J'ai vu plusieurs choses remarquables, mais aucune ne saurait se comparer à ce que je vis ici avant-hier. Lorsque le coq chanta, je vis tomber des cieux tantôt la tête d'un chameau, tantôt ses pattes, tantôt un lambeau de cheval, tantôt une brique entière, tantôt un éclat de brique et tantôt une tuile. Je ne pus fermer les yeux jusqu'à l'aube.

Le chah s'étonna et dit:

— Il paraît que le derviche d'hier disait vrai et je l'ai éconduit.

Il combla le derviche de présents et crut à son mensonge.

— De même vous trois, vous vous êtes mis d'accord et si l'un de vous avance un mensonge, l'autre renchérit de sorte que le roi y croit et que je me vois confondu.

Léon conta une histoire :

LE PAYSAN ET TROIS SERPENTS

Un homme moissonnait son champ de blé. Il vit les ébats de deux serpents. Un reptile coucha l'autre, traça une circonférence tout autour et s'éloigna. Un autre serpent s'en approcha. Il vit un serpent qui gisait à l'intérieur du cercle, ne voulut point effleurer le tracé, se rétrécit, sauta dans le cercle, tua le serpent, sauta hors du trait et s'éloigna. Le premier serpent réapparut et vit que son ami était tué. Le serpent se glissa dans une botte de foin que l'homme avait préparée pour son cheval.

Lorsque l'homme eut fini son labeur, il mit le foin sur son dos et l'emporta. La nuit le serpent sortit, couvrit de son poison toute la vaisselle et regagna la botte de foin.

Le lendemain l'homme conta à sa femme l'histoire des serpents. Dès que le serpent apprit que l'homme était innocent, il sortit, fit tomber par terre toute la vaisselle empoisonnée, la cassa et sortit par la porte.

Les époux comprirent alors que le serpent avait suivi l'homme et, en apprenant son innocence, avait signalé le danger mortel et s'en était allé.

— Frère Rouka! Tu es un homme fort bon et voilà comment tu devrais agir: puisque même un serpent évite de porter atteinte à un innocent, n'oublie pas que tu es de la descendance d'Adam. Nous n'avons aucun tort envers toi, par conséquent, évite-nous ton poison, car Dieu n'immolera pas un innocent et n'agira pas envers lui à ta guise.

Rouka conta une histoire:

LES TROIS FRERES

Il y avait trois frères, dont deux étaient méchants et avares et le troisième — juste et pieux. Ils se séparèrent. Les deux frères méchants s'établirent ensemble et le bon dut s'établir à part.

Celui-ci sortit un jour et vit dans un endroit un pot plein de florins. Il ne put soulever le tout. Il rentra donc chez lui et dit la nuit même à sa femme:

— J'ai trouvé à tel et tel endroit un pot plein de florins et demain je me rendrai sur place avec un âne et je transporterai ici le trésor

Il paraît que ses frères l'épiaient du toit. Ils convoitèrent le trésor et partirent la nuit même, s'éclairant d'un flambeau, de crainte que le lendemain leur frère n'arrivât avant eux. Une fois sur place, ils virent le pot qui leur parut grouiller de serpents et de scorpions. Ils dirent :

— Notre frère nous a trahis. Nous ayant aperçus, il a inventé cette histoire à notre intention, dans l'espoir que nous viendrions ici et que nous serions mordus par les serpents. Sinon il se serait arrangé de sorte que nous ne l'entendions pas.

Les deux frères recouvrirent et ficelèrent le pot, puis le placèrent sur leur dos en disant :

— Notre frère voulait notre perte, mais c'est nous qui les exterminerons : lui, sa femme et ses enfants.

Ils emportèrent le pot et le firent descendre avec des cordes du toit dans la cour de leur frère. Ils pensèrent que le pot allait se briser, que les serpents et les scorpions en sortiraient et se répandraient à travers la maison pour tout tuer sur leur passage.

Ainsi firent-ils. Le lendemain, le frère juste se réveilla et vit les florins de la veille répandus dans sa demeure. Les frères avaient projeté sa perte, mais Dieu lui épargna toute peine et lui envoya les florins à domicile.

— Vous projetez quelque chose de semblable pour moi, mais sachez que Dieu n'en fera pas à votre tête.

LE MARI D'UNE SORCIERE

Un pauvre homme vivait à Ispahan. Il avait une femme hypocrite et sorcière comme on n'en a jamais vu. Elle changeait l'éclairage des choses aux yeux de son époux. Constamment elle lisait le Coran, faisait ses cinq prières quotidiennes, ne se lavait jamais les mains avec de l'eau d'une cruche dont on avait bu et se disait fort pieuse.

L'homme dit:

— Puisque ma femme est si dévote, de mon côté je me rendrai à la Mecque et ainsi nous irons tous deux, sans aucun doute, au paradis.

Un beau jour, une caravane partit pour Bagdad et cet homme la rejoignit.

La caravane ayant fait une première halte non loin de la ville, l'homme se dit: „Puisque nous sommes si près, j'irai passer cette nuit chez moi et je rejoindrai la caravane demain de bon matin“.

La femme, qui croyait son mari parti, accueillit son amant et lui offrit un joyeux repas au vin.

En pleine nuit, le mari atteignit le seuil de sa maison. Il entendit le son du tambourin et la mélodie d'un chant, entrevit des silhouettes de danseurs. L'homme repartit sans faire de bruit et sans que l'on se doutât ni de sa venue, ni de son départ, rejoignit la caravane et la suivit.

On arriva à Bagdad. L'homme se fit porteur d'eau. Nuit et jour il portait de l'eau, gagnait ainsi de l'argent et pourvoyait à ses besoins.

Des vols se répandirent à tel point dans la ville de Bagdad qu'aucune maison ne fut épargnée. La ville entière fut mise à sac. Des plaintes partaient de tous côtés. Le calife se fâcha, fit venir les gardiens du marché et leur dit :

— Si vous ne trouvez pas les voleurs, je jure sur ma tête de vous éventrer tous autant que vous êtes!

Les gardes partirent et, faute de mieux, s'emparèrent de l'homme venu d'Ispahan. Celui-ci demanda :

— Pourquoi m'arrêtez-vous, qu'ai-je fait de mal?

Il lui fut répondu :

— On a volé toute la richesse de cette ville, alors nous devons te tuer, car c'est toi le voleur. L'homme supplia :

— Donnez-moi une semaine et, si je ne trouve pas le voleur, vous pourrez me tuer.

Les gardes demandèrent que quelqu'un se portât garant de sa promesse, mais qui pouvait le faire? Il leur offrit Dieu comme garant et partit.

Il marcha pendant deux ou trois jours. Il rencontra leur grand magistrat que l'on appelle sastre: il avançait, précédé de deux hommes qui balayaient la route. L'homme d'Ispahan se renseigna :

— Qui est cet homme et pourquoi balaye-t-on la route sur son passage?

On lui dit:

— C'est le chef du peuple de ce pays, une personne si digne et pure que notre peuple doit son existence à ses prières dont dépendent la pluie et la récolte.

Le porteur d'eau se dit: „Voici le voleur qui ravage la ville“. Il se mêla aux soldats du sadre. Celui-ci rendit visite au calife puis regagna sa résidence. Le porteur d'eau le suivit chez lui sans être vu et se tapit dans une cachette.

A la tombée de la nuit, on congédia les serviteurs, on enroula le tapis qui couvrait le plancher de la maison et on ouvrit la porte d'un souterrain. C'était un immense caveau qui recelait toute la richesse de cette ville. On en fit sortir douze voleurs, on leur apporta du vin dans des cruches en or et l'on s'assit pour boire. Le sadre demanda:

— Frères, quel sera votre prochain trophée?

Les voleurs répondirent:

— Il ne reste plus que trois coffres-forts et nous te les apporterons: l'un appartient au calife, l'autre au vizir et le troisième au nazir.

Les voleurs s'occupèrent de leur affaire.

Le porteur d'eau partit en secret et alla conter ce qu'il venait d'entendre aux gardes du marché. On ne voulut pas le croire. L'homme dit:

— Alors suivez-moi et vous verrez de vos propres yeux!

Le sadre rendit visite au calife et rentra chez lui. Deux gardes du calife le suivirent, prirent place dans la cachette et surveillèrent par un trou sans être vus. On constata la nuit même une effraction dans la trésorerie du vizir.

Les gardes se rendirent auprès du calife, le firent jurer de ne pas les tuer et lui contèrent tout. Le calife se fâcha et ne les crut guère, mais il n'outrepassa pas son serment. Les gardes dirent encore :

— O calife, si vous condescendez à changer de vêtements, vous pourrez voir tout de vos propres yeux bienheureux.

Le calife se travestit et les suivit. On le mit dans la même cachette. Tout ce qu'on lui avait conté s'avéra être vrai.

Au cours de la nuit le trophée visé fut la trésorerie du calife. Celui-ci regagna sa maison.

Le lendemain le sadre rendit sa visite au calife. Le calife lui dit :

— Toi qui te déranges chaque jour pour me rendre visite, pourquoi ne m'inviterais-tu pas à mon tour ?

Le sadre l'en remercia et invita le calife.

Le calife se rendit chez lui et on lui offrit un dîner. Le calife demanda du vin. Le sadre fit l'étonné :

— Parle-t-on de vin dans ma maison ?

Puis le calife évoqua les vols :

— Les effractions se multiplient, comment y remédier ?

Le sadre répondit:

— C'est que tu manques d'autorité.

Alors le calife fit enrouler le tapis, on découvrit la porte secrète et on fit sortir les voleurs. Le sadre eut honte. On le traîna et on le traita comme il le méritait.

On exécuta les voleurs.

Puis on demanda au pauvre ispahanaï:

— Par quel signe as-tu pu les trouver?

L'homme conta l'histoire de sa femme:

— Je reconnus le voleur à ce qu'il était aussi hypocrite que ma femme.

— Eh bien, tu es, toi, aussi hypocrite que la femme de cet ispahanaï et tu te montres bon au roi. Mais, après tout, on reconnaîtra ton comportement à son dénouement.

En réponse Rouka conta une histoire:

UN MEDECIN SAVANT

Il y avait un bon médecin. Quand il était en visite, on lui montrait l'urine du malade dans un verre, à son examen il reconnaissait la maladie, administrait un remède et guérissait le patient.

Une fois on lui parla d'un malade. Il envoya chercher un verre de son urine. Deux de ses amis étaient précisément en visite chez ce malade. Ils

mêlèrent de leur propre urine à celle du malade, versèrent le tout dans le verre qu'ils envoyèrent au médecin. Celui-ci examina le contenu du verre, rit et dit :

— On a voulu me confondre, mais ce malade sera sur pieds dans deux semaines. Quant aux deux autres, qui sont sains, la femme de l'un d'eux est enceinte et donnera le jour à un fils, tandis que le deuxième tombera malade dans trois jours et mourra avant que la semaine ne finisse.

La nouvelle parvint aux intéressés et tout se passa ainsi.

— De même vous urinez tous dans un seul verre. Ne me croyez pas si bête que je n'apprenne rien. Ce que vous ferez, le monde entier le saura.

Le vizir conta une histoire :

LE MARI D'UNE HARPIE

Un homme pauvre et juste avait pour femme une harpie. Pour prendre ses repas cet homme s'asseyait au bord de la rivière, mangeait quelques denrées et jetait le reste à l'eau.

Du temps se passa. Un homme sortit de la rivière et lui dit :

— Voici bien longtemps que je me nourris de

ce que tu me donnes. À présent je passerai ma langue dans ta bouche et tu apprendras le langage de tout être vivant. Ce sera mon offrande, mais si tu en parles à qui que ce soit, tu mourras aussitôt inévitablement.

Il lui passa sa langue et disparut dans le courant.

L'homme alla se coucher à la limite du village. Une corneille s'assit sur l'étable. Son corbillat l'accompagnait. Le corbillat dit à sa mère :

— Cet homme est mort, j'irai lui crever les yeux.

Sa mère lui dit :

— Non, mon enfant, la progéniture d'Adam est rusée, il pourrait t'attraper !

Le corbillat répondit :

— J'irai frapper du bec à son pied, s'il se réveille et bouge, je m'envolerai, sinon, je le frapperai au cœur et, s'il ne se réveille toujours pas, ce sera qu'il est mort et alors je lui crèverai les yeux.

L'homme entendit tout. Le corbillat le frappa au pied de son bec. L'homme ne broncha pas. L'oiseau becqueta le genou, puis vint s'asseoir sur le cœur. C'est alors que l'homme serra sa main et saisit le visiteur. Le corbillat appela sa mère :

— Au secours !

Sa mère lui dit :

— Que veux-tu que je fasse ? J'ai voulu te retenir, mais tu ne m'as pas écouté. Si cet homme

connaissait mon langage, je t'aurais vite sauvé, mais ce n'est pas le cas.

L'homme cria à la corneille:

— Dis-moi ce que tu veux, je connais ton langage!

La corneille se réjouit et conduisit l'homme à l'endroit où un riche trésor était enseveli. Elle le désigna et sauva son petit.

L'homme rentra chez lui.

Un jour l'homme décida d'aller quelque part dire sa prière. Sa femme s'entêta à vouloir l'accompagner. Ne pouvant s'en défaire, l'homme sella pour elle une jument portante qui avait encore un poulain. La femme, elle aussi, était enceinte. Elle monta sur la jument, prit en croupe un enfant, fixa le sac à provision et se mit en marche. A la côte d'une montagne le poulain tomba de fatigue et appela sa mère:

— Attends-moi!

Sa mère répondit:

— J'en porte un dans mon ventre et trois autres pèsent sur mon dos avec leurs provisions. Si je puis marcher, que t'arrive-t-il à toi, pourquoi es-tu tombé?

En entendant ces paroles l'homme éclata de rire. Sa femme l'interpela:

— Dis-moi un peu ce qui te fait rire?

L'homme répondit:

— Je ne saurais te le dire.

Comme la femme insistait, le mari jura:

— Si je te le dis, j'en mourrai.

Mais la femme ne voulut entendre raison. Le mari finit par dire :

— Puisque tu ne veux en démordre, allons faire notre prière, rentrons chez nous, pourvois au repas funéraire et au linceul et je te dirai tout.

La femme se réjouit, alla vite se prosterner en prière, rentra chez elle, prépara le repas funéraire et le linceul et réclama le secret.

L'homme avait un caniche qui sortit en pleurant de la cour et rencontra sur le seuil un coq. Le coq demanda au caniche :

— Qu'as-tu à pleurer ?

Le caniche dit :

— La femme de mon maître veut me le tuer, c'est pourquoi je pleure.

Le coq dit :

— Rentre chez toi et envoie-moi ton patron !

En attendant, le coq rassembla autour de lui toutes les poules du village. Le coq se plaça au milieu et demanda à l'homme :

— Pourquoi veux-tu mourir ?

L'homme répondit :

— C'est que ma femme ne veut pas en démordre.

Le coq dit quelque chose aux poules et en fit le tour en courant. Aucune poule ne broncha. Puis le coq dit à l'homme :

— J'ai soixante femmes dont aucune n'ose becqueter sans ma permission et toi tu meurs par la main d'une seule femme !

L'homme demanda:

— Que dois-je faire?

Le coq répondit:

— Fais-toi une gaule de cornouiller et chaque fois qu'elle répétera — „Dis“ — bats-la à mort et elle ne te demandera plus rien.

L'homme suivit le conseil du coq. Dès que sa femme lui demanda son secret, il la battit jusqu'à ce qu'elle perdit connaissance et se sauva ainsi de la mort.

— Pareillement, jusqu'à ce qu'on n'ait coupé pour toi une gaule de cornouiller, rien ne saurait faire taire ta langue empestée.

En réponse Rouka conta l'histoire suivante:

LE BOUC ET LE RENARD

Un bouc et un renard fraternisèrent et ensemençèrent un champ à deux. La récolte fut bonne. Ils moissonnèrent, battirent le blé et le vannèrent. Ils mirent le blé d'un côté et la bale de l'autre. Le renard dit au bouc:

— Je prendrai le blé et la bale sera pour toi.

Le bouc répondit:

— Il serait plus juste que nous partagions les deux.

Le renard dit:

— Alors je vais chercher mon oncle qui fera le partage.

Entre temps il alla chercher deux gros chiens de berger qui surveillaient le troupeau et les dissimula dans la bale.

Le renard revint accompagné d'un si gros loup que le bouc ne vit que du noir.

Le loup dit au bouc:

— Pourquoi opprimes-tu ma nièce?

Le bouc répondit:

— Puisque tu es venu en tant que témoin, sache que mes ancêtres reposent ici. Mets pied sur leur tombe, flaire-la et tu seras un témoin véridique.

Le loup avait tellement envie de chair de bouc qu'il n'y vit pas malice. A peine fut-il sur la bale que les chiens se jetèrent sur lui. Ils prirent si bien à parti le renard et son témoin que ceux-ci oublièrent toute récolte, passée ou présente.

— Vous deux qui vous entendez comme oncle et nièce, je voudrais bien avoir une aide de ce genre. Je me serais découpé non seulement une gaule de cornouiller, mais bien un bâton d'obier. L'ennui, c'est que seul je n'y puis rien.

Léon conta une histoire:

LE TRAVAILLEUR ET SON DESTIN

Il y avait un travailleur excellent dans un village dont la richesse était innombrable. Un beau matin il annonça:

— Celui qui voudra bien me servir de messenger auprès de mon destin, pour lui porter de mes nouvelles, recevra de moi cent florins.

Personne ne s'offrit. A midi il annonça:

— Celui qui voudra bien me servir de messenger auprès de mon destin, pour lui porter de mes nouvelles, recevra de moi vingt florins.

Cette fois encore personne ne parut. Le soir il ne promit qu'un seul florin pour la même commission.

Un pauvre homme vint et dit:

— Je m'en charge.

Il ne savait rien faire: ni tenir un commerce, ni travailler. Il ne pouvait que jouer de l'ordzali et chanter de temps à autre.

Le riche travailleur envoya donc ce musicien et le renseigna:

— A tel et tel endroit tu verras plusieurs tentes et un grand nombre d'hommes. Une tente est plus grande que les autres. L'homme qui l'occupe me ressemble et il travaille à la sueur de son front. Dis-lui de ma part: „Que Dieu te soit clément.

Cesse de travailler tant, je te donnerai de quoi vivre. Repose-toi et laisse-moi respirer un peu“.

Le joueur d'ordzali prit son florin et partit. Il trouva le lieu et l'homme, s'acquitta de la commission. Le destinataire fut content et le remercia. Il hébergea le messenger pour la nuit. Le lendemain celui-ci demanda:

— Lequel est mon destin?

On lui dit:

— C'est le joueur d'ordzali que tu vois au pied de l'églantier.

L'homme s'en approcha, le salua et lui demanda:

— Tu es donc mon destin?

L'autre répondit:

— C'est bien moi.

L'homme demanda:

— Quand ce matin on m'offrait cent florins, pourquoi ne me l'as-tu pas appris?

Le destin répondit:

— Mon ordzali s'était cassé et j'étais en train de le coller.

L'homme demanda:

— Que faisais-tu quand on m'offrait vingt florins?

Le destin répondit:

— Je tendais une nouvelle corde à mon instrument.

L'homme demanda:

— Que faisais-tu donc quand on m'offrit un florin?

Le destin répondit :

— J'avais déjà réparé mon instrument et je te signalai l'offre.

L'homme demanda :

— Passe-moi ton ordzali pour que j'en joue aussi.

L'homme empoigna l'ordzali, frappa son destin à la tête et brisa l'instrument. Le destin lui dit :

— Pourquoi m'en veux-tu ? Je t'ai dit ce que je savais, que pouvais-je de plus ? Dieu même n'exige pas l'impossible.

— Pourquoi nous rendre fautifs de ce que tu n'as pas d'amis ? Notre destin hait la solitude et aime ses proches. Ton destin te ressemble et ne t'offre que ce qu'il a lui-même.

En réponse Rouka conta une histoire :

LE ROI ET LE JARDINIER

Il y avait un roi qui possédait un jardin digne de lui. Le jardinier vint et dit au roi :

— Un rossignol a fait son nid sur un rosier.

Le roi lui dit :

— Le rossignol en sera puni !

Du temps se passa. Le jardinier vint et dit au roi :

— Le rossignol eut des petits, un serpent

vint qui mangea et le rossignol et ses petits.

Le roi lui dit:

— Le serpent en sera puni!

Le jardinier vint encore une fois et dit:

— Je fauchais l'herbe et j'ai tranché par hasard le serpent.

Le roi dit:

— Tu en seras puni!

Un jour, le roi congédia ses serviteurs et fit un festin avec sa famille réunie dans son jardin.

Le jardinier grimpa dans un arbre et se cacha. Les eunuques, l'ayant appris, le découvrirent et le menèrent devant le roi. Le roi ordonna de l'exécuter. Le jardinier lui dit:

— Tout comme nous fûmes punis sur ton ordre, que tu sois puni de ma mort!

Le roi rit et lui laissa la vie.

— Avec l'aide de Dieu, j'espère que vous serez aussi punis de ma perte. Quant à moi, je vois bien le péril qui me guette.

Djoumber conta une histoire:

L'ERMITE ET L'ENFANT

Il y avait un homme juste, un ermite. Il voulut un jour se rendre dans le monde. Il par-

tit, arriva dans une ville et entra chez un seigneur qui l'accueillit fort bien, lui rendit les honneurs qu'on lui devait et lui offrit de se reposer. L'homme noble avait un fils de huit ans qui était sa joie.

Du temps se passa. A la porte on entendit des pleurs: un corbillard passait. Le père dit à son fils:

— Mon fils, va voir le mort qu'on porte et tu me diras s'il est condamné à l'enfer ou sauvé.

Le garçon sortit et revint bientôt avec une exclamation de joie:

— Il est sauvé!

Un autre cortège funèbre vint à passer et le père chargea son fils du même devoir. Le garçon revint triste:

— Celui-ci est condamné!

Alors l'ermite dit:

— Voici quarante ans que je vis dans le désert où l'ange m'apporte la nourriture. Je n'arrive pas à distinguer qui est condamné et qui est sauvé. Comment est-ce que cet enfant peut le deviner?

L'enfant répondit:

— Voilà comment je reconnais un homme saint: j'écoute ce que disent les gens de la procession. L'autre fois tout le monde disait: "C'était un homme bon et digne, inoffensif et pieux". J'en déduis qu'il est sauvé: ses actes l'attestent. Cette fois-ci tout le monde se plai-

gnait: „Il était méchant, impitoyable et injuste, menteur, éhonté et parjure“. On connaît les hommes à leurs actes.

— C'est ainsi que ta méchanceté se voit à tes paroles et à tes actes: tu es l'auteur de nombreux méfaits dont nous avons eu connaissance.

En réponse Rouka conta une histoire:

LE LION ELEVE PAR UN CHAT

Un chat se promenait et vit une lionne morte qui laissait après elle un lionceau. Il emmena le lionceau et l'éleva.

Quand l'animal grandit, il se mit à chasser et à manger du gibier. Un jour qu'il ne put trouver de gibier, le jeune lion voulut manger le chat qui l'avait élevé. Voyant le danger, le chat s'enfuit et grimpa sur un arbre. Le lion se coucha au pied de l'arbre et lui dit:

— O toi que j'aime plus qu'une mère, qui m'as élevé et nourri, toi qui m'as enseigné toutes tes ressources, pourquoi ne m'as-tu pas appris à grimper sur un arbre?

Le chat répondit:

— Je l'ai gardé pour moi seul au cas où j'en aurais un besoin extrême.

— Quant à moi, je t'ai enseigné tout sans rien garder pour moi. Et maintenant que je suis entre tes mains, tu peux me nuire à ton gré.

Le vizir conta une histoire:

L'HOMME QUI PLEURE ET L'HOMME QUI RIT

Il y avait deux hommes dans une ville. L'un d'eux pleurait toujours et l'autre riait tout le temps, de sorte qu'on ne pouvait jamais le voir triste. On demanda une fois à celui qui pleurait:

— Pourquoi pleures-tu tout le temps — qu'on fasse du bien ou du mal, qu'il arrive quelque chose de drôle ou de triste?

Il répondit:

— Que faire, cette vie est si brève, tous les hommes ne se préoccupent que de l'instant courant, oubliant la peine éternelle. Voilà pourquoi je pleure en pensant à cet enfer que tout le monde se prépare.

Puis on demanda à l'homme qui rit:

— Qu'est-ce qui te fait rire?

Il répondit:

— Cette vie est brève, tout le monde fait le mal, oubliant le bien. J'ai prêché à tout un chacun, j'ai donné des conseils sans persuader personne et à présent je m'en donne à cœur

joie. Si je me morfondais de leur sort, à quoi cela me servirait-il, ainsi qu'à eux ?

— De même j'ai veillé et pensé à toi, je me suis attristé et tourmenté, je t'ai enseigné ce que je savais sans pouvoir te faire entendre quoi que ce soit.

En réponse Rouka conta une histoire :

LE RENARD ET LES LEVRIERS

Deux lévriers se rendaient à la chasse. Ils virent dans un champ qu'un renard avait saisi une souris, tantôt il la relâchait, tantôt la rattrapait, tantôt il la jetait en l'air pour s'amuser. Les chiens s'approchèrent du renard et le saisirent. Le renard dit aux lévriers :

— Mon dernier jour est arrivé, Dieu m'a remis entre vos pattes. Pourrais-je vous échapper ? Vous voyez ce champ ! Tenez donc compte de ma prière : vous savez à quel point les renards sont ennemis des souris ; laissez-moi en attraper une dernière, m'ébattre et m'amuser, puis vous ferez de moi ce bon vous semblera !

Les lévriers le crurent et relâchèrent le renard. Celui-ci attrapa une souris et commença à jouer avec. Il la faisait courir de côté et d'autre. Il paraît que la tanière du renard n'était

pas loin. Il jeta la souris près de la tanière et s'y glissa lui-même. Les lévriers accoururent et lui dirent :

— Renard ! Viens jouer encore un peu avec les souris que tu aimes tant et tu rentreras ensuite chez toi.

Le renard répondit :

— Je suis las, même des jeux de l'année dernière, sans parler de recommencer maintenant !

— Je suis las de ce que je t'ai conté ou entendu de toi l'an dernier. Si tu voulais bien me laisser tranquille, je ne te dirais pas un mot de plus.

Léon conta une histoire :

LE CADI RECONNU ANE

Il y avait un pauvre homme dont le seul bien était un âne maigre. L'âne s'évada et gagna la montagne pour s'engraisser. Puis, débordant de santé, il retourna chez son maître. Le maître s'en réjouit et dit à sa femme :

— Prépare-moi le blé, je le chargerai sur l'âne et je le porterai moudre au moulin.

La femme répondit :

— Si notre âne a été assez intelligent pour aller s'engraisser dans la montagne et regagner ensuite sa demeure, ne pourra-t-il porter seul le blé à moudre et rapporter ici la farine ?

Persuadé par sa femme, l'homme donna un coup de bâton à l'âne et le chassa. L'âne partit. Comment savoir qui l'a emmené?

Une semaine se passa. L'âne ne rentra point. Le maître de l'âne partit, alla s'enquérir auprès du meunier:

— Je t'ai envoyé mon âne chargé de blé, qu'est-il devenu?

Le meunier demanda:

— Qui l'accompagnait?

Le maître de l'âne répondit:

— Mon âne est si intelligent qu'il n'a besoin de personne.

Le meunier était malin. Il vit la bêtise de l'homme et l'envoya en amont chez un meunier imberbe et rusé:

— Ici il aurait dû faire la queue et je l'ai envoyé là-bas.

Il était sûr que le meunier lui réserverait quelque joli mensonge.

L'homme se rendit auprès du meunier imberbe, lui conta tout. Le meunier dit:

— En effet, il est venu ici, il a fait moudre ton blé, je n'ai jamais vu d'âne aussi sage et sensé! Un homme vint à passer sur un mulet noir au harnais d'or. Ton âne troqua sa farine contre ce mulet, monta dessus et alla à Zanga. Le cadi du pays était décédé, on nomma ton âne à sa place; c'est là que tu devrais te renseigner!

Le meunier imberbe savait que le cadi du pays se promenait toujours assis sur un mulet noir au harnais d'or.

Le maître de l'âne ne se le fit pas répéter et dirigea ses pas vers Zanga. Il vit le cadi chevaucher un mulet noir au harnais d'or. Il se souvint de ce que lui avait dit le meunier imberbe: c'était bien un mulet noir. Il s'approcha et dit au cadi:

— Ne me reconnais-tu pas?

Comment le cadi pouvait-il le connaître? Il le laissa sans réponse. L'autre poursuivit:

— Tu es mon âne et te voilà devenu bien orgueilleux en si peu de temps!

A ces mots le cadi fit rosser l'impertinent: on le battit à lui casser la tête et on le chassa.

Le cadi alla chez le juge de paix et y trouva son homme venu déposer plainte:

— C'est mon âne qui a troqué ma farine contre ce mulet noir et qui est devenu le cadi d'ici.

Le cadi protesta:

— Qu'est-ce qu'il vient raconter? Ne me connaissez-vous pas? Mes parents, mes grands-parents et mes arrière grands-parents sont nés ici! Qu'attendez-vous pour me chasser cet insolent?

L'homme dit:

— Messieurs les juges, examinez le cadi! Mon âne est marqué au fer chaud sur les deux cuis-

ses. Si vous retrouvez ces signes sur le cadi, c'est donc mon âne, rendez-le moi. Si non, je suis un menteur.

Il paraît que le cadi souffrait de la goutte et s'était mis sur les deux cuisses du sparadrap. Quand on lui enleva sa culotte, on vit les signes. Le cadi fut confondu et reconnu âne par la justice. On le remit à son maître qui lui dit :

— N'es-tu pas cet âne-là qui est allé s'engraisser à la montagne et qui m'est revenu plein de santé? A présent te voilà siégeant ici comme cadi. Puis-je perdre un tel animal?

Le cadi le supplia :

— Tu sais fort bien à quelle bêtise tu dois de m'avoir. Tu n'as aucun droit sur moi. Mais je te donnerai mon mulet avec son harnais, c'est bien mieux que ton âne, et cesse de m'humilier.

Il lui donna son mulet et le harnais d'or. Mais l'homme plaida encore :

— Tu as acheté ce mulet au prix de ma farine, tu es mon âne.

Le cadi s'attrista d'avoir affaire à un homme aussi encombrant. Ne trouvant rien d'autre, il lui donna encore cent florins pour se racheter. L'homme enfourcha le mulet au harnais d'or et repassa devant le meunier imberbe. Celui-ci s'étonna fort et pensa : „On m'appelle le diable imberbe et il paraît que cet homme me surpasse en tout“.

L'imberbe lui dit :

— Donne-moi une partie de l'argent que tu as gagné.

L'homme lui donna une dizaine de florins. C'est ainsi que l'imberbe réussit quand même à le rouler.

Le pauvre homme rentra chez lui très gai. Il conta tout à sa femme :

— Pour ma farine j'ai eu le mulet. Mon âne s'est racheté pour ne pas me suivre. Il est comblé d'honneurs et gagne bien sa vie. Il m'a donné cent florins et a gardé sa place de cadi.

Sa femme lui dit :

— Bien sûr, c'est un âne si intelligent, juste et sage que personne ne veut s'en séparer.

— Rouka, chacun sait qu'à l'instar de cet homme bête, tu cherches stupidement chicane. Nous n'avons rien à débattre et nous sommes prêts à te graisser la patte pour te prier de nous laisser en paix.

Rouka conta une histoire :

L'ÂNE, LA PIE ET LE LOUP

Un homme avait une bourrique étriquée. Il l'emmena dans un pâturage et l'y attacha. Lui-même s'assit au bord du champ et l'observa. Une pie s'assit sur le dos de l'âne, picorant de la viande pourrie. L'âne était attaché,

il ne put fuir et se mit à ruer. Chaque fois que l'âne ruait, son maître se tordait de rire. Un loup qui regardait la scène à partir du bois se dit: „Si on m'avait vu attaquer cet âne, hommes et chiens de ce village seraient tous à mes trousses et voici que la pie a presque mangé l'âne et son maître se tient les côtés!“

— De même, dès que j'ouvre la bouche, tout le monde me montre les dents et se met à me poursuivre. On complotte contre moi et chacun voit quelles intrigues on rumine.

Djoumber conta une histoire:

DEUX AMIS ET L'OURS

Deux amis allèrent à la chasse. Ils virent passer une ourse qui devait allaiter. Ils marchèrent et trouvèrent sa tanière. Ils se dirent que l'ourse devait avoir des oursons dans la tanière et qu'il fallait les emmener.

L'un des deux amis entra dans la tanière et l'autre resta dehors. Il vit que l'ourse revenait et grimpa de peur sur un arbre. L'ourse voulut entrer dans sa tanière. L'ami se dit: „Si l'ourse rentre dans sa tanière, elle tuera mon ami“.

Lorsque l'ourse pénétra à mi-corps dans sa

tanière, le chasseur descendit de l'arbre, empoigna la queue de l'animal et appuya ses deux pieds contre l'entrée de la tanière. L'ourse hurla et gratta la terre. La tanière s'emplit de poussière. L'ami cria de la tanière:

— Ne fais pas de poussière, j'étouffe!

Celui qui était dehors répliqua:

— Si je ne tenais pas la queue dans ma main, je voudrais bien voir quelle poussière tu ferais!

— Si je ne tenais pas leur queue et si je les lâchais contre toi, ils t'auraient bien dit ton fait.

En réponse Rouka conta l'histoire suivante:

KAZAN-CHAH ET SA FEMME

Kazan-chah était grand et noble et il avait une femme fort belle. Ils eurent un fils beau et brillant et, lorsqu'il grandit, ses parents le faisaient jouer. Une fois le chah demanda à sa femme de lui passer l'enfant et ce faisant elle ne put retenir un pet.

Kazan-chah se fâcha, chassa sa femme et son fils sans leur donner de serviteur et prit une autre femme.

L'ancienne épouse du chah dissimula ses bijoux, revêtit des guenilles et trouva abri chez un meunier.

Le meunier avait un enfant de l'âge du fils du chah et tous deux jouèrent et grandirent ensemble. Le fils du meunier bâtissait de petits moulins, faisait des buses et des roues comme c'était la règle de ses aïeux. Le fils du chah faisait un trône, s'asseyait dessus et disait:

— Mets-toi à genoux devant moi et dépose ta plainte!

Dès leur enfance ils étaient ainsi.

Le fils du chah eut dix-sept ans. Le spassalar de Kazan-chah qui recensait la population du pays s'arrêta dans un beau verger près du moulin. Le jeune homme lui plut. Le spassalar demanda:

— A qui est-il?

On lui répondit:

— C'est le fils d'une pauvre femme.

Le spassalar emmena avec lui la femme et son fils. Il eut tant d'affection pour ce jeune homme qu'il le préféra à son fils et l'estima beaucoup. Un jour le fils demanda à sa mère:

— Qui suis-je? Qui est mon père?

La mère répondit:

— Tu es le fils du chah et voilà ce qui m'est arrivé et pourquoi nous fûmes chassés tous les deux.

Le fils dit:

— Si tu n'as pas d'autre péché, ceci est facile à réparer.

La mère jura:

— Rien d'autre.

Le fils sortit les bijoux de sa mère et les vendit pour de l'or. Il commanda aux orfèvres des grains d'or qu'il alla donner au marché comme gage au boucher, au boulanger, au marchand de vin et à l'épicier, leur disant :

Je vous paierai dans trois jours.

— Il acheta nourriture et boissons et convia le passalar de Kazan-chah.

Le délai passa sans que le jeune homme acquittât ses dettes. Les marchands vinrent lui présenter les grains d'or et lui demandèrent de payer. Le jeune homme s'en dédit :

— Où voulez-vous que je prenne de l'argent ?

Dans notre pays ce sont ces grains que nous semons, récoltons et vendons. Je n'ai rien d'autre.

Les marchands allèrent se plaindre à Kazan-chah. On convoqua le jeune homme et on lui posa des questions. Il répéta ce qu'il avait déjà dit.

Kazan-chah fit apporter tous les grains, les amassa devant lui et demanda au jeune homme :

— Pourrait-on récolter ces grains chez nous ?

Le jeune homme répondit :

— On peut les récolter n'importe où.

Aussitôt le chah ordonna de bêcher son jardin et de l'ensemencer, mais le jeune homme dit :

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.

Il s'agit de trouver un jardinier qui n'a jamais

pété, le cas échéant, il n'y aura pas de récolte. On `posa partout la même question:

— Qui n'a jamais pété de sa vie?

On ne trouva personne de tel. Le jeune homme dit au chah:

— Condescendriez-vous à cette tâche?

Le chah répondit:

— Mais je viens d'avoir un pet.

Le jeune homme poursuivit:

— Il n'y a pas d'inconvénient à cela: interrogez votre famille. Peut-être l'épouse du chah pourrait se charger des semailles?

Kazan-chah rentra chez lui, mais revint n'ayant trouvé personne et dit:

— Que faire, une telle personne est introuvable!

Alors le jeune homme remarqua:

— Quel était donc notre péché, pourquoi nous as-tu chassés, ma mère et moi, puisque tout le monde partage ce faible?

Lorsqu'il apprit que c'était son fils, le chah le serra contre son coeur, reconnut son héritier et se réconcilia avec sa femme.

— Si je n'ai d'autre péché que d'être éloquent et d'avoir la répartie prompte, pourquoi me fais-tu traquer par ces hommes et me battre?

Le vizir conta une histoire:

LE TESTAMENT DU ROI

Il y avait un roi. Lorsque le jour de sa mort approcha, il appela son fils et lui dit:

— Je ne te donne pas d'autre commandement excepté celui-ci: ne tolère point dans ton royaume de gens imberbes!

Le roi mourut et son fils devint roi. Il haïssait à tel point les imberbes qu'on n'osait même pas prononcer leur nom en sa présence.

Un beau jour, un imberbe lui offrit une fleur. Le roi se fâcha et fit bâtonner l'homme jusqu'à ce qu'il perdit connaissance. Puis le roi eut pitié et dit:

— Ne le tuez pas, cela fait pitié. Transportez-le dans une maison et, s'il ne meurt pas, chassez-le.

Le cuisinier en chef l'emmena. L'imberbe avait feint l'évanouissement et il guérit vite. Il prépara de tels plats que le roi ne pouvait désormais manger rien d'autre.

Le cuisinier en chef le prit en affection et lui pardonna.

L'imberbe jouait si bien aux échecs que personne ne pouvait lui gagner une partie. Le vizir en eut connaissance: il aimait beaucoup le jeu d'échecs et jouait bien. Le vizir l'emmena chez lui, ils jouèrent et l'imberbe gagna.

La renommée de l'imberbe atteignit le roi. Le roi le convia en même temps que son vizir, les fit jouer aux échecs. L'imberbe gagna et la partie d'échecs et le cœur du roi.

Du temps se passa. Le roi congédia son vizir et nomma à sa place l'imberbe. Il devint si influent que le roi n'entreprenait rien sans lui demander conseil.

L'ennemi survint. On ne put lui faire face. Le roi fit charger deux chevaux de pierres précieuses, s'assit sur l'un, fit asseoir son vizir sur l'autre et ils s'exilèrent.

Ils arrivèrent dans un autre royaume. Le vizir conseilla à l'ex-roi :

— Tu es un homme jeune et maître, et moi — serviteur, ce sera honteux et on n'aura pas d'estime pour nous. Si tu m'en crois, fais-toi passer pour mon serviteur et je me dirai ton maître.

Le roi dit :

— Qu'il en soit ainsi : qui ne suit pas le commandement de son père, peut s'attendre à pis !

Je sais que tu es imberbe comme cet autre. Tu es éloquent et tu peux faire croire ce que tu dis. Tu voudrais faire comme l'imberbe de tout à l'heure, si l'occasion se présentait.

Rouka conta une histoire:

LE JUS DE GRENADE

Il y avait un jardinier dévot et juste. A tous ceux qui venaient le voir il offrait des fruits. Il faisait du jus d'une grenade. Quelle que fût la taille de la coupe, elle se remplissait du jus d'une grenade et il l'offrait à boire.

Un jour le roi se rendit chez lui, travesti. Le jardinier ne le reconnut point, lui offrit des fruits et lui fit du jus de grenade. Le roi s'étonna et dit:

— Si une seule grenade contient tant de jus, pourquoi est-ce que mes serviteurs m'en servent si peu? Je m'en vais le leur demander!

Le lendemain le roi revint et demanda du jus de grenade. Il ne sortit que peu de jus du fruit. Il demanda au jardinier:

— Hier la grenade était juteuse, que lui arrive-t-il aujourd'hui?

Le jardinier répondit:

— Frère, notre roi était un homme généreux et ouvert, maintenant on le voit préoccupé et chiche. Il en va de même pour les grenades.

Le roi reconnut son intention et se retira.

— Il paraît que par l'effet de votre langue véneuse mon roi généreux m'en veut au fond

du coeur et c'est pourquoi vous me parlez de la sorte, car autrement vous ne l'auriez pas osé.

Léon conta une histoire:

LE BOUCHER ET L'ACHETEUR

Un homme se rendit chez le boucher et lui dit:

— Frère, je n'ai pas d'argent sur moi, donne-moi la moitié d'un mouton et je te paierai demain.

Le boucher dit:

— Il est indigne de toi de porter de la viande saignante; rentre chez toi, envoie-moi ton cheveu par un esclave, je reconnâitrai le signe et t'enverrai la viande.

L'homme suivit ce conseil. L'esclave apporta le cheveu et dit au boucher:

— C'est mon maître qui t'envoie son cheveu et te demande de la viande.

Le boucher répondit:

— Jeune homme, ton maître était là avec sa barbe et sa moustache et non pas avec un seul cheveu et je ne lui ai même pas donné une bouchée de viande et à présent pourquoi donnerais-je un beau morceau à qui ne m'apporte qu'un cheveu?

— Toi aussi tu radotes de la sorte. Est-ce que le roi avait de la faveur pour toi au temps où

le fils du roi et le vizir te montraient de la bonté, pour que le refroidissement actuel du roi incombe au changement de leur attitude à ton égard ?

En réponse Rouka conta une histoire :

LE VAINQUEUR DES KADJIS

Il y avait, dans un village, un défilé rocheux et une rivière impétueuse avec une berge abrupte. Des montagnes s'élevaient tout autour. Un pont traversait le précipice et les gens du pays l'empruntaient.

Les kadjis s'en emparèrent. Tantôt ils jetaient une grosse pierre à quiconque voulait emprunter le pont, tantôt ils attaquaient les passants et les rendaient fous.

Le peuple et le roi du pays s'alarmèrent, mais n'y purent rien. Un homme vint offrir son service :

— Si tu me l'ordonnes, j'obéirai !

Le roi lui sut gré et l'homme partit. Il emporta avec lui deux ordzalis, une outre de vin, une couverture de laine, deux coupes et une corde en poil de porc.

Il arriva sur le pont, étala une couverture à l'autre bout, posa dessus un ordzali, une cruche de somnifère et une coupe à vin. A l'entrée du

pont, il étala une autre couverture, posa la corde et s'assit dessus. Il but du vin, joua de l'ordzali et chanta à voix douce. Il buvait du vin et chantait la solitude.

Les kadjis le virent. Deux d'entr'eux vinrent s'asseoir sur la couverture. Ils se mirent aussi à boire et à jouer de l'ordzali. Le somnifère commença à agir et tous deux s'endormirent.

L'homme se leva, enveloppa les deux kadjis dans les couvertures, les lia fortement avec la corde de poil de porc et les porta au roi. Les kadjis se réveillèrent et le roi leur demanda :

— Est-ce vous les kadjis ?

Il répondirent :

— Cè n'est pas nous, mais plutôt votre serviteur qui en est un et des plus endiablés.

— Semblablement vous êtes auteurs du mal et vous aigrissez contre moi le coeur du roi, car auparavant il était infiniment condescendant envers moi.

„ Djoumber conta une histoire :

LE PAUVRE HOMME ENRICHI

Un homme pauvre s'était enrichi et avait demandé en mariage, pour son fils, la fille d'un riche. Ce riche pensa : „ Si je refuse, il m'en vou-

dra et je ne puis lui donner ma fille. Tâchons de trouver quelque prétexte“.

Il dit:

— Si ton fils se fait mendiant et va de seuil en seuil pendant un an, je lui donnerai ma fille.

Quand le fils l'apprit, il se fit mendiant pour un an.

Au bout d'un an, le père du jeune homme demanda la main de la fille. Le père de celle-ci dit:

— S'il cesse à présent de battre le seuil des maisons, je lui donnerai ma fille, car elle ne peut tout de même pas épouser un mendiant!

Mais le jeune mendiant ne voulut rien entendre.

— A peine ai-je appris mon métier au bout d'un an, y renoncerais-je maintenant?

L'un ne cessa de mendier et l'autre ne donna pas sa fille.

— Toi qui t'es fait aux querelles et aux propos blessants, tu n'y renonceras à aucun prix, car l'habitude contractée pendant toute une année est difficile à effacer. Or, tu passes tes jours et tes nuits à cette occupation.

En réponse Rouka conta une histoire:

UN INTENDANT A CHERCHER CHANDELLE EN MAIN

Il y avait un intendant fort bon, mais ses subordonnés le prirent en haine et le dénoncèrent au roi.

Le roi le congédia et prit un autre intendant. Celui-ci était un homme méchant et puissant. Les gens s'attristèrent et dirent :

— Nous ne pouvons pas demander au roi de changer une fois de plus d'intendant. Que faire ?

Tout le monde se rassembla, hommes et femmes allumèrent des chandelles sur chacun des dix doigts et marchèrent dans les rues. Le roi demanda :

— Que font-ils ?

On lui fit dire :

— Nous cherchons sans trouver l'intendant que nous avions chassé jadis.

— Vous êtes bien venus à bout de ma personne et je sais que vous n'en ferez qu'à votre tête, mais nous allons voir si vous ne me cherchez pas la chandelle en main !

Le roi prêta l'oreille : tantôt il riait, tantôt il s'égayait ou s'attristait et il ne manifestait point d'affection pour eux. Vers la fin on put s'apercevoir qu'il en voulait à Rouka.

Le roi conta une histoire :

LES CHIENS ET LE LOUP

Une charogne gisait quelque part. Sept à huit chiens tournoyaient autour, mangeaient de la

charogne, montraient les dents, se mordaient. Ils virent un loup qui s'approchait. Ils arrê-
tèrent là rivalité, morsures et tous ensemble
attaquèrent le loup et le chassèrent. Puis ils
retrouvèrent charogne et discorde. Face à tout
intrus ils s'unissaient et s'entr'égorgeaient res-
tés seuls.

— Apprenez aussi à distinguer le jour de la
nuit. Renseignez-vous au sujet de l'ennemi,
demandez-moi si j'ai besoin de quelque chose,
puis discutez tout votre saouïl.

Le vizir conta une histoire:

LE NEGOCIANT DE BROUSSE ET LA COLOMBE

Il y avait à Brousse un grand négociant riche,
dévot, heureux. Un pieu s'élevait d'un mur de
sa maison. Une colombe venait y faire son nid
et mettre au monde des petits.

Une fois le négociant vit approcher une grande
caravane. Il envoya un homme, fit venir la ca-
ravane et lui réserva un bon accueil. Le chef
de cette caravane était un jeune homme venu
de l'Inde, fils d'un grand négociant. Son père
lui avait confié cent chameaux chargés de can-
nelle et d'œilletts et lui avait dit:

— Vends le tout à un seul homme et fais-

toi payer en une monnaie unique: soit en florins, soit en martchilis ou en aslans. L'Indien dit tout ceci à son hôte et ajouta:

— Je ne saurais transiger sur l'ordre de mon père et qui donc sera assez riche pour acheter à une telle condition?

L'homme de Brousse dit:

— Je suis acquéreur. Quel prix veux-tu?

Le négociant indien voulut l'éprouver et dit:

— Je ne veux être payé qu'en aslans.

Le négociant de Brousse donna un ordre aux valets.

On n'apporta que des paquets d'aslans en argent. Alors l'Indien dit:

— Non, j'ai changé d'avis: je ne veux être payé qu'en martchilis.

On vida les sacs et on les remplit de martchilis. Puis il réclama des florins. L'Indien voulait savoir quelle était la richesse de son hôte.

Le négociant de Brousse voulait se faire construire un bain. Il avait de la chaux toute faite et lorsque le négociant indien arriva, il fit réduire en poudre les cent charges de cannelle, mélangea le tout avec la chaux, construisit son bain, y fit se baigner l'Indien, lui donna des choses merveilleuses et le reconduisit.

Le négociant indien partit très étonné de ses richesses.

Quelque temps se passa, la colombe changea

ses habitudes, ne fit plus son nid sur la perche et ne rentra plus dans la maison. Le négociant pensa: „Aujourd’hui je vais perdre toute ma richesse“.

Il renonça au négoce, fit sceller ses coffres-forts, revêtit des haillons, ne prit pas son cheval et partit à pied.

Il marcha longtemps, se fatigua et s’étendit dans quelque endroit. Une caravane du pays passa, un âne marcha par-dessus le négociant et urina sur lui. Le négociant ne se détourna pas et dit:

— Je sais à présent que ma destinée m’est à nouveau propice et je n’ai pas à m’offenser, car l’animal pouvait aussi bien pisser ailleurs.

Il se leva et marcha jusqu’à ce qu’il atteignit les Indes où il se fit passer pour mendiant. Il se rendit au marché. C’est là que le jeune Indien, qui lui avait vendu de la cannelle et des œillets, le vit. Il le reconnut, lui donna deux florins d’aumône et dit à son esclave de le reconduire chez lui.

A la tombée de la nuit, le jeune négociant rentra aussi chez lui, s’approcha de son hôte et lui dit:

— Qu’est-ce qui a pu réduire à la mendicité un homme aussi riche que toi?

Celui-ci lui conta tout. Le jeune hôte, ayant appris la vérité, alla la dire à son père. Ce dernier fut très content, accueillit le négociant

qu'il faut agir comme il fait et remettre les bienfaits pour plus tard. Il ignore que la vie est brève et que la mort nous guette. Le méchant demeure avec ses mauvaises actions et ne sait rien emporter d'autre.

Le vizir conta une histoire:

LE VAOUTOUR ET LA CANE

Un vautour s'empara d'une cane et voulut la manger. Il tenait toujours en son bec la cane vivante, lorsqu'une perdrix affolée par le chasseur les survola. Le vautour s'élança à sa poursuite se disant qu'il la saisirait aussi. La cane réussit à se libérer et s'enfuit, sans que le vautour réussisse à rattraper la perdrix. Ainsi le vautour perdit les deux et s'en alla sans rien.

— A présent si votre Rouka renonce à sa méchanceté et s'il se met à faire le bien, il perdra l'une sans acquérir l'autre.

Le roi conta une histoire:

LE CANARD ET LA GRENOUILLE

Dans la montagne une mince flaque d'eau était restée après la pluie. Un canard s'y assit et y demeura. Une grenouille fraternisa avec

le canard et ils y demeurèrent ensemble, s'amusaient comme ils pouvaient et mangeaient ce qu'il y avait.

Quand le soleil chauffa dur et que la chaleur de l'été monta, l'eau commença à s'évaporer. Le canard dit à la grenouille:

— Allons changer d'endroit!

La grenouille répondit:

— Tu as l'habitude de te traîner par-ci par-là, mais moi je ne saurais quitter ce lieu!

Le canard s'envola et alla se poser là où il y avait beaucoup d'eau. La grenouille ne bougea pas. Au bout de quelque temps le canard se dit: „Si j'allais voir ce que fait ma mie?“

Il vit la flaque desséchée et la grenouille morte. Le canard dit:

— Frère, mieux vaut vagabonder comme moi que de chérir ainsi un lieu natal.

— Puisque Rouka est tellement attaché aux actions mauvaises, ne suivez pas son exemple, mais faites plutôt le bien et son sort sera celui de la grenouille.

Le vizir conta une histoire:

LE MEDECIN ET LES DEUX NOBLES MALADES

Il y avait un roi célèbre, clément et puissant. Un médecin était à son service qui guérissait

toute maladie. Deux nobles tombèrent malades d'une maladie très grave. L'un était si constipé qu'il réussissait à se soulager à peine une fois dans la quinzaine. Et l'autre avait une telle diarrhée qu'il se soulageait quarante fois par jour.

Le médecin essaya de tous les remèdes, mais sans succès. Le roi demandait souvent de leurs nouvelles. Un jour le médecin tomba à genoux devant le roi et dit :

— Si tu désires sévir contre moi, tue-moi et ruine-moi et si tu veux être clément, épargne-moi de soigner ces deux malades. Je passe la journée à réduire les soulagements de l'un et je ne dors pas la nuit en attendant que l'autre se soulage. Je prie le roi de me rendre riche et je prie Dieu de me laisser la vie sauve. Je termine ainsi ma prière et je me demande en quoi je pourrais bien être exaucé.

— O roi, aie pitié de moi, épargne-moi leurs conversations et leur commerce.

Le roi conta une histoire :

LES EPOUX QUI S'AIMAIENT

Il y avait dans la ville de Constantinople mari et femme qui s'aimaient bien. Un jour le mari

était assis au marché et vendait des choses et d'autres, quand une femme le fixa des yeux. Elle allait et venait sans que l'homme fît attention à ses avances. Alors la femme remplit une coupe d'eau, y plongea une feuille de platane et posa la coupe devant l'homme. Celui-ci s'étonna, mais ne comprit rien. Bientôt il tomba malade et dit à sa femme:

— Une femme a ainsi fait et depuis je suis malade et ne sens aucune amélioration.

Sa femme lui dit:

— Cette femme est tombée amoureuse de toi et c'est là ta maladie. Pourquoi dois-tu t'affliger, va rejoindre l'inconnue!

Le mari dit:

— Je ne sais où elle est.

Sa femme lui dit:

— Cherche une maison avec un platane et une piscine devant et tu trouveras là ton amante.

Le mari partit et trouva la maison. La porte était fermée, on ne la lui ouvrit pas. Il revint et conta tout à sa femme qui lui dit:

— C'est qu'elle n'a pas voulu te recevoir par cette porte, prends-en une autre.

L'homme repartit, entra par une autre porte, trouva la femme et ils s'égayèrent et causèrent.

Les gardes du marché survinrent et barrèrent la porte de la maison. Les amants leur offrirent beaucoup d'argent, mais ne purent les incliner. L'homme donna à l'un des gardes

un florin et l'envoya dire à sa femme ce qui leur était arrivé.

Les gardes du marché les emmenèrent et les mirent en prison. Ils voulaient les conduire le lendemain chez le cadî et les faire condamner à mort. La femme de cet homme écrivit une lettre au cadî: „O toi, juge plein de justice! A-t-on jamais entendu arrêter, de ton temps, mari et femme, uniquement pour les avoir trouvés ensemble?“

Elle s'enveloppa dans un drap et se rendit là où son mari et la poule étaient liés. Elle donna un florin au geôlier et le supplia:

— Cet homme a une dette envers moi, laissez-moi le voir!

Elle entra dans la cellule, passa son drap à la poule, la fit sortir et resta auprès de son mari.

Quand le cadî reçut sa lettre, il fut très fâché et envoya quérir les détenteurs et les détenus. Les détenteurs jurèrent:

— Nous les avons trouvés faisant l'amour et nous les avons arrêtés.

La femme dit:

— Mon père est un tel, allez lui demander si je ne suis pas l'épouse de cet homme! Si vous m'inculpez d'adultère, vous auriez dû me trouver avec un autre, car, avec mon propre mari, je n'aurai jamais fini de faire l'amour.

— Eh bien, vizir Sédrak, votre hostilité réciproque me pèse beaucoup, mais voici ce que j'en pense: ni toi, ni quelqu'un d'autre ne saurait se soustraire à cette chose sans danger, vu que vos conversations et vos joutes n'auront jamais de terme. Ecoutez mon conseil: arrêtez là ce blâme mutuel et mettez ainsi fin à votre causerie.

Table des matières

Saba le Sage	5
La Sagesse du Mensonge	39
Le roi du Khorassan	42
Le rêve d'un pauvre	49
Un marchand avare	50
L'homme au tamis	53
Un nageur benêt	54
Un négociant malheureux	55
L'eunuque d'Halab	60
Le roi des Indes et ses vizirs	62
L'implaçable en enfer	65
Le vieillard et l'adolescent	66
Ce qu'il y a de plus doux et de plus amer	67
Le duc et le noble gentilhomme	68
Le roi et le peintre	71
Le tailleur larron	73
Les deux mollahs	74
Le renard confesseur	75
Trois sourds et le cadî	80
Le montagnard et le noyer	81
Les bâtisseurs du village	82
L'injuste chah du Chirvan	87
Blessure de langue	89
Le roi et le médisant	90
Le calife de Bagdad et l'Arabe	92
Quête de gens insoucieux	95
Le roi d'Arabie	97

Le fils du roi de Kobouléti	98
Le noble romain	99
Le fils d'un grand-duc	99
Le spaspeth de César	100
Le tailleur de pierre	101
Un négociant persan	102
Le fils du roi de Valachie	105
Le noble de Moldavie	106
L'imberbe et le cadî	110
L'union fait la force	116
Le loup maréchal-ferrant	118
Le successeur d'un voleur	118
Le mort ravageur	119
La méléagrine et l'écrevisse	120
Le fruitier et le berger	121
L'avare et l'or	124
Le grand négociant et l'héritier ivrogne	125
Le roi et ses trois fils	128
Les deux frères	130
Un roi jeté à la fosse	131
Le chameau et l'âne	133
Le roi et la mort	135
L'empire du vin	136
La belle-sœur irascible	137
L'imposteur et l'ignorant	141
Les trois camarades	144
L'homme qui voit et l'aveugle	145
L'âne, le tigre, le renard et le loup	147
Le roi des Indes et le barbier	151
Le laboureur, le tisserand et le tailleur	151
Le loup, la chèvre et le foin	154
Trois couples et la rivière	155
Les frères plaideurs	157
Le roi qui se prenait pour Dieu et son vizir	159
La tortue et le scorpion	160
Le sage et le riche	162

Le maître et le gardien de la cave à vin	164
L'étameur et l'âne	165
Le juif et le chrétien	167
Dispute de faucheurs	170
Le mollah et le sanglier	170
Les deux riches	171
Le renard et la grue	174
Le cadî et le mulet	175
Le forgeron et le diable	177
Le Persan et l'Indien	179
La justice des cigognes	182
Les philosophes	185
L'ours et les chasseurs	186
L'orphelin et sa mère	186
Le roi et le forgeron	188
Le barbier maladroit	190
Les peintres italiens	192
La belle-sœur jalouse	195
Comment on peut manger du pain avec du pain . . .	196
Le feu du „mets-toi par-ci, mets-toi par-là“	196
La prothèse de cuivre	198
La saignée	198
Le fémur d'un âne	199
Le docteur sage	199
Le roi de Basra et le docteur	200
La tumeur renversée	202
Le fils de Kirman-chah	203
Le sommeil léthargique	204
La haine guérit	205
Guérison de la mycose	207
L'homme qui fait rouler la pierre	209
Un repas à deux pains	209
Djizi Gourguen	211
Au pays de Didora	215
Le faucon et la grue	215
Le léopard aveugle	216

La guêpe et l'œstre	216
Le faisan au fouet	217
Tête en poêle	218
L'habitant du bord des ténèbres et le kadji	218
Le derviche Abdul-Azim	222
Le corbeau devin	225
Le vivant enseveli et les géants	227
Les saltimbanques indiens	236
Les magiciens de Tunidjar	238
Le docteur sorcier	239
Un homme pauvre et un florin	247
Les deux ennemis	248
Un oisif	249
L'homme et le serpent	250
Le bon serpent	253
Le pauvre et le riche	253
Le calife et l'Arabe	255
Le jeune homme et les brigands	256
Un riche négociant et un tenancier de caravansérail	258
Les trois aveugles	262
Le maître et le cadavre nu	265
Le roi d'Anakopia	268
Le tatvali	270
La salamandre	272
Les trois amis	273
Le pauvre et le pot de beurre	274
Les deux derviches et le chah	275
Le paysan et trois serpents	277
Les trois frères	278
Le mari d'une sorcière	280
Un médecin savant	284
Le mari d'une harpie	285
Le bouc et le renard	289
Le travailleur et son destin	291
Le roi et le jardinier	293
L'ermite et l'enfant	294

Le lion élevé par un chat	296
L'homme qui pleure et l'homme qui rit	297
Le renard et les lévriers	298
Le cadi reconnu âne	299
L'âne, la pie et le loup	303
Deux amis et l'ours	304
Kazan-chah et sa femme	305
Le testament du roi	309
Le jus de grenade	311
Le boucher et l'acheteur	312
Le vainqueur des Kadjis	313
Le pauvre homme enrichi	314
Un intendant à chercher chandelle en main]	315
Les chiens et le loup	316
Le négociant de Brousse et la colombe	317
Le roi et son fils	320
Le vautour et la cane	322
Le canard et la grenouille	322
Le médecin et les deux nobles malades	323
Les époux qui s'aimaient	324
Glossaire	328

ИБ 862

გამომც. რედაქტორი ლ. პაპასკირი
სუპერისა და ვარეყანის მხატვრული გაფორმება
ო. დათიშვილისა

მხატვრული რედაქტორი თ. კარბელაშვილი
ტექნიკური ნ. მგელაძე
კორექტორი ც. ცინცაძე
გამომშვები ო. მაჭავარიანი

გადაეცა ასაწყობად 1/VIII-78. ხელმოწერილია და-
საბეჭდად 6/X-78. საბეჭდი ქაღალდი № 1. ქაღალ-
დის ზომა 70×90¹/₃₂. პირობითი ნაბეჭდი თაბახი 12,28.
სააღრ.-საგამომცემლო თაბახი 11,52.

ტირაჟი 5.000

შეკვ. № 841

ფასი 1 მან. 29 კაპ.

გამომცემლობა „განათლება“, თბილისი. მარჯანიშვი-
ლის ქ. № 5.

Издательство «Ганатлеба», Тбилиси, ул.
Марджанишвили, 5.

1978

საქართველოს სსრ გამსახკომის საგამომცემლო-პოლი-
გრაფიული გაერთიანება „განათლების“ კომბინატი,
თბილისი, მარჯანიშვილის ქ. № 5.

Комбинат издательско-полиграфического объеди-
нения «Ганатлеба» Госкомиздата Грузинской ССР,
Тбилиси, ул. Марджанишвили, 5.

Сулхан-Саба Орбелиани

МУДРОСТЬ ВЫМЫСЛА

(на французском языке)

Перевод с грузинского и предисловие

ГАСТОНА БУАЧИДЗЕ

ГЛАВНАЯ РЕДАКЦИОННАЯ КОЛЛЕГИЯ ПО ДЕ-
ЛАМ ХУДОЖЕСТВЕННОГО ПЕРЕВОДА И ЛИТЕ-
РАТУРНЫХ ВЗАИМОСВЯЗЕЙ ПРИ СОЮЗЕ ПИСА-
ТЕЛЕЙ ГССР

